

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX

MAG

NOUVELLES

N°7

Philippe Auffret

Nicolas Benard

William Blanc

Véronique Cabon d'Angelo

Freddy François

Catherine Garry

Rachel Gibert

Céline Guillaume

Gulzar Joby

Sylvain Lasjulliaras

Annette Luciani

Patrick S. Vast

PHENIX MAG NOUVELLES n°7
FEVRIER 2008 - 6 EUROS



SOMMAIRE

EDITO

Gulzar Jobi Marie-Madeleine	5
Patrick S. Vast Chadoogie	
<i>Illustré par Annick de Clercq</i>	9
Annette Luciani Le Missionnaire	
<i>Illustré par Emmanuelle Nuncq</i>	17
Céline Guillaume La Châtelaine de l'Au-Delà	21
Sylvain Lasjulliaris La planète aux mille ques- tions (3e épisode)	25
Nicolas Benard Le Puzzle	39
Catherine Garry Ce matin-là	
<i>Illustré par Catherine Garry</i>	43
William Blanc Question de portée	49
Véronique Cabon d'Angelo Au sadisme de l'écriture	55
Philippe Auffret Réalité du Comte Ouar	
<i>Illustré par Stéphane Poinot</i>	59
Rachel Gibert Morbe	69
Freddy François La solution finale	75

Phénix a commencé à publier des nouvelles en 1985, si si... Et depuis, nous n'avons jamais cessé de vous présenter des textes. Cela signifie des centaines de nouvelles depuis 23 ans. Des auteurs débutants ou confirmés, des auteurs de langue française, anglo-saxonne ou autre. Notre plaisir à sélectionner des textes de tout ordre ne s'est jamais démenti et notre satisfaction est toujours aussi grande de vous présenter des écrivains qui ont envie de vous raconter une histoire.

La nouvelle est un genre difficile mais quelle joie de lire ou décrire des histoires qui passionnent, qui ennivrent, qui vous délivrent du quotidien.

Et dire que nos prochains numéros sont déjà en préparation.

Marc Bailly

LE PROCHAIN NUMERO

Les Chutes

Lionel Allorge

Willy AmShani

Nicolas Bally

Henri Baudassé

Franck Boulègue

Jean-Michel Calvez

Yves Crouzet

Paul Demoulin

Gaël Dubreuil

Vivianne Etrivert Gauthier

Randal Flagg

Ben Framery

Elise Jeusel

Marc Metziger

Timothee Rey

Joël Verbauwheide

+ un scénario de jeu de rôles

Phénix Mag Nouvelles n°7, février 2008. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Philippe Auffret, Marc Bailly, Nicolas Benard, William Blanc, Véronique Cabon d'Angelo, Annick de Clercq, Véronique De Laet, Freddy François, Catherine Garry, Rachel Gibert, Céline Guillaume, Gulzar Joby, Sylvain Lasjulliaris, Annette Luciani, Emmanuelle Nuncq, Stéphane Poinot, Patrick S. Vast.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

JORJI GWILZAR

Science-Fiction

Marie-Madeleine



*Auteur et animateur d'abribus éditions, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003.
Début écriture d'anticipation et de science-fiction depuis janvier 2006, avec l'aide de deux correcteurs.*

Envois réguliers à «Phénix», «Galaxie», «Bifrost», «Solaris», sans se décourager!

Première nouvelle publiée «Marie-Madeleine» chez Phénix.

Romans en préparation

Livres pour enfants sur des sujets d'anticipation, la science, la technique depuis novembre 2007.

Fiction populaire et reportages pour les journaux

Romans populaires

Réalisation de courts métrages, fiction et documentaire. Courts métrages muets contemporains depuis 2006

Pratique de la photographie.

Marie-Madeleine descend avec peine l'escalier de pierre. L'accès à la cave moyenâgeuse creusée sous le pavillon est rude. Les marches un peu trop hautes semblent taillées pour un géant. Le froid l'a saisie immédiatement après avoir ouvert la lourde porte blindée qui sépare le couloir de la cave. Elle descend et abandonne la douce chaleur entretenue par la chaudière dans les douze pièces et la véranda en surface. L'ampoule éclaire ses pas hésitants, juste assez pour ne pas tomber. Son gros ventre la gêne. Elle a peur de basculer en avant, de se blesser, de souffrir le martyr, de perdre son enfant. Ce n'était déjà pas prudent d'oser se rendre à la cave en l'absence de son époux. Mais elle s'ennuie tant. Le séjour, le salon, la cuisine, la chambre ne comportent pas de téléviseur, ni de radio. L'unique étagère du salon présente la Bible en sept volumes reliés plein cuir et illustrés, ainsi que *L'Encyclopédie des Saints, des Miracles et de la Félicité ; Venir en aide aux Impies ; Le Guide Spirituel de l'Épouse Catholique ; Face au Jugement Dernier, prières et prophéties ; Créations de Dieu sur Terre et dans le Ciel ; Guérison des déviations par la prière ; Repentances, Foi et Rédemption*. Elle les connaît tous par cœur. Chaque fois qu'elle lève les yeux, elle sait que la vérité est sur l'étagère. Le prêtre itinérant du dimanche matin s'en sert bien souvent pour la messe à domicile dans la chapelle du pavillon. Sobre chapelle dont le toit thermoformé repose élégamment sur trois murs de briques ancestraux qui se trouvaient là bien avant la construction du pavillon. Sur le quatrième côté, une baie vitrée pivotante, faisant office de porte, donne sur les massifs de fleurs du jardin. Trois petites chaises de paille constituent le seul mobilier, avec une croix et un prie-dieu. Dans ce lieu qu'elle affectionne particulièrement, le prêtre lui rappelle chaque semaine l'utilité de telles lectures, apaisantes pour l'âme et revigorantes pour son esprit de femme chrétienne. Et lorsqu'il repart visiter une autre famille, elle reste avec son époux à écouter les oiseaux, à couper quelques fleurs pour agrémenter leur chambre, à jouer avec leur chien sur la pelouse en attendant le dîner. Parfois, elle écoute un Requiem de Mozart, sous la direction de Herbert von Karajan, tout en feuilletant les fiches cuisines d'une revue féminine paroissiale.

Le vidéophone se trouve à l'entrée, dans un placard fermé à clé. De toute façon, à qui parler ? Après leur déménagement pour ce lotissement auvergnat dernier cri, elle avait perdu le contact avec ses quelques rares amies du pensionnat de jeunes filles de Dunkerque. Ses parents étaient enterrés à Paris, 11ème arrondissement, victimes des dernières émeutes du siècle, pourchassés sur les Champs Élysées, embarqués dans des bus municipaux et finalement pendus aux arbres du bois de Vincennes. Son époux et elle avaient survécu un temps à Paris 16ème arrondissement, protégés par l'Armée Nationale de Sécurité et soutenus par leur foi en leur Dieu protecteur. Puis il avait fallu abandonner la Capitale envahie par des hordes de sauvages impies pour un coin de France plus paisible, plus sûr. Désormais les pauvres, sales et analphabètes régnaient sur les villes, heureusement vidées à temps de leurs musées, de leur bibliothèques, de toutes les beautés de la civilisation qu'il ne pouvait être question d'abandonner entre leurs mains incultes et dévastatrices.

Peut-être aurait-il fallu les exterminer ? Les stériliser tout du moins. Mais ce n'était pas chrétien. Ces gens, retournés à l'état de bêtes sauvages, aveuglés de haine et d'Égalitarisme rampant, étaient des créatures de Dieu, et l'on ne pouvait détruire l'œuvre de Dieu, le Puissant Créateur de toutes choses sur Terre et dans l'Univers. On construisit alors de solides Murs autour des villes. Et l'on partit vivre à la campagne, dans des résidences sécurisées, dans un calme reposant, au milieu d'une nature transformée en un immense jardin d'agrément, sans ours, sans loups, sans chiens errants, sans vipères, sans moustiques, sans orties.

En fin d'après-midi, elle attend patiemment six heures et demi pour assister aux préparatifs du souper. La bonne d'origine calédonienne, arrivée par le chemin de terre vers trois heures, a fini le ménage et le repassage. Sous les ordres de sa maîtresse, elle épluche les légumes du jardin, prépare un poisson. Marie-Madeleine n'oublie jamais dans sa poche son arme de défense, un pistolet électrique Winchelec. Tant de gens ont des problèmes de domesticité, du simple vol aux agressions. Son époux tient à ce qu'elle puisse se défendre seule. La Police Régionale ne peut pas être partout à la fois, chaque citoyen le comprend bien.

À huit heures moins le quart, la bonne s'en va dans la pénombre, son manteau fluorescent luisant sous la pluie fine. Sa lanterne à huile allumée dans une main, elle pousse son vélo de l'autre. Lorsqu'elle arrive devant le portillon, Marie-Madeleine, guettant par la fenêtre, appuie sur un bouton vert. Le portillon s'ouvre, la bonne disparaît pour regagner son lotissement réservé à la domesticité de la région. Puis le portillon se referme, les alarmes s'enclenchent à nouveau.

Le couvert est mis. Sur les deux plateaux d'argent, les deux repas sentent bon. L'énorme pain complet attend près du couteau dans son panier en osier. Son époux, rentré par l'hélicoptère du soir de son travail de Directeur de la Maintenance Électrique du Mur Lyon-Ouest, choisira le vin dans le meuble réfrigéré en forme de globe terrestre. Au mur, du sol au plafond et sur une largeur de six mètres, une image lumineuse de leur mariage éclaire le séjour. Leurs deux visages, encadrés à droite par celui du prêtre et à gauche par ceux des parents de son époux, lui rappelle le plus beau jour de sa vie. Seuls les hauts de forme et les chapeaux à voilette sont coupés par le plafond en marqueterie. Dès l'aube, les volets s'ouvrent automatiquement et laissent entrer le soleil par l'immense baie vitrée blindée. La photo perd alors sa luminescence et contraste avec les teintes enjouées de la tapisserie aux motifs végétaux, qui se confondent avec les vraies plantes vertes débordantes de leurs vasques en terre cuite, splendeurs datant du Bas-Empire Romain. Marie-Madeleine n'oublie jamais de les arroser à la fin de chaque semaine. Ce devrait être le travail de la bonne, tout comme c'est celui du jardinier à l'extérieur, mais pourtant elle se le réserve. Sur le long mur face aux baies vitrées, un Velásquez et un Delacroix resplendissent. Son époux a été désigné à la Loterie Artistique pour conserver chez eux ces deux chefs-d'œuvre rescapés des musées nationaux incendiés, ainsi d'ailleurs que les trois vasques romaines. L'année dernière, l'Archevêque d'Aquitaine, passionné d'art ancien, leur avait fait l'honneur de visiter les deux tableaux. Tout un après-midi, il les contempla, devisant avec Marie-Madeleine sur les beautés léguées par les artistes des temps anciens. Après avoir béni leur union et leur maison, il repartit, une large part de tarte dans son bagage pour le long voyage de retour. Marie-Madeleine attend avec impatience ces visites imprévues qui font honneur à sa maison, qui remplissent une journée de nouveaux visages, de conversations, de nouvelles des lointaines régions. Car nombre d'autres voyageurs, moins prestigieux, viennent régulièrement de fort loin, juste pour passer un moment à regarder ces peintures. Et chacun doit avoir à cœur de les accueillir, de les loger une nuit si nécessaire. Une porte restée close pour le pèlerin d'Art est du reste sévèrement puni par la Loterie Artistique, qui vous retire alors ce que le destin vous avait confié pour le conserver précieusement.

Un pas après l'autre, elle descend. La porte blindée laissée ouverte, un peu du soleil filtré par le plafond vitré du large couloir l'éclaire encore. Lumière qui prend toutes les teintes des vitraux représentant la Vierge Marie et Jésus sur sa croix souffrant et portant les péchés des hommes. Le double

motif se répète à l'envie, tout au long des dizaines de mètres de couloir de la résidence. Selon l'architecte luthérien que son époux avait choisi, laisser entrer la lumière, c'était plus que de laisser entrer Dieu dans sa maison. C'était lui laisser la chance de nous toucher de sa Grâce Divine, jour après jour. Un système de dégivrage empêchait même la neige hivernale de venir assombrir la présence du Seigneur en s'accumulant sur les vitraux.

A mi-hauteur de l'escalier en colimaçon, une petite niche abrite une sculpture de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus. Autant les ampoules éclairant les marches sont d'une lumière vulgaire, autant un soin particulier a été apporté à l'éclairage de la statuette. Un halogène suivant le contour de la niche produit une lumière indirecte du plus bel effet, comme si une eau silencieuse coulait sur les deux personnages bibliques. Marie-Madeleine ne peut se retenir de s'arrêter. Immobile, sa fine main droite appuyée au mur, elle ressent le besoin de prier un moment. De sa main libre, elle retire d'une poche sa Paroissienne, minuscule livre de prières destinées à chaque moment de la vie, reçue en cadeau de sa mère, pour ses huit ans. Ce cadeau précieux accompagna le début de sa vie chrétienne. A chaque fille sa Paroissienne, à chaque garçon son Paroissien, tel est l'usage. Le texte parfois s'effaçait par l'usure de la page, tournée mille et une fois. La couverture en cuir véritable tenait encore, mais avec l'aide d'un fin morceau d'adhésif transparent. Page 30. *Mettons-nous en présence de Dieu et adorons-le. Je vous adore, ô mon Dieu, avec la soumission que m'inspire la présence de votre souveraine grandeur. Je crois en vous, parce que vous êtes la vérité même. J'espère en vous, parce que vous êtes infiniment bon.* La lumière de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus révèle l'évidence. Seul son ventre est gros. Le reste de son corps semble à peine être là. Sa maigreur, la pâleur de son visage tout en hauteur, sa chevelure noire couverte d'un foulard blanc la fait jumelle de la Vierge de pierre. De sa bouche sort avec une vigueur surprenante sa prière, presque inaudible, mais tirant sa force de la lecture de sa minuscule Paroissienne perdue dans sa grande main osseuse. La tête complètement penchée en avant, elle communique avec Dieu. Page 32. *Seigneur, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous. Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous. Sainte Marie, priez pour nous. Sainte Mère de Dieu. Sainte Vierge des vierges. Mère du Christ. Mère très pure. Mère très chaste. Mère du Créateur. Mère du Sauveur. Mère toujours vierge. Mère sans tâche, priez pour nous.*

Elle referme sa Paroissienne, fait un signe de croix et reprend sa marche. Sa grossesse en début de huitième mois la ralentit, la fatigue. Elle descend lentement. La seconde et dernière porte blindée est toute proche maintenant. Peut-être demain demanderait-elle la permission à son époux de joindre au vidéophone sa plus proche voisine. Malika n'habitait qu'à six kilomètres, mais elles ne s'étaient rencontrées que trois ans auparavant lors d'une vente de charité contre le choléra faisant des ravages par-delà les Murs. Depuis, elles s'appellent trois ou quatre fois par an. A une seule occasion, accompagnée de son époux Salaheddine, Malika dans sa bourka noire est venue lui rendre visite. Chacun a pu faire plus ample connaissance. Salaheddine est responsable du Secteur Alimentaire Hallal de Paris Nord, un emploi important, permettant au couple l'acquisition d'un joli pavillon de villégiature en Auvergne, comprenant six pièces et une salle de prière en sous-sol. Mais peu importe la richesse matérielle à Marie-Madeleine, qui admire chez Malika sa ferveur pour sa religion. Le visage toujours couvert d'un voile légèrement bleuté, les mains élégamment gantées, elle ne parle que quelques mots de français les plus simples, quelques mots pour parler de la maison, du jardin, du temps à la pluie. Au vidéophone, elle renforce la luminosité de l'écran pour distinguer ses yeux à travers le tissu. Parfois elles restent un moment sans rien se dire. Sans doute la conversation deviendra bientôt plus facile. Son époux lui a promis d'acheter deux dictionnaires franco-arabe, un pour elle, un qu'il offrira à Marie-Madeleine lors d'une prochaine visite. Toutes deux pourront alors s'entretenir plus aisément de leurs problèmes de domesticité, de cuisine, des événements graves du monde. Mais par-dessus tout, Marie-Madeleine se réjouit déjà des longues conversations avec Malika évoquant toute la joie et les petits soucis que lui procurent ses huit enfants, Tamima, Kamel, Ayoub, Moktar, Râchida, Bassam, Farouq et Hamed.

Enfin, l'escalier se finit. Elle est essoufflée. Dans quelques jours, elle restera amorphe dans un fauteuil en fixant les arbres agités par le vent, attendant les douleurs qui déchireraient son bassin, suivi de la délivrance. Tout recommencera. Son époux l'emmènera dans la salle d'accouchement immaculée de lumière, cernée de carreaux blancs aux murs, qui occupe une aile entière de la maison. Achetée par correspondance, elle sert à chaque printemps, depuis onze années. Il ouvrira le placard du vidéophone et convoquera, d'une voix fière et angoissée à la fois, l'Equipe Médicale comprise dans le prix exorbitant de l'équipement à domicile. Ensuite, il s'enquerra de la présence du prêtre, qui priera longuement tandis que Marie-Madeleine donnera la vie et obéira ainsi au Commandement du Seigneur. Il ira ensuite féliciter la mère et le père. Il remerciera le professeur Labussière et toute son équipe médicale pour leur compétence et leur apport à la Grande Œuvre de Dieu. Il tiendra la main de Marie-Madeleine jusqu'à ce qu'elle s'endorme, assommée par les tranquillisants. Il baptisera rapidement l'enfant, puis s'en ira rejoindre à pied l'entrée de la propriété, montera dans sa voiturette électrique. Mais sur son visage, la tristesse ne s'effacera pas de la journée. Et le soir, de retour à son église d'Issoire, il méditera, doutera même un instant de sa tâche sur cette Terre. Bien sûr, il doit respecter chaque chrétien de sa paroisse dans sa foi, et plus encore les Préceptes et Recommandations du Vatican. Mais tout cela est-il bien raisonnable ?

Elle déverrouille l'ultime porte blindée, manœuvrant péniblement l'énorme poignée rouge. En silence, la veilleuse s'allume et chasse à peine les ténèbres de la cave. Ses pantoufles effleurent le tapis épais qui recouvre le sol bétonné, au centre duquel repose l'immense congélateur blanc. Un modèle pour professionnels de la restauration sur lequel a été vissé un large crucifix de bois et de métal amoureusement poli. Il ronronne doucement à côté du bougeoir d'église sur pied sur sa gauche. Marie-Madeleine prend la boîte d'allumettes sur la petite table basse où repose une Bible imposante et allume les neuf bougies, l'une après l'autre. Quatre allumettes lui sont nécessaires. Les lumières tremblantes luttent alors toutes ensemble contre l'obscurité. Elle se met à prier très fort. Page 38. *Je me présente, ô mon adorable Sauveur, devant les saints autels, pour assister à votre divin sacrifice.* Pour lutter de toutes ses forces contre sa faiblesse, elle parcourt à nouveau sa Paroissienne. Page 67. *Vous venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut ; je peux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer.* Son cerveau fatigué commence à lui dicter la douleur habituelle. Pourquoi n'a-t-elle pas été choisie par l'Evêché ? Elle refoule sa honte du mieux qu'elle peut en présence de son époux. Mais en son absence, malgré les prières, la musique religieuse qu'elle écoute au salon, la douleur revient. Et ne la quitte plus. Alors elle descend à la cave pour se recueillir devant le congélateur de la maison. Page 67 toujours. *Je fuirai avec horreur les moindres tâches de péchés, surtout de celui où mon penchant m'entraîne avec plus de violence. Je serai fidèle à votre loi, et je suis résolu de tout perdre*

et de tout souffrir, plutôt que de la violer.

Elle pleure, dans un moment de haine et d'amour indistinct. Elle ne sait pas se révolter, elle ne saura jamais. Elle pleure. Mais tous ont raison. Le Pape, le prêtre, son époux, le Seigneur et son Fils Jésus-Christ. Son expérience de la vie, de la médiocrité de ce bas-monde, la bassesse constante de l'humanité lui dicte de ne pas y participer, de ne pas contribuer à étendre à la surface de la Terre cette bestialité qui ne sait que convoiter, détruire, voler, forniquer, persécuter le juste, renier la Religion et propager l'Egalitarisme le plus fanatisé. Page 68. *Ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux, qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu que vous venez leur procurer.* Pas aujourd'hui, mais plus tard, au jour sacré de la Rédemption Suprême, la vie terrestre vaudra enfin d'être vécue par un Homme assagi et pur. Peut-être dans cent mille ans, peut-être demain matin. Seul Dieu possède la réponse. Page 65. *Qu'il me serait doux, ô mon aimable sauveur, d'être du nombre de ces pieux chrétiens, qui ont le bonheur, en ce moment, de s'approcher de votre table sainte !* Son époux a raison, elle le sent bien. Chacune de ses paroles lui impose l'évidence et lui dicte sa conduite. Ce monde est dégénéré, perdu à tout jamais. Personne n'a écouté Jésus Christ. Personne n'a compris le message divin de la Bible. Il ne faut pas vivre dans l'infamie, mais attendre la levée des flots, l'arrivée d'une puissance surnaturelle qui bouleversera le monde, qui fera mourir les incroyants et qui ressuscitera les justes, les innocents, les purs, toutes celles et ceux qui auront échappé au Malin, au Mal absolu dont les villes grouillantes regorgent. Vatican IV l'affirme aux yeux du monde. Attendons le déluge, les lourds et noirs nuages de pluie qui inonderont la Terre et ses faibles créatures. Attendons la lumière de Dieu qui déchirera, quarante jours après, les nuages pour éclairer les survivants dont le Seigneur aura décidé dans sa sagesse qu'ils étaient dignes de vivre. Attendons pour remplir cette nouvelle Terre d'enfants chrétiens. L'heure n'est pas encore venue du nouvel Eden, du jardin aux fruits innocents. L'AntéChrist a bien failli gagner et régner sur la Terre, par un flot abject de violence sans nom. De partout surgirent des hordes de gens sans foi ni loi chrétienne, ravageant deux millénaires de civilisation, incendiant les Cathédrales, reniant l'Autorité et le Pouvoir de Dieu sur les Hommes. Il est donc prudent de laisser le Seigneur choisir celles de ses brebis qui sont dignes de lui apporter ses enfants, futurs bâtisseurs du Paradis sur cette Terre. Plus un seul traître, plus une seule pécheresse ne doit naître dans les familles chrétiennes qui subsistent dans les campagnes. A chaque printemps, la Cérémonie de la Fertilité recommence, à laquelle chaque jeune fille de seize ans est tenue d'assister. L'Encyclique de Félicien VII est on ne peut plus clair. Trois étapes essentielles, en dehors des Prières de l'Enfantement, doivent rythmer la cérémonie qui se tient à la Cathédrale, à défaut dans une Basilique. Tout d'abord un entretien de moralité avec la famille proche, les voisins, puis une longue confession où la jeune fille avoue ses péchés et peut aborder avec son confesseur, si elle le souhaite, le rôle divin de la Maternité. Enfin, les religieuses assermentées vérifient la virginité et le bon état de santé de chaque candidate à la procréation. A la fin de la cérémonie, qui peut durer des semaines, l'Evêque du Diocèse, devant toutes les jeunes filles de la région, élève la voix. Seules les Saintes désignées par le doigt de Dieu ont droit à enfanter. Elles seules repartent comblées dans leurs familles remplies d'orgueil, leur cœur encore soulevé par l'émotion de la Révélation.

Pour ses seize ans, Dieu n'a pas désigné Marie-Madeleine d'Auvergne.

Mais Dieu aime toute vie. Et toute vie est sacrée. Le prêtre le lui répète chaque semaine. Dieu veut que les êtres bons et croyants se soumettent aux lois divines de la nature. L'homme ne peut, sous peine de punition effroyable venue du Ciel, s'opposer à la Création. La Semence de l'Homme et le Ventre de la Femme sont sacrés devant l'Eternité. Toute femme, que la Destinée a doté de ses attributs de Femme, doit donc procréer, malgré le Diable qui rôde. Page 61. *J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eu de donner le vôtre pour l'amour de moi.*

Au bord des larmes, elle soulève la lourde porte de l'immense congélateur. Leurs yeux grands ouverts, bien alignés dans leurs petits linges blancs aux bords cristallisés par le givre intense, les onze premiers enfants de Marie-Madeleine reposent sur un lit de glace, leurs doux visages de nouveaux-nés ridés tournés vers leur mère.

Chadoogie¹



Patrick S. VAST est né en 1953 à Berck-sur-Mer (Côte d'Opale) et a vécu plus de 10 ans à Toulouse, ville qui demeure chère à son cœur. Très jeune il est tombé dans la marmite de l'Imaginaire avec la rencontre de Bob Morane et de Blake et Mortimer. Puis la découverte d'Edgar Allan Poe, de H.G. Wells ou encore de James Hadley Chase, l'a façonné à devenir un adepte du PSF : Polar/Science-Fiction/ Fantastique. Il a écrit des nouvelles qui ont été publiées dans la revue Hauteurs, dans les fanzines Nocturne, Le Calepin Jaune ou encore le webzine Reflets d'Ombres. Il a également obtenu le prix du public du concours Pépins 2007 et sa nouvelle « Planète Song » fait partie des 14 lauréats du concours Géante Rouge 2007.

*Il a aussi écrit des chroniques pour Phénix Mag, notamment dans la rubrique « Les thèmes de l'Imaginaire ».
La nouvelle proposée met en évidence sa grande passion des chats : il en a quatre à la maison.*

1. Allusion au « Shadoogie » du groupe The Shadows

Qu'est-ce que vont penser mes maîtres ? Ils vont se faire un de ces soucis ! Ah, tout d'abord, il faut que je me présente. Je m'appelle Ska. Je suis un Chat dit de gouttière : un Européen si l'on veut faire plus académique, plus classe aussi. Je suis noir et blanc. Là-dessus, on sera d'accord : le noir et le blanc sont deux couleurs que nous voyons, je pense, de la même façon, vous les Humains, et nous les Chats... que j'écris avec un C majuscule, bien évidemment. Noir et blanc, je le répète... avec une tache noire sur l'œil gauche, et le bout de ma queue blanche. Pourquoi je m'appelle Ska ? Alors ça, c'est une idée de mon maître ; c'est lui qui a trouvé ce nom. D'après ce que j'ai compris, c'est à cause d'une musique : un rythme jamaïcain des années soixante, remis au goût du jour vingt ans plus tard par le groupe anglais Madness dont les musiciens étaient habillés justement de noir et de blanc. Même leurs chaussures étaient noires et blanches.

Bon, passons là-dessus, car le plus important, c'est ce qui m'est arrivé... Je ne sais plus trop quand, d'ailleurs. J'étais venu – comme j'en ai souvent l'habitude –, rendre visite à mes trois copains : Yoko, Lupin et Tigret. Leur maître, c'est un vieux monsieur avec des cheveux tout blancs. Mais surtout, c'est quelqu'un qui est toujours en train de bricoler, et de construire de drôles d'engins. Et son dernier est plutôt étonnant. C'est une grosse boule noire entourée de deux grands anneaux : l'un placé à horizontale, et l'autre à la verticale². Il y a une ouverture dans la boule, une sorte d'orifice. J'ai sauté dedans avec mon adresse et ma témérité légendaires, et... oh, formidable !... je suis retombé à plat ventre sur un siège moelleux.

Je m'y suis aussitôt lové, pelotonné, et très vite endormi. Mais j'ai été aussi vite réveillé par un bruit : un bruit sec, un claquement ! J'ai ouvert les yeux, et alors là, horreur ! Je ne voyais plus rien. J'étais dans l'obscurité totale. Mes yeux de Chat n'y pouvaient rien, la boule était maintenant fermée. J'ai tout de suite pensé que c'était le maître de mes trois copains qui, par inadvertance, l'avait refermée ainsi. J'ai commencé à miauler pendant peut-être dix bonnes minutes ; mais rien n'y a fait. La boule est restée fermée. Et j'avais beau orienter mes oreilles dans toutes les directions, je ne percevais aucun bruit, aucun son, ni de loin ni de près. Mes trois copains, selon leur habitude, devaient être partis je ne sais où ! Ils étaient bien capables de ne rentrer que dans deux jours, voire plus. Et moi, bien sûr, j'allais rester prisonnier à l'intérieur de la boule. Non, c'était impossible, je ne pouvais pas. Ah, il faut que je précise que je suis un Chat claustrophobe. Je ne sais pas si c'est très répandu chez les félins, ce phénomène, mais en tout cas, pour moi, il était hors de question de rester ainsi.

Très vite, je me suis énervé, j'ai même paniqué, et d'un coup de patte, j'ai heurté quelque chose, un objet. C'est alors que l'engin s'est mis à vibrer, à vibrer très fort. J'ai sorti aussitôt mes griffes, et je me suis agrippé le mieux que j'ai pu au siège, car j'étais vraiment très secoué.

Heureusement, tout s'est arrêté très vite. L'engin s'est immobilisé, et oh, joie ! la grosse boule noire s'est ouverte ! Je suis resté quand même pendant quelques secondes un peu étourdi ; puis je me suis dressé sur mes pattes, je me suis étiré délicieusement et, seulement, je me suis approché, jusqu'à sortir ma tête de la boule.

Alors là, je n'en suis pas revenu. Dehors, il faisait jour, parfaitement jour malgré un soleil pâlot dans un ciel brouillé, et ce que j'ai vu, m'a fait rentrer aussitôt la tête. C'était horrible, oui, vraiment horrible. Mais il fallait pourtant que je trouve une solution pour me tirer de la situation dans laquelle je métais bien malgré moi fourré. J'ai sorti de nouveau la tête, espérant que la première fois j'avais eu une hallucination. Mais hélas, j'ai revu exactement la même chose : une immense étendue de ruines, d'horribles et angoissantes ruines. Il s'agissait à coup sûr des restes d'immeubles, d'habitations de toutes sortes... les vestiges d'une ville qui avait été sans doute jadis très grande, et que l'on avait complètement détruite. Tout était tordu, écroulé, brûlé, roussi, rouillé, calciné. C'était l'horreur !

Mais ce que j'ai vu, très vite après, m'a étonné, m'a subjugué encore plus.

Des ruines effroyables, a surgi un millier, non, un million, peut-être même encore plus... de Chats !

Oui, partout, absolument partout, il y avait des Chats !

J'ai sauté de la grosse boule noire ; je me suis reçu avec souplesse sur mes coussinets et je me suis retrouvé face à un Siamois nouvelle vague à la tête triangulaire, encadré par deux gros matous tigrés, derrière lesquels s'étendait une foule de mes semblables.

– D'où viens-tu ? m'a miaulé le Siamois.

– Du XXI^e siècle, ai-je miaulé en réponse, pensant que j'avais très probablement changé d'époque.

Le Siamois a alors émis un miaulement d'étonnement :

2. Référence et hommage au « Chronoscaphe » de l'album d'Edgar P. Jacobs, « Le piège diabolique »

– Du XXIe siècle ! Mais, comment es-tu arrivé jusqu'à nous ?

À grand renfort de miaulements, j'ai tenté d'expliquer mon aventure.

Lorsque j'ai eu terminé, le Siamois a consulté le matou tigré de gauche, puis celui de droite, et a décidé d'un miaulement appuyé :

– Nous allons prévenir Jesse IV, notre roi.

Je suis demeuré étonné, incapable de produire le moindre soupçon de miaulement.

Le Siamois et ses deux complices se sont retirés, me laissant face à la foule des autres Chats qui m'observaient en silence.

Mais le Siamois et les deux autres sont très vite revenus, accompagnés d'un imposant Maine Coon brun tabby.

Celui-ci s'est assis sur son postérieur, puis m'a toisé du regard.

– On m'a raconté de drôles de choses à ton sujet, m'a-t-il miaulé d'un ton hautain. Enfin, quoi qu'il en soit, sache que je suis Jesse, quatrième du nom, l'actuel roi des Chats de la planète Terre. Mais au cas où tu l'ignorerais, il n'y a plus que des Chats sur la Terre ; ainsi bien sûr que des rats qui assurent notre pitance.

Je n'en revenais pas. Je lui ai demandé des explications et notamment, j'ai voulu savoir ce qu'étaient devenus les Humains.

Cette question l'a bien fait rire, et il a répondu d'un miaulement très ironique :

– Les humains ? Il n'y en a plus ! Enfin, il semblerait qu'il existerait encore quelques spécimens de *mutants*, dans un coin très reculé de la planète. Les humains ont tout saccagé, tout liquidé, avec leur chimie, leur nucléaire, leur modernisme, leurs guerres, leur matérialisme. Ils ont tout détruit, et tout empoisonné : la terre, les rivières, les mers, l'atmosphère. Les insectes, les oiseaux, les poissons, et j'en passe, sont tous morts, disparus depuis des temps immémoriaux. Et si nous les Chats, nous avons pu survivre à la folie des humains, c'est grâce au gène F, un gène dont les particularités nous ont permis de passer à travers le Grand Désastre. Il en a été de même des rats, qui eux sont porteurs du gène R, qui les a protégés également. Quant aux pauvres humains, ce qui en est resté, n'était pas très beau à voir, à ce qui paraît. C'est pour cela que leurs descendants se cachent.

J'étais abasourdi par ce que m'apprenait Jesse IV. Je lui ai quand même demandé comment avaient pu être localisés les gènes F et R, et quelles étaient leurs particularités. Alors, il m'a répondu que c'était un humain doté d'une très exceptionnelle sagesse, qui avait échappé miraculeusement au Grand Désastre d'il y a très longtemps, qui avait étudié ce sujet, et remis ses conclusions à Walker Ier, le premier Chat à avoir régné sur la Terre. Et selon lui, ces gènes rendaient aussi bien les Chats que les rats, particulièrement résistants aux attaques bactériologiques, chimiques ou radioactives de toute ampleur.

Jesse IV venait juste de terminer sa déclaration, lorsque sont apparus de drôles d'objets métalliques, qui se mouvaient sur deux espèces de jambes avec des cliquetis bizarres.

Devant mon air interrogateur, Jesse IV m'a expliqué :

– Ce sont des robots de la première génération. Ils sont entièrement composés de ferraille et d'électronique. Ce sont de parfaites machines, bien éloignées du modèle humain. C'est pour cela qu'ils ont eux aussi échappé au Grand Désastre. Les robots des générations postérieures, ou *humanoïdes*, qui en étaient plus proches, ont péri.

Les robots qui étaient au nombre d'une dizaine, se sont postés près de Jesse IV, et ont donné l'impression de m'observer.

Le roi des Chats leur a jeté un vague regard, et m'a encore expliqué :

– Les pauvres regrettent la disparition des humains, car eux seuls pouvaient les réparer.

– Les réparer ? ai-je miaulé d'étonnement.

– Oui, les réparer, a confirmé le roi des Chats. À force de fonctionner, certains tombent en panne ; et alors, faute d'une réparation, pour eux, c'est la mise hors circuit.

– La mort ! me suis-je exclamé.

Jesse IV a acquiescé avec ses yeux.

Il y avait une question qui me turlupinait. Alors, tant qu'à faire, je l'ai posée au roi des Chats :

– Vous subsistez en mangeant des rats, ai-je commencé, mais eux, comment s'y prennent-ils pour se nourrir ?

Jesse IV a léché rapidement le bout de sa patte droite avant de répondre :

– Eh bien, comme on dit, la nature a repris ses droits. Et sous terre, sont nées de nouvelles plantes dont les rats se nourrissent. Bien sûr, il faut aller les chercher très profond ; mais les rats adorent creuser.

– Et pourquoi ne restent-ils pas sous terre ? ai-je demandé d'un miaulement d'étonnement. Ainsi ils ne risqueraient pas d'être mangés.

Jesse IV a pris un air méprisant pour miauler en réponse :

– Tu m'as vraiment l'air d'être un drôle de Chat. Il est vrai que d'après ce que tu as raconté, tu viendrais d'un lointain siècle passé. D'un siècle où les pauvres humains préparaient le Grand Désastre, et régnaient sur la Terre. Un siècle où ils étaient d'ailleurs nos maîtres, et se permettaient de faire castrer les mâles et stériliser les femelles de notre vénérable Espèce, empêchant ainsi les Chats d'être assez nombreux pour tenter de s'opposer au Grand Désastre. Mais ce siècle-là, Ton siècle, est bien passé. Désormais, les Chats veillent sur la Terre, et ne laisseront plus jamais les humains les dominer et commettre leurs effroyables bêtises.

Tout cela me mettait bien mal à l'aise. De la façon dont Jesse IV miaulait le mot humain, il était clair qu'il employait un h minuscule de mépris, alors que moi qui m'ennuyais déjà de mes bons maîtres, j'avais toujours opté pour le H majuscule de reconnaissance. Puis, il y avait aussi son allusion à la castration. Moi-même, j'y étais passé. Il est vrai que j'avais quand même cinq ans à ce moment-là. Mes bons maîtres m'avaient laissé vivre en quelque sorte ma vie de Chat, jusqu'au petit matin où je suis rentré avec plein d'abcès et un œil salement atteint. Ils ont alors décidé qu'il était temps de me calmer un peu de mon imprudence innée, que c'était pour mon bien. Bah, je dois avouer que ce n'était pas une mauvaise chose. Quand je vois mes trois copains qui partent encore périodiquement pendant plusieurs jours en quête de quelques chattes, et reviennent parfois en triste état après avoir malencontreusement croisé des matous particulièrement coriaces...

Jesse IV n'est pas allé plus loin, et m'a précisé que je pouvais rester au royaume planétaire des Chats, dans la mesure où mon étrange appareil conçu sans doute par un non moins étrange humain, ne me permettait pas de retourner vers mon triste siècle d'asservissement de la race féline.

*

* *

Et voilà, le temps a passé, et je suis toujours là. En parlant de temps, j'en ai complètement perdu la notion. Il me semble que ça fait déjà plusieurs années que j'ai débarqué dans ce futur incroyable, où les Chats dominent la planète Terre. Autant dire que je me ronge d'inquiétude à propos de mes maîtres qui ont dû faire le tour des refuges de la région, avoir passé un tas d'annonces dans les journaux spécialisés, et avoir même laissé une grande affiche chez mon vétérinaire.

Que dire de mon séjour au royaume des Chats du futur ? Eh bien, que j'ai quand même du mal à m'habituer à la situation. À commencer par le fait de ne voir que des Chats à perte de vue : ça me donne le tournis. Je pense que c'était pareil pour les Humains, au temps où ils peuplaient la Terre. Il devait y avoir des moments où ils saturaient. C'est probablement pour cela – entre autre – qu'ils prenaient des Chats chez eux. Pour rompre la monotonie de se retrouver toujours entre eux.

Autre problème également pour moi : la chasse aux rats. Il faut dire que je suis habitué aux croquettes, et qu'il y a belle lurette que je n'ai pas chassé, ne serait-ce qu'un pauvre et innocent oiseau. Non, vraiment, rester pendant des heures, à attendre qu'un rat veuille bien sortir de son trou pour se changer les idées, et en profiter pour l'estourbir... ça me casse les pattes. Alors, bien sûr, comme il faut se sustenter, je mange ce que d'autres Chats m'apportent en tentant de me faire un peu la honte. Mais comme je ne peux m'empêcher de grimacer à chaque fois, car je n'apprécie pas trop le goût du rat, je les désappointe complètement. Et alors, ils repartent en se demandant avec des miaulements appuyés, ce que l'on va pouvoir faire de moi.

Et pour finir, je trouve ça vraiment trop triste de ne vivre que dans des ruines, en apercevant parfois, au coin de morceaux de ferraille tordus et rouillés, de pauvres robots, sur le dos, leurs jambes métalliques en l'air, morts des suites d'une sérieuse panne électronique.

Mais tandis que je vous raconte tous mes malheurs, il me semble qu'il se passe quelque chose. Car du toit calciné où j'ai élu domicile, je vois des milliers de Chats partir à toutes pattes vers un point très précis. Je ne peux quand même pas me désintéresser de la situation ; alors, j'y vais également.

Je saute de mon toit, et je me mets à courir, rattrapant bientôt tout un groupe de Chats qui miaulent à qui mieux mieux. Je ne comprends pas grand chose à ce qu'ils racontent, tant ils ont l'air énervés et miaulent de



façon saccadée. Dans notre empressement, mes compagnons et moi, nous doublons de pauvres robots qui eux se déplacent difficilement dans des cliquetis sinistres.

Je cours, et je cours encore, sans trop savoir pourquoi, ni même où je vais, me contentant de suivre les autres.

Mais bientôt, je suis bloqué ainsi que ceux qui courent avec moi, par un grand rassemblement. Piqué de curiosité, je me faufile entre mes semblables, et j'arrive ainsi juste à côté de notre roi, mais également en face de ce qui ne peut que m'arracher un miaulement d'horreur !

Oui, je pensais avoir tout vu ; mais non, le plus horrible de l'horrible restait à venir. J'en ai la preuve maintenant. Car devant, se trouvent des créatures inqualifiables de monstruosité. Ce sont des espèces d'humains ; mais des humains à trois têtes, cinq jambes, douze bras... des humains pourvus de trois paires d'yeux globuleux, cinq paires d'oreilles immenses, six nez démesurés. Dans mon effroi, j'en prononce humain avec un h minuscule comme le roi Jesse IV.

Ils tiennent debout sur leurs cinq jambes graciles, vêtus de sortes de haillons qui laissent apparaître leur peau couverte d'écaillés, d'abcès ou de pustules. Et il émane de leur groupe d'environ une vingtaine de créatures, une odeur pestilentielle, suffocante de puanteur.

Il y a un moment de silence qui semble prêt à se prolonger éternellement. Mais soudain, l'une des créatures se met à parler en laissant pendre une immense langue violacée, tandis que coule de ce qui lui sert de bouche, une salive jaunâtre à l'odeur putride.

– Nous sommes le renouveau de l'espèce humaine, commence la créature d'une voix qui semble provenir des plus grandes profondeurs de l'enfer. Nous allons reconstruire la Terre. C'est notre mission. Nous allons rebâtir des villes, des usines chimiques, des centrales nucléaires. Nous allons remettre en place une économie, la concurrence, la mondialisation. Nous allons fabriquer des armes, faire des guerres, conquérir. L'Humanité va être sauvée. Et quant à vous les chats, il vous faut disparaître, vous cacher sous terre, et y rester avec les rats. Et si vous n'obtempérez pas, nous testerons nos nouvelles armes chimiques sur vous : nous vous exterminerons jusqu'au dernier. La Terre doit revenir à l'espèce humaine qui est seule capable de la faire prospérer.

La créature s'interrompt un instant, et Jesse IV en profite pour feuler de façon impressionnante, et cracher dans sa direction avec rage.

La créature en bave aussitôt des glaires véreux, et répand alentour une odeur épouvantable qui fait vomir bon nombre de Chats.

– Maudit matou, tu me le paieras ! éructe la créature, tandis que ses pustules éclatent en mille geysers de pus.

C'est alors que l'on entend une multitude de cliquetis qui vrillent le système ô combien complexe de nos oreilles de Chats.

Et nous voyons des centaines de robots qui s'en vont rejoindre le camp des mutants, à la grande satisfaction de leur horrible meneur.

– Bravo, les robots ! s'exclame-t-il. Vous avez raison de venir nous rejoindre. Car ce ne sont pas ces manchots de chats qui sauront vous réparer. Nous, le renouveau de l'espèce humaine, nous le pouvons. Surtout que nous sommes dotés de plusieurs paires de mains maintenant.

Trouvant cela certainement très drôle, les *mutants* partent d'un rire satanique qui nous glace d'effroi.

Puis leur meneur ajoute encore :

– Il faut bien avouer que l'espèce humaine revient de très loin, et en voici la preuve.

Quelques créatures s'écartent, et apparaît alors une effroyable chose, constituée d'un corps de limace et d'une énorme tête humaine à l'unique oeil glauque. De plus, l'effroyable chose glisse sur le sol en laissant derrière elle des traînées baveuses et puantes.

Devant l'effroi de tous les Chats présents, le meneur s'exclame :

– Il y a de cela encore dix siècles, nous étions tous comme ça ! Mais depuis, nous nous sommes régénérés. L'espèce humaine a retrouvé toute sa splendeur. Alors les matous, il ne vous reste plus qu'à disparaître !

Puis, les créatures tournent ce qui leur sert de dos, et s'en vont, suivies par les robots, en laissant derrière elles une épouvantable odeur de sanie.

Jesse IV fait aussitôt face à son peuple, et miaule à n'en plus pouvoir :

– Vous avez compris, Chats, mes sujets, il nous faut sauver la planète ! Les mutants sont prêts à tout. Acérons

donc nos griffes, et préparons-nous à la guerre !

Je tremble vraiment d'effroi, mais je me reprends, et trouve le courage de miauler au roi des Chats :

- J'ai une proposition à faire !

- Laquelle ? miaule d'étonnement Jesse IV.

Plein d'audace, je poursuis :

- Je vais retourner au XXIe siècle, et prévenir les Humains. Les mettre en garde à propos de ce qui les attend dans les siècles à venir, pour...

- Ça suffit ! miaule avec autorité Jesse IV. Tu ne changeras rien au cours de l'Histoire. Ce qui devait arriver, est arrivé. Ton retour dans un siècle passé, que ce soit le XXIe ou un autre, n'y fera rien. Tu échoueras forcément dans ta mission. Les humains saccageront la planète, aussi vrai qu'ils ont l'intention maintenant de la détruire définitivement. C'est aux Chats d'empêcher cela, et dès maintenant !

J'insiste quand même :

- S'il existe ne serait-ce qu'une chance sur un million, je veux la saisir !

Jesse IV prend alors un air exaspéré et me miaule, prêt à cracher :

- Alors, va-t-en, si tu arrives au moins à remettre en marche ta maudite machine inventée par un humain !

Je pense qu'il n'y a plus rien à ajouter ; je fais volte face, et à toutes pattes, je cours vers l'endroit où la grosse boule noire s'est posée.

Il faut dire que depuis que je suis arrivé au royaume des Chats du futur, je suis plusieurs fois entré à l'intérieur de l'engin, et qu'à force de renifler partout, je pense avoir trouvé le moyen de repartir vers le XXIe siècle.

J'arrive bientôt en vue de la grosse boule noire. Encore un effort, et je saute à l'intérieur, me recevant sur le siège moelleux.

Maintenant, il faut que je sois méthodique, que je me souvienne de ce que j'ai reniflé. Là, tout d'abord, ce gros bouton que les Humains doivent voir rouge : je donne un bon coup de patte dessus. Voilà qui est fait, et... parfait, la porte de la grosse boule noire se referme tout doucement. Bon, ensuite, cette manette, là à gauche : avant que la boule soit refermée, je dois poser la patte dessus. Ah, ça y est. Bien, la porte est complètement refermée maintenant, alors, allons-y pour un gros coup de patte sur la manette. Hourra, ça marche ! L'engin se met à vibrer... et de plus en plus fort. À plat ventre sur le siège moelleux auquel je m'agrippe avec mes griffes, j'en ronronnerais volontiers de bonheur. C'est d'ailleurs peut-être ce que je vais faire. Mais... mais... je ne peux pas, car l'engin se met à vibrer beaucoup trop fort, et... et... je perds connaissance... je m'endors...

Mais, je me réveille très vite. Je me dresse sur mes pattes. L'engin est ouvert : formidable ! Et encore plus formidable... en sortant ma tête, je reconnais la pièce où je suis entré il y a... alors, ça, je ne sais plus quand... Mais je suis sûr que c'est l'atelier du maître de mes trois copains, avec dans un coin une table recouverte des plans de ses inventions.

Aussitôt, ma mission me revient à l'esprit : je dois avertir l'Humanité tout entière des grands périls qui la guettent, et du Grand Désastre qui l'attend si elle ne change pas sa façon d'agir, si elle ne cesse pas de courir à sa perte.

Alors je saute de mon engin, et je retombe sur la table en faisant tomber quelques plans. La fenêtre de la pièce est ouverte ; encore un saut, et je suis sur le rebord. En dessous, à peu de distance, il y a un toit... J'y arrive bientôt. Je gagne très vite un deuxième toit situé encore plus bas. Maintenant un dernier saut, et je me retrouve dans une ruelle.

Au bout, il y a la maison de mes maîtres : aussitôt, j'y cours, ou plus exactement, Ska, le Chat sauveur de l'Humanité, y court !

*

* *

J'entre par une porte de derrière, et je trouve mes maîtres installés dans le séjour, sur le canapé que je leur dispute souvent, en train de regarder leur maudite télévision. Je me faufile tout doucement près du canapé afin de pas les surprendre trop brusquement, et moi qui ai toujours dédaigné leur maudite télévision, je tombe en arrêt sur ce qui défile sur l'écran. Il y a des bombes, des milliers de bombes qui sont lancées d'une multitude d'avions, et tombent sur une immense cité. Un Humain commente la scène en paraissant très surexcité, puis, au bout d'un moment, il se tait pour laisser place à une musique lugubre, tandis que sur l'écran apparaît une ville totalement anéantie. Cela me fait miauler d'horreur, et par la même occasion découvrir par mes maîtres qui paraissent abasourdis de me voir revenu. À coup sûr, mon absence a duré très longtemps ! Mais je ne m'arrête

pas à cela. Et tandis que sur l'écran défilent des images de ruines en tout point semblables à celles que j'ai pu voir au royaume des Chats du futur, je regarde mes maîtres, et miaule aussitôt à la fois d'effroi et d'étonnement :

– Mais alors, comme ça, vous savez ?!



L'illustratrice : ANNICK de CLERCQ

J'ai fait mes études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique.

En fait, je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi l'illustration, c'est venu naturellement, j'ai toujours dessiné et petit à petit je me suis de plus en plus orientée dans ce sens, ça m'a paru logique.

J'ai participé à quelques expos et depuis quelques années, je suis régulièrement publiée dans le magazine Khimaira. J'ai participé et participe à divers projets allant de l'illustration de livres à celle de jeux vidéo, en passant par le fanzinat pour lequel je fais aussi bien du dessin que des articles et de la mise en page. Je fais aussi du webdesign à l'occasion.

ANNETTE LUCIANI

Fantastique

Le Missionnaire



Annette Luciani (pseudonyme Amy Shark), enseignante, née à Bastia, Corse en 1961, quatre enfants, six chats, une passion : l'écriture.

Horrifigraphie :

- KouKou, nouvelle, revue Mosaïque, juillet 2001, France (reprise dans la revue Portique 2003)*
- La géante, nouvelle, fanzine Unexplained, mai 2002*
- Bisou, nouvelle, revue Khimaira, Belgique (juillet 2002)*
- Gentille Maman, nouvelle, revue Khimaira, Belgique (septembre 2002)*
- Contes impies, nouvelles, revue Solaris n.143, Canada (2002)*
- Citrons, nouvelle, fanzine Marmite et Micro-ondes, n.5 et KouKou, n. 7, janvier 2003*
- Café au Lait, revue Portique n.49*
- Salutaris, nouvelle, revue Solaris numéro 149, 2004*
- Ice Cream from Gilroy, nouvelle, site web de la revue Phénix, 2004*
- Lune rousse, nouvelle, éditions Les Six Brumes, volume "Equinoxe", Canada, printemps 2004 (repris dans "Le Calepin Jaune" et "Traversées", août 2004)*
- Jardins Secrets, nouvelle, fanzine "Brins d'éternité", numéro 1, Canada, été 2004*
- Dans le Noir, nouvelle, fanzine "Brins d'éternité", numéro 2, Canada, été 2004*
- Sommeils, nouvelle, in "Nouvelles Story" numéro 2, France, éditions ALPA, 2004 (repris dans Unexplained 2004, numéro anniversaire)*
- Hautes Neiges, nouvelle, fanzine "Eclats de Verre" n°6,*
- Le Noir, nouvelle, fanzine "Eclats de Verre", décembre 2004*
- Le baptême de Lili, in Horrifique spécial Femmes de l'Etrange, 2006*
- Jeux Interdits, in Phénix Mag Nouvelles n°1, 2006*

La grange était ouverte. L'homme, au centre, priait à genoux, le visage penché. On ne distinguait pas ses traits. Sa cape noire, très longue, coulait le long de ses épaules et s'étalait sur le sol en une flaque sombre, accompagnant la tombée lente de la nuit.

« Apprenez-moi, Maître... »

Le reste de sa prière se perdit dans le bruit du vent. Il se redressa, franchit la porte et scruta le ciel nu et orphelin d'étoiles. Ce désert était un signe : il serra contre lui son bâton et se mit en route. Il avançait d'un pas sûr ; les arbres noirs et tordus par le vent s'écartaient, dociles, sur son passage. Il n'entendait pas le vent, ne sentait pas les feuilles sous ses pas, le corps et l'esprit tendus vers la respiration de la bête qu'il traquait, qu'il lui fallait ramener au bercail.

Il y en repéra deux, au bord de la falaise. Leurs formes enlacées trouaient derrière elles le ciel et la montagne de deux taches claires. Il se figea. Sa masse, qu'on aurait dit imperturbable, sembla, l'espace d'un instant, agitée d'un frisson.

« Apprenez-moi... »

Il s'approcha lentement. Les bêtes ne sentaient pas sa présence. Elles se tenaient debout, serrées l'une contre l'autre, un mâle et une femelle à ce qu'il pouvait voir de leur taille et de leur poil, absorbées face à l'abîme. D'un geste brusque, il saisit la femelle par la crinière et l'attira à lui. Son hurlement de surprise et de douleur déchira la nuit tandis qu'il la traînait à travers le bois.

Il poussa la porte de la grange, saisit de sa main libre un pieu enfoui dans le foin, qu'il planta là où il avait prié, et l'y attacha, hale-tante, avec une corde. Elle se débattait ; ses pattes déchirées par les pierres et les ronces marquaient la terre battue de longues traces sanglantes. Calmement, il fouilla sa ceinture et fixa quelque chose de lourd au bout du bâton.

« Vous, Maître de toutes choses vivantes... »

Les hurlements de la bête redoublaient, couvrant le murmure de sa prière. Il hésita. Le bruit le gênait, pourtant il était nécessaire, comme était nécessaire l'odeur du sang, pour que le mâle vienne. Elle se tordait à ses pieds dans la poussière, en sanglotant d'une voix rauque une litanie incompréhensible.

« à verser pour Vous... »

La bête, en se contorsionnant autour du pieu, avait réussi à se mettre à genoux, mais sa crinière enroulée à la corde lui maintenait la tête dressée vers lui. Sa respiration ressemblait à présent à un râle de plus en plus court. Ca lui était plus facile ainsi ; sa prière n'était plus troublée par ses cris. Il posa la main sur la tête de la bête. Son poil était doux et lisse. Il parcourut des doigts son épaule, son cou, sa poitrine chaude. Il songea avec satisfaction qu'elle était belle, et qu'elle se conduisait parfaitement bien, comme une brave bête qu'elle était. Le bâton fendit l'air et le fer se planta dans la gorge offerte. Une fois. Deux fois. Encore. La bête luisait, dégoulinante de sang. Encore. Cette fois la tête se détacha du corps et resta à tourner de plus en plus lentement autour du pieu comme au bout d'un manège, au fur et à mesure que sa crinière se dénouait, les yeux ouverts sur la nuit immense. Alors il tourna son attention vers le corps. Le silence était désormais martelé du bruit des coups et de sa propre respiration sous l'effort. Quand il s'arrêta enfin, en sueur, les membres de la bête gisaient pêle-mêle et la tête avait fini de tourner : elle oscillait doucement le long de la corde, les yeux recouverts par sa crinière libérée.

« Et je Vous remercie, dans votre infinie bonté... »

Il sentait la fatigue envahir son bras, mais ce n'était pas le moment de dormir. Le mâle allait venir. Il s'allongea à demi sur le tas de foin, ferma les yeux et s'accorda un temps de repos. Il avait bien deux heures d'avance sur lui, et il l'entendrait arriver. Il ne pouvait manquer de l'entendre arriver...

Il se réveilla en sursaut. La nuit était toujours là, enveloppée des bruissements du vent dans les branches. Combien de temps avait-il dormi ? Le mâle ne se faisait pas encore entendre. Il se dressa brusquement sur son séant, tous ses sens en alerte. Il se rappela soudain exactement ce qui l'avait éveillé : la sensation d'un léger toucher sur sa cape. Lentement, méticuleusement, son regard explora la grange autour de lui. La bête morte n'avait pas été déplacée : elle gisait dans la même position, les bras coupés croisés sur sa poitrine ouverte et la tête oscillant au-dessus comme un pendule. Quelque chose avait changé cependant. Il plissa les yeux. La porte était entrouverte. Il ne se souvenait pas de l'avoir laissée ouverte ; il ne se souvenait pas non plus de l'avoir refermée derrière lui. Une angoisse sourde s'empara de lui. Il avança la main pour saisir son bâton et vit que le fer avait été ôté. La bête était entrée pendant son sommeil. Il chercha un autre fer dans sa ceinture, le trouva et le ficha dans l'encoche du bâton, obligeant son bras à ne pas trembler. Il avait peur de la bête, car il la sentait sans la voir, tapie quelque part dans l'ombre, non loin de lui, et il percevait sa haine, sa détermination. Cette bête-là n'était pas de celles qui gémissent ; elle ne s'était pas attardée sur sa compagne ; avant tout, au-delà de tout autre sentiment qu'elle pouvait éprouver, elle lui en voulait et elle voulait se venger. C'était chez elle un instinct aussi puissant que la faim ou la soif ou l'envie de l'autre bête. Elle ignorait la prière, l'attente, le sacrifice. Sa brutalité était celle d'un être à la fois rusé et primitif.

Il explora encore les lieux du regard, fouilla le foin de son bâton. Rien. Elle était là pourtant. Elle devait être là. Avec précaution, il leva la tête, pas assez vite pour voir venir et pour parer le coup. Lancé à toute volée, le fer lui sectionna le poignet gauche. Il vit sa main tomber au sol et un cri rauque lui échappa, auquel répondit le rire bref de la bête. Il comprit qu'elle l'avait épargné à dessein ; c'était un jeu, et elle commençait seulement à s'amuser. Il s'appuya sur son bâton ; il n'avait plus qu'une main, mais il avait son bâton et à sa ceinture, il lui restait un fer, le meilleur. Il combattrait. D'un bond précis la bête le rejoignit au sol. Il reprit confiance. Même amputé, il gardait l'avantage de la taille et du poids. Elle ne pesait pas bien lourd face à lui. Il entortilla sa main coupée dans un repli de sa cape et s'élança sur elle. Au moment où il allait l'atteindre, elle fit un écart et plongea au-dehors, évitant son arme.

Il se retrouva adossé au mur de la grange, sous un mince croissant de lune qui éclairait le bois d'une lueur blafarde. Les arbres brusquement se turent. Le vent était tombé. Le sang qui trempait sa cape lui paraissait peser des tonnes. Le froid l'empêchait de ressentir une quelconque douleur : il lui faudrait juste soulever ce poids de glace au bout de son bras. Le rire de la bête trancha le silence. Il observa les taillis. Rien ne bougeait. Et puis brusquement la lanière claqua, lui enserrant son poignet droit. Désarmé, il tomba à genoux, agrippé au cuir qui le tenait de plus en plus fort et le tirait dans le bois, brinquebalé de droite à gauche comme un paquet. Sa tête heurta une souche morte : il perdit connaissance.

« Ordure. »

La bête penchée au-dessus de lui s'adressait à lui, doucement, presque gentiment, mais il ne comprenait pas son langage. Il ne pouvait pas bouger. La lanière le ligotait à un tronc mort. Il vit à la lueur du feu briller les fers rougis. Avec précaution, la bête les retirait des flammes et s'approchait tout près de lui. La chaleur était insupportable.

« Ordure. »

Son hurlement ébranla la terre tandis que le premier fer lui déchirait les lèvres. Tout son corps bramait, appelant la mort. Le second fer lui ferma les yeux. Son visage, s'il en avait eu un, n'était plus qu'une bouillie informe. Le troisième fer lui entailla lentement le ventre, et une chair fumante jaillit bientôt de ses entrailles. Il vivait encore. D'un coup sec, alors, la bête lui planta ses griffes dans la poitrine, et lui arracha le coeur.

Apaisé, son tortionnaire le contemplait. Il était mort seul, pensait-il, sans avoir accompli sa mission, sans prière et sans sacrifice, comme une bête qu'il était. Comme il l'avait mérité. Il n'éprouvait cependant aucun sentiment de justice. Il leva les yeux vers le ciel vide. Dans l'aube naissante, les arbres hissaient leurs bras noirs, figés devant tant d'horreur inutile.

« Ordure », répéta-t-il tout haut, « Ordure inutile ».

A pas lents il rejoignit la grange. La tête pendait toujours, immobile, au pieu. Il la détacha, la posa sur le reste des membres amputés et ensevelit le tout sous le foin, avant d'essuyer ses mains poisseuses dans la paille.

Il marchait à travers bois, le cœur lourd de choses incomprises. Derrière lui, le soleil rouge sang flambait déjà.

*Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag
- Jeux Interdits in n°1.*



L'illustratrice : EMMANUELLE NUNCQ

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, très grande année! Actuellement brillante étudiante en master de lettres modernes, elle ne vit sa vie que par et pour les livres, en ayant toujours un en cours, que ce soit à la lecture ou à l'écriture. Egaleme nt extrêmement douée en dessin, elle illustre ses chefs-d'oeuvres comme ceux des autres. Nul doute qu'un jour, vous entendrez parler d'elle!»

CELINE GUILLAUME

Fantastique

La Châtelaine de l'Au-Delà



Née un 2 avril 1981 à AUBERGENVILLE (78), Céline Guillaume vit désormais à MENO, un petit lieu-dit charmant de la Nièvre, aux portes du Morvan, où les vallons verdoyants s'étalent à l'infini.

Après 13 années de danse classique intensives au Conservatoire National de Région de ROUEN et VERSAILLES, elle se consacre pleinement à l'écriture, ce beau refuge de l'âme, suite à des problèmes de santé.

Elle danse, à présent, avec les mots qui lui permettent de s'exprimer autrement que sur une scène, applaudie par des spectateurs.

Elle tente ainsi de retrouver l'euphorie et la liesse qu'elle possédait lorsque divers rôles lui étaient accordés à travers les personnages de son imaginaire.

Elle écrit aussi beaucoup de poésies ; plusieurs de ses poèmes ont été primés en 2002 au Concours SRIBO et au Printemps des Poètes de BOURGES en 2003.

2 recueils à son actif :

- « Si tu voulais m'aimer... »
- « La clé des songes »

Elle a publié 2 romans :

- « Les Sentiers de ma vie » (avril 2002 et réédition en septembre 2005 chez YVELINEDITION)
- « Le Puits aux Marguerites » (mai 2003 et future réédition, roman du terroir bourguignon)

1 biographie sur Elvis Presley :

- « Elvis Presley : king or not the king » (septembre 2003 et future réédition)

La littérature FANTASTIQUE où le monde médiéval est très présent (elle peut ainsi exploiter ses études et son DUTAE en archéologie !) occupe toutes ses pensées et est devenu son seul et unique univers créatif.

En fantastique, elle a publié aux Editions Nuit d'Avril.

- « La Perle d'Eternité » (septembre 2004 aux éditions Nuit d'Avril et réédition en novembre 2005 chez Nuit d'Avril ; 1er Prix du recueil au Concours International de l'Association REGARDS 2006 et 1er Prix du roman au Concours International ARTS ET LETTRES DE FRANCE 2006 à Bordeaux)

- « Le Serment de Cassandra » (février 2006 et réédition en septembre 2006 aux éditions Nuit d'Avril, préfacé par son parrain d'écriture et « grand-père » par procuration JEAN MARKALE ; ce livre a obtenu la 1ère Mention au Prix de l'AIGUILLON 2006 et le 1er Prix du roman au Concours International des éditions Terriciae 2006 à Mouriès (13))

A paraître

- « Le Puits aux Marguerites » roman de terroir bourguignon, préfacé par Antonin Malroux, réédition 25 janvier 2007 chez Pietra Liuzzo éditions

- « Les Sentiers de ma vie » réédition juin 2007 chez Pietra Liuzzo éditions

Prochain roman fantastique :

- « La Litane des anges » préfacé par Jean Markale

En 1920, j'arrivai à Chantemerle, petit village de Corrèze, où je m'installai au presbytère comme nouveau curé. Accaparé par mon emménagement, je n'avais pas encore eu le temps d'aller présenter mes devoirs aux paroissiens.

Ma première visite d'usage serait, bien entendu, ainsi que me l'avait conseillé mon prédécesseur, pour le château de Puymartin où vivait le comte de Quiriace. Or mes soucis domestiques me firent remettre cette obligation de jour en jour.

Cependant, un après-midi, alors que je procédais au classement de ma bibliothèque, quelqu'un frappa à ma porte.

Dérangé dans mon travail, j'allais ouvrir et trouvais face à moi une vieille dame toute menue qui me demanda la chose suivante:

«Vous êtes, je le pense, l'abbé Guilhem, notre jeune curé ?

- Oui madame...

- Je suis madame de Quiriace.»

Je ne laissai pas la châtelaine dehors et la fis entrer.

Je lui offris mon meilleur fauteuil et lui affirmai à quel point j'étais confus et embarrassé de n'être point encore venu me présenter au château.

«C'est sans importance, m'assura-t-elle. Mais j'aimerais ajouter quelque chose... Je viens vous voir pour vous demander un grand service... Lorsque vous nous ferez le plaisir de nous rendre visite, vous ferez la connaissance avec Michel, mon fils. C'est un grand garçon de 29 ans, très pieux, très gentil, qui vous plaira, je n'en doute pas un instant... Il a une seule passion : les chevaux. Du plus bel étalon à la plus gracile pouliche. Il est fou d'équitation comme l'était son père. Et ceci me ronge les sangs car, vous l'ignorez, peut-être, mais c'est une activité périlleuse et dangereuse. Or, j'ai beau l'avertir, il ne m'écoute pas. Voilà pourquoi je suis là, monsieur le curé.»

Je l'écoutais avec attention et m'agitais sur ma chaise en paille.

«Madame, je ne vois vraiment pas ce que je peux faire pour votre fils.

- C'est bien simple pourtant. Je vous ai dit que Michel était très croyant. Je pense que si vous le priez de ne plus monter à cheval, il vous écouterait... Vous auriez certainement plus d'influence que moi...

- Doux Jésus, madame, je ne sais si je saurai...

- Mais si, mais si. Voulez-vous me faire cet immense plaisir et discuter avec lui ?

- Et bien, soit ! Si tel est votre souhait ! Quand j'irai au château, la semaine prochaine... «

Mme de Quiriace m'interrompit avec autorité.

« Non, pas la semaine prochaine, monsieur le curé ! Aujourd'hui, si vous le voulez bien. Mon fils doit faire demain une grande excursion à cheval et nous devons l'en empêcher...

- Je veux bien, chère madame, rétorquai-je, mais ma requête ne va-t-elle pas lui paraître étrange et même déplacée ? Je ne le connais pas encore...

- Je vous en supplie d'y aller aujourd'hui.

- Vous pensez vraiment qu'il risque d'avoir un accident ?

- Je ne le pense pas, monsieur le curé... Je le sais !

Madame de Quiriace me regarda d'une façon si étrange que troublé, je promettais.

- Merci, oui merci de toute mon âme.»

Madame de Quiriace se leva et prit congé.

En fin d'après-midi, je me rendais au château et demandais à un domestique de rencontrer le jeune comte.

Un grand garçon sympathique fut bientôt devant moi.

Je me présentais, comme il semblait normal de le faire, acceptais un doigt de liqueur d'absinthe, et, nous discutâmes longuement du village et de la magnifique région corrézienne.

«Je me suis laissé dire que vous étiez passionné d'équitation, m'entendais-je lui dire soudain.

- C'est vrai !

- C'est une très belle activité, mais dangereuse...

- Vous savez, pas lorsqu'on connaît les chevaux et qu'on les monte, comme moi, depuis son plus jeune âge !

J'étais très confus et me sentais bien nigaud en cet instant.

- Sans doute, sans doute, renchéris-je, mais personne n'est à l'abri d'un accident... Et la vie est un bien trop précieux que notre Seigneur nous a offert, que dis-je offert, confié ! Nous devons en prendre un soin infini...

Le jeune comte me toisa avec un sourire amusé.

- Monsieur le curé, je ne sais où vous voulez en venir. Je dois, demain, faire une visite de nos fermes à cheval et je ne pense pas que cette ballade constitue une offense à Dieu...

M'y étais-je mal pris ? Sans nul doute...

- Ecoutez, repris-je. Je ne devrai pas vous le dire, mais je suis chargé d'une mission... J'ai promis de venir vous demander de ne pas faire cette promenade... Oui, je l'ai promis à quelqu'un que vous aimez beaucoup et qui craint de vous savoir sur le dos d'un cheval.

- Ah oui ! Quelqu'un ? Mais qui donc ?

- Là encore, je devrai garder ce secret... Il s'agit de madame votre mère... Elle est passée me voir ce matin, folle d'inquiétude...

Michel de Quiriace blêmit.

- Ma mère ? Mais enfin, elle est morte, monsieur le curé.

- Morte ? répétais-je éberlué.

- Oui, il y a quatre ans.

- Mais je l'ai reçu ce matin même au presbytère ; elle m'a supplié de vous demander de ne plus monter à cheval...

- Monsieur le curé, vous avez victime d'une affreuse plaisanterie... Et croyez--moi, je trouverai le coupable... Comment était cette femme ?

- Petite, très menue, presque chétive, avec des lunettes et une capeline blanche, une grande robe mauve...

- Ainsi le plaisantin est allé jusqu'à vêtir quelqu'un à la manière de Maman. C'est odieux !

- Elle avait aussi l'insigne «des femmes de lettres françaises»...

- Même ce détail ! Ils n'ont rien omis !

- Mais pourquoi ce sinistre canular ?

- Je ne sais pas monsieur le curé, mais je vais chercher et pour sûr...»

Très troublé, je regagnai mon logis.

Cependant, le lendemain, Michel de Quiriace partit faire sa promenade équestre.

Ce fut en fin d'après-midi, que j'appris que, sa jument s'étant emballée, Michel s'était fracassé le crâne sur le tronc d'un chêne centenaire.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag

- *La Dame de la Nuit* in n°4

- *Les Flammes de l'Au-Delà* in n°5

Le Cycle de l'Egide

3e épisode

La planète aux mille questions



27 ans et le syndrome de l'écriture l'a pris dès qu'il a terminé ses études, vers 20 ans. Depuis, il ne l'a pas lâché et l'a conduit à écrire un texte de théâtre d'1h20, une quinzaine de nouvelles et même un roman, tous ces écrits relevant plus ou moins de la science-fiction.

Le plaisir d'écrire et d'être lu est son premier moteur d'écrivain. Il est un amateur et il le revendique. Mais une possibilité d'être édité ne se refusant pas, c'est avec un immense bonheur qu'il permet à Phénix Mag de donner vie à certaines de ses nouvelles.

Ses inspirations sont à rechercher dans les littératures de l'Imaginaire : Stephen King au lycée, puis Frank Herbert, Isaac Asimov et Arthur C. Clarke ont bercé sa vie d'adolescent. Depuis, il s'est ouvert à d'autres formes d'Imaginaire (J.K Rowling, Terry Pratchett) et à des auteurs plus classiques, notamment Alexandre Dumas, toujours à même de nourrir son univers intérieur.

Il prépare actuellement le concours de professeur des écoles à Périgueux (Dordogne).

Ses yeux s'ouvrent brusquement. Écarquillés. Éberlués. Assoiffés d'images. Ses oreilles bourdonnent. Des effluves acides le submergent. Éther, alcool, désinfectant.

Sa bouche veut crier « Alexia » mais seul un couinement de chaton s'échappe d'entre ses lèvres sèches.

Il veut se lever, courir, se jeter contre les murs. Il veut dissiper sa rage dans la violence. Mais ses membres ne répondent plus. Il peut juste ressentir le monde se faufiler à travers lui, l'imbiber, l'imprégner.

Petit à petit, ses yeux en mouvement perçoivent le réel, qui devient plus net. Ses oreilles s'habituent à l'ambiance sonore, parviennent à dépasser le hurlement de sa voix intérieure. Les senteurs lui paraissent moins agressives. Le réel se domestique. Mais ses lèvres sont toujours deux morceaux de bois qu'il peut à peine faire bouger. Sa langue semble être collée au palais.

Un peu d'eau coule dans sa bouche. Il voit les gouttes émerger d'un fin tuyau métallique qui pend du plafond et plonger sur lui comme de minuscules flèches. L'eau donne la vie. Sa bouche se réveille. Ses lèvres palpitent au rythme de son organisme. Il parvient bientôt à déglutir, à se racler la gorge, à se passer la langue sur les dents. Les premiers sons se forment et le premier mot qu'il prononce est « Alex... ».

- Ne parle pas, lui dit une voix. Tu n'es pas encore réveillé.

Il ne reconnaît pas la voix. Il ne perçoit pas d'où elle vient. Il ne voit autour de lui que des murs encore un peu flous, un peu sales, des tuyaux dans tous les sens et une grosse masse claire juste derrière lui. Une monumentale forme qui s'ouvre au niveau de sa tête, comme un monstre prêt à le happer. Ce décor ne lui plaît pas, il n'est pas chaleureux, trop fonctionnel. Il préférerait être dans les bras de sa maman ou auprès d'Alexia.

Des larmes coulent de ses yeux encore vitreux. Il ne reverra jamais ses parents, on l'a désormais beaucoup trop éloigné d'eux. Quand à Alexia, elle est probablement morte, tuée de sang froid. Ça, c'est le passé, un passé récent. Il lui semble que c'était il y a quelques minutes. Il faut qu'il pense à l'avenir maintenant. Il le lui doit.

Ses paupières papillonnent pour chasser le désagréable visage qui flotte devant lui. Un homme le hante, le hantera toute sa vie. Son rire abject, ses yeux fous, ses allures dédaigneuses, tout son être palpite devant ses yeux. C'est *lui* qui l'a choisi. C'est *lui* qui l'a construit. C'est *lui* qui l'a transformé en machine à haïr, selon un plan bien conçu, sans doute maintes fois éprouvé. Cet homme-là mourra de ses mains. Il s'en fait la promesse dans cette semi-conscience.

Ses sens s'aiguisent. Les formes se précisent, les sons aussi. Le bourdonnement ne vient pas de ses oreilles mais de la pièce. C'est un lieu blanc et froid, un lieu technique, où la mort rôde comme un fantôme. C'est un hôpital. Il en reconnaît les odeurs et les teintes ternes. Un vieil hôpital, vide, sans âme, comme si lui-même était le fantôme d'un bâtiment beaucoup plus glorieux.

A la verticale de ses yeux, il y a plein de tiges qui pendent depuis le plafond, comme des lianes de métal. De l'une suinte l'eau qui lui tombe dans la bouche. Une autre remonte calmement ; elle était plantée dans son bras. Leur mouvement n'est pas naturel. C'est comme si elles étaient agitées par un vent inexistant et régulier. Soudain, l'une d'elle s'approche de ses yeux. Il essaie de reculer mais ses muscles ne répondent pas encore. De la liane surgit un morceau de coton qui lui éponge le contour des paupières. C'est frais, c'est doux. De nouveau, il repense à sa mère.

Il ne l'a pas vue depuis plus d'un an. Il vivait alors dans un cocon familial étouffant, perdu sur une planète hostile. A cet époque, il se croyait malheureux, alors qu'il évoluait au sein d'un petit paradis de confort. Ses parents croyaient en lui et en son avenir, c'est pourquoi ils l'ont promis à l'Oculus. Ils voulaient en faire un Ambassadeur. Ironie du sort, il a véritablement passé avec succès les épreuves de sélection et il est désormais en voie de devenir cet Ambassadeur. Mais ce que lui et ses parents prenaient pour un rôle hautement diplomatique – représenter l'espèce humaine auprès des espèces extra-terrestres – est en fait un poste de commandement suprême.

Il essaie de bouger. Depuis le début de son réveil, il essaie, mais ce n'est qu'à ce moment que ses doigts commencent à répondre. Ses phalanges se crispent, fourragent dans ce qui ressemble à du papier et grattent une surface dure. Il parvient à tourner légèrement la tête et se rend compte qu'il se trouve dans un gros couffin. Ses doigts cognent péniblement contre la paroi de son nid et il entend le bruit sourd et ténu du choc.

L'Ambassadeur a un rôle-clé dans la colonisation des nouvelles planètes. De fait, il n'a pas droit à l'erreur. Les dirigeants de l'Oculus sachant que l'erreur est humaine, les Ambassadeurs ne sont plus vraiment humains. Ils se font implanter une puce dans le crâne qui les rend serviles et les prive de toute volonté propre et de tout sentiment parasite. Ils ne connaissent plus l'empathie, la peur ni le désir. En outre, ils reçoivent un traitement chimique qui augmente considérablement leur durée de vie et leurs réflexes.

Un Ambassadeur est une machine à prendre des décisions et à imposer celles de l'Oculus. Il insuffle la peur et la peur impose l'obéissance.

Une liane se penche vers lui et extirpe de longs filaments de son nez. Il respire mieux. Il gigote, retrouve des sensations naturelles. Ses jambes picotent, son menton le gratte. Péniblement, il y porte un doigt et frotte sa peau huileuse. Il lève un peu plus sa main et parvient à la voir. Blanche, écorchée, tremblante, c'est une main d'enfant.

Il a un peu plus de douze ans.

- Tu peux parler, maintenant.

Toujours la même voix, masculine mais douce, sans véritable accent. C'est une voix qui ressemble à ce lieu, fantomatique.

- Qui êtes-vous ? articule-t-il.

- Tu le sauras plus tard. Sais-tu qui *tu* es ?

Il hésite à parler à l'homme qu'il ne voit pas. La pièce est vide. Pourtant la voix provient de devant lui. Il tente de se redresser sur ses coudes mais en est incapable.

- Ne tente pas de bouger. Sais-tu qui tu es ?

Il se laisse tomber et hurle au plafond :

- Je suis le roi des cons !

Le silence retombe. Les lianes se balancent. Il semble percevoir un cliquetis derrière le bourdonnement, mais dans une autre pièce. La voix reprend, toujours sur le même ton, sans trace d'énervement :

- Ce n'est pas le sens de ma question. Sais-tu quel est ton nom ?

Des questions, toujours des questions. Ses parents lui posaient aussi des questions pour tester son intelligence, pour connaître ses progrès. Il lui semble que la vie d'un surdoué est parsemée de milliers de questions, auxquelles il doit toujours savoir répondre. S'il n'avait pas répondu à toutes ces questions, il serait encore en train de vivre sur Sandar et il n'aurait pas été repéré par l'Oculus.

- Oui, scande-t-il. Je le sais. Et vous ?

- Quel est ton nom ?

Il ferme les yeux. La voix n'a pas changé d'intonation, pourtant il sait qu'il n'aura pas le dernier mot. Il n'a jamais aimé son nom, dérivé d'un vieux prénom russe, un pays de la Terre. Dès sa naissance, ses parents voulaient qu'il soit original. Ils voulaient marquer sa différence. De nouveau, il essaie de se soulever. Ses coudes tremblotent sous son poids.

- Je m'appelle Gort...Gort Atiam.

- Très bien, réplique calmement la voix. Je vais t'administrer un léger sédatif. Lorsque tu te réveilleras, tu seras en pleine possession de tes moyens.

- Non ! hurle-t-il. Je ne veux pas dormir. Je ne veux *plus* dormir.

Une aiguille descend lentement du plafond, dansant comme un serpent apprivoisé. Elle se plante dans un bras. D'un seul coup, ses coudes cèdent et le corps de Gort s'affale au fond de son baquet.

Gort ouvre les yeux sur le néant. Il dort depuis environ cinq heures. C'est suffisant. Il effectue quelques étirements tout en observant son environnement. Le jour se lèvera dans moins de trois heures. Il faut qu'il se dépêche avant qu'il ne bascule en mode conscient. Il lui sera impossible de tromper Sa vigilance à ce moment là. Il rassemble ses affaires en quelques minutes et avale un peu d'eau. Accroche la gourde anatomique à sa ceinture et prend la fuite vers le Nord. Avec la rage au ventre.

Ses pas résonnent pendant qu'il court le long de la 7ème avenue. L'immensité de ces rues le sidère toujours, alors qu'il campe dans cette ville depuis une vingtaine de jours. Les proportions, les dimensions, les angles, rien dans l'agencement urbain de ces quartiers ne semble être à l'échelle de l'homme. Il a passé la nuit dans un parc de la taille d'une ville, coincé entre des immeubles titanesques et des artères gigantesques. Le premier jour, cette parodie de nature, au lieu de lui apporter bien être et douceur, lui a donné envie de pleurer. Pleurer sur les pauvres gens qui vivaient ici avant l'Egide et qui croyaient se promener dans une forêt. Pleurer sur les hommes qui trouvaient important de s'entasser sur eux-mêmes, pleurer sur ses ancêtres qui avaient défiguré la Terre.

Ses pas parcourent les rues vides et sombres de la ville qui se faisait appeler New York. Cette cité n'est plus aujourd'hui qu'un champ de bataille, un terrain où s'opposent le béton et la verdure. Après plusieurs centaines d'années d'hégémonie du premier, la seconde prend enfin ses aises. Des brins d'herbe et quelques plantes trouvent leur place dans les fissures de la route, de la mousse recouvre la plupart des parois et les arbres de Central Parc débordent de plus en plus de leur carré aménagé. Gort a déjà croisé plusieurs animaux sauvages, perdus dans ce dédale de béton. Nul doute que des familles d'herbivores viendront un jour fuir la prédation en s'installant définitivement ici. La nature reprendra ses droits et toutes ces devantures éclatées serviront de terriers, de nids, d'antrons.

Gort ralentit l'allure et boit une gorgée d'eau. En levant les yeux, il aperçoit une liane brune qui se balance au-dessus de lui, accrochée à un petit immeuble. Forme spectrale noire se détachant sur une lune pleine. Instantanément, le souvenir de son premier réveil sur cette planète lui revient à l'esprit. Les vapeurs chimiques, la sensation de nager dans du coton, la voix, inquisitrice et implacable, tous ces éléments s'imposent clairement à lui. Pourtant, il a mis plusieurs mois avant de parvenir à se rappeler ce réveil. Son premier souvenir a longtemps été son second réveil, bien différent du premier.

Lorsqu'il a émergé pour la seconde fois, Gort se trouvait dans un lit aux draps blancs et propres. Il se sentait léger, calme, bien dans son corps. Ses sens répondaient convenablement, ses muscles également. Ses pensées étaient claires. Il avait juste un peu froid.

- Comment te sens-tu, Gort ?

Un petit robot sur roulette était déjà dans la pièce et lui avait apporté un plateau contenant à boire et des fruits. Le robot avait déposé le plateau sur une table de nuit et restait immobile à côté du lit, comme désactivé. Affamé, Gort s'est assis dans son lit et a mordu avidement dans un kiwi pelé. Devant lui, il apercevait une porte vitrée qui donnait sur un couloir aux teintes oranges et grises. Au dessus de la porte, un demi-globe brillait d'un éclat noir. Des souvenirs et une courte réflexion lui ont donné l'assurance qu'il s'agissait d'une caméra.

- Je vais bien. Où êtes-vous ?

Une voix provenant du robot l'a fait sursauter.

- Je suis là.

- C'est toi qui parles ? a-t-il demandé au robot immobile.

- Oui, en partie, a repris la voix, provenant cette fois du demi-globe.

- Vous me surveillez ?

Le petit robot a fait demi-tour et est reparti en silence vers la porte, qui s'est ouverte automatiquement à son approche.

- Oui, Gort. Je suis chargé de veiller sur ta santé.

Gort a englouti un second kiwi et s'est servi un verre de ce qui ressemblait à du lait.

- Je suppose que vous travaillez pour l'Oculus. Vous allez terminer ma formation ?

- Oui, Gort, a confirmé la voix obséquieuse. Je te présenterai le travail que nous aurons à accomplir lorsque tu te seras restauré.

- Super ! a grogné Gort. Apportez-moi encore des kiwis, alors. J'adore ça.

- Dans quelques minutes.

Gort a bu un autre verre de lait et a ressenti une soudaine envie d'uriner. Il s'est levé et s'est dirigé vers la porte vitrée. Il était nu.

- J'espère que vous me rendrez mes vêtements. En attendant, c'est par où les toilettes ?

- A gauche, au fond du couloir.

La porte s'est ouverte à son approche. Il a longé un couloir et a croisé le même petit robot qui portait un plateau chargé de kiwis

pelés.

- Vous ne faites pas les choses à moitié.

- Je suis à votre ton service.

Gort a souri amèrement.

- Oui...On m'a déjà fait le coup. Si vous me connaissiez un tout petit peu, vous devriez savoir que je suis devenu méfiant. Surtout vis-à-vis de l'Oculus.

- Je te connais très bien, Gort. Des vêtements à ta taille ont été posés sur ton lit. Prends ton temps.

- Je vais me gêner, a-t-il bougonné en poussant la porte des toilettes.

En marchant dans le couloir, Gort a constaté qu'il se trouvait réellement dans un hôpital. Il y avait des dizaines de chambres vides, identiques à la sienne. La peinture des murs était terne, craquelée, et certains murs abritaient des lézardes longues de plusieurs mètres. L'endroit semblait pourtant bien entretenu : les vitres étaient claires, le parquet ciré, les meubles propres. Cela lui faisait penser à un vieillard en état de vie artificielle.

De retour dans sa chambre, Gort s'est habillé en vitesse – les vêtements n'étaient pas ceux qu'il portait lorsqu'il était sur Mars – et a mangé plusieurs kiwis avant de demander :

- Et maintenant, on fait quoi ?

- Rends-toi au hall d'accueil, au rez-de-chaussée et je t'expliquerai tout ce que l'Oculus attend de toi. Prend l'ascenseur qui se trouve quelques mètres après les toilettes, sur la gauche.

Gort a pris une pomme dans sa main et a gagné l'ascenseur. Durant tout le trajet, il a identifié des demi-boules noires, placées à des endroits stratégiques. Elle n'émettaient aucun bruit et ne changeaient jamais d'apparence, mais Gort devinait la caméra pivotant au rythme de son déplacement. Il s'imaginait une pièce aux murs quadrillés d'écrans et sa silhouette passer d'un carré à un autre, changeant sans cesse d'angle de vue, sous la surveillance constante d'un homme, vautré dans un fauteuil confortable, une boisson à la main. Un homme qui devait se sentir comme le maître du monde dans sa salle de contrôle. Gort ne voyait pas quel d'intérêt il avait à montrer le moindre respect à son nouveau géôlier.

Il s'est arrêté et a fixé une caméra.

- Tu ne me lâches pas d'une semelle ?

- En effet, Gort. Je perçois tout ce que tu fais.

- Même aux toilettes ?

- Tout.

- Beurk...

Il est entré dans la cage de l'ascenseur en frottant sa pomme du revers de son vêtement. La cage s'est déplacée selon un mouvement presque imperceptible – caractéristique de l'anti-gravité – et Gort a émergé sur un vaste hall carrelé. De la lumière pénétrait par une large baie vitrée donnant sur un parking. Sur ce parking, des véhicules volants appelés autogyres se côtoient, tous aussi miteux les uns que les autres.

- C'est moche, a commenté Gort en arpentant le hall.

- Ce sont pourtant des locaux gouvernementaux. Ceci était l'hôpital du palais présidentiel de Moscou. Dirige-toi vers la sortie.

Gort s'est exécuté. Ses sourcils s'étaient rapprochées pour former un V.

- C'est impossible. Le palais présidentiel était sur Terre et la Terre a été évacuée il y a plus de sept ans. Il ne reste plus que les membres de l'Ocu...

Il s'est arrêté net, les bras ballants.

- Je suis sur Terre ?

- Tu es à Moscou.

L'esprit plongé dans des souvenirs vieux de plus d'un an, Gort escalade un muret en prenant appui sur des prises qu'il a posées quelques jours auparavant. Il se réceptionne en douceur de l'autre côté du mur et se remet à courir.

Découvrir qu'il se trouvait sur Terre l'a plongé dans une stupeur telle qu'il s'est figé sur place. Il pensait à ses parents, à son enfance, aux bribes de souvenir qui lui restaient de cette époque lointaine. Gort est né sur Terre et y a vécu jusqu'à l'âge de six ans.

La surprise atténuée, Gort s'est mis à marteler son interlocuteur invisible de questions, si bien qu'il posa à ce moment la règle du millier de questions :

- Tu en es à ta vingtième question. Vingt questions en une demi-heure. J'ai répondu à toutes mais sache qu'après la millième, je ne répondrai plus. Tu seras seul.

- Mais pourquoi...

Gort a réalisé qu'il avait usé une question pour rien.

- Nous ne pouvons pas communiquer sans que je te pose une question ?

- Je peux te donner des ordres, des conseils, des avertissements, des indications. Toi aussi, tu peux me donner des ordres. Je te suis dévoué dans la mesure de mes capacités et de la recevabilité de tes ordres. Je peux par exemple te conduire où tu veux, t'indiquer tous les lieux que tu souhaites visiter sur la planète. Je peux te fournir tout ce que tu désires et t'enseigner tout ce que je sais, du moment que ça n'empiète pas sur mon programme d'éducation ni sur mon Domaine Réservé, qui comprend toutes les informations susceptibles de mettre l'Oculus en danger.

- Compris. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, je te donne un ordre au lieu de te poser la question.

- C'est une bonne stratégie pour économiser les questions.

Gort s'est imaginé à cet instant le même homme effectuant des croix sur une feuille de papier chaque fois que Gort posait une question. Quel être pouvait faire cela et garder une voix aussi calme aussi posée ?

- Tu n'as pas répondu à la question que j'ai posée à l'instant. Pourquoi cette règle des mille questions ?

- Je n'avais pas pris la demande en compte. Veux-tu que j'y réponde ?

- Réponds-y !

- Cette règle a pour but de t'apprendre la concision et la réflexion préalable, deux qualités appréciées chez les Ambassadeurs.

Réflexion préalable... Alors que Gort s'engouffre dans le trou béant d'une ancienne bouche de métro, il repense à ce principe. Son année précédente avait été celle de l'urgence, de la précipitation, de la pression. Celle-ci est celle de la liberté, de la réflexion. Tout ce que l'Oculus avait voulu inhiber sur Mars, il a cherché à le développer sur Terre. Évidemment, cette douche écossaise a un but : faire des individus adaptatifs. Des décideurs et non de simples machines à exécuter.

- Qui es-tu ? a demandé Gort en fixant un globe dissimulé entre deux arbustes.

- Je suis l'intelligence artificielle qui habite cette planète. Je suis son esprit, son coeur, son âme. Le robot que tu as vu tout à l'heure, les caméras que tu as détectées, tout n'est qu'une émanation de moi-même, comme tout ce qui compose cette planète.

Une intelligence artificielle ! Sa vision du guetteur aux mille écrans a volé en éclats.

- Je ne comprends pas. Où es-tu ?

- Je suis partout, Gort. Les hommes ont, il y a quelques siècles de cela, entrepris de mettre tous leurs ordinateurs en réseau, en créant ce qu'ils ont nommé Internet.

- Un ordinateur ?

- L'ordinateur est une puissance de calcul limitée, mise à la disposition du grand public. C'est l'ancêtre direct de l'écran sensible.

- Tout le monde en avait un ?

- Laisse-moi finir Gort. L'Internet a donné naissance au RMC – Réseau Mondial Commuté – puis au Réseau - Terre. J'étais à l'origine une intelligence artificielle très élaborée, la plus élaborée de ma génération. Ma structure était révolutionnaire car calquée sur celle du cerveau humain et capable d'évolution. Mais mon intelligence était alors équivalente à celle d'un enfant de trois ans. Lorsque l'Oculus a pris le contrôle de la Terre, ma configuration mentale a été transposée depuis ma coquille initiale vers le Réseau - Terre. Je suis alors passée de trois ans à l'équivalent de cent ans. Je suis partout Gort : les millions de puissances de calcul distantes sont mes neurones, leurs connexions mes synapses et le Réseau - Terre constitue mes nerfs. Je suis un cerveau à l'échelle de la planète.

Gort a entendu un vacarme assourdissant et s'est retourné. Tous les autogyres du parking venaient de s'animer et s'élevaient en ligne droite. Gort a porté son bras à son visage pour se protéger de la poussière soulevée.

- Qu'est-ce...

- Je suis partout, a répété la voix mesurée de son hôte, semblant provenir simultanément de tous les autogyres. Je suis tout. Je commande à tous les appareils électriques de la planète. Je possède des caméras partout, pas toutes aussi décelables que celles de cet hôpital. Et ma puissance de calcul est au-delà de toute imagination humaine.

Gort a gardé le silence et s'est contenté d'attendre que la démonstration de force s'achève. Au bout de quelques secondes, les autogyres se sont posés en douceur et la porte du plus proche s'est ouverte. Gort s'est approché et a demandé :

- Comment dois-je t'appeler ?

- Mes concepteurs m'ont donné le nom d'ADAM, acronyme banal signifiant que j'étais un projet secret et révolutionnaire. Le fait est qu'ils voulaient me donner le nom du premier humain sur Terre – en référence à une ancienne religion. Mais je n'aime pas ce nom qui est celui d'un humain. Tu peux m'appeler Terre, si tu veux.

- Comment peux-tu dire que tu aimes quelque chose ? C'est un sentiment humain et tu n'es pas humain. Tu es une machine.

- Et toi, comment peux-tu savoir qu'une machine aussi évoluée que moi ne peut pas aimer ? Si je peux penser, je peux avoir des sentiments.

Gort a frissonné. Une machine, même à l'échelle d'une planète, pouvait-elle penser ? Cette question sans réponse en engendrait une autre : le cerveau humain n'était-il qu'une machine biologique ? Gort a rapidement éludé la question et a grimpé dans la machine volante.

- Je ne te donnerai pas de nom, a-t-il argué. Puisque tu es mon seul interlocuteur, tu seras juste Toi.

Adam a gardé le silence.. Une voix provenant du cockpit a invité Gort à attacher sa ceinture.

Gort s'est retenu de demander quelle était leur destination. Il apprenait vite.

La même voix neutre et calme provenant du cockpit a expliqué durant le trajet quelle était la situation de la Terre. Gort a fait son possible pour ne pas laisser paraître son trouble. Il croyait que la terre était devenue une planète gouvernementale, une terre peuplée uniquement de bureaucrates, de ministres, de décideurs. En réalité, la Terre était vide.

- Il y a sept ans, a eu lieu un coup d'état, que tu connais sous le terme d'Egide. Des membres de l'Oculus ont assassiné les principaux dirigeants du gouvernement et se sont substitués à eux. Un inconvénient de la communication entre planètes étant la lenteur de la transmission de l'information, l'Oculus a réussi à tenir ce fait secret. Durant les jours qui ont suivi, a été décidée l'évacuation de la planète. L'objectif n'était pas de créer une planète gouvernementale, comme l'a relayé la presse, mais de rendre le système de direction de la Toile invisible.

- Invisible, s'est étonné Gort. Ça veut dire que personne ne sait où sont les membres du nouveau gouvernement ?

- Il n'y a plus de nouveau gouvernement, Gort. Il n'y a plus qu'un fantôme de gouvernement, sur cette planète. Depuis l'Egide, l'entité qui dirige, c'est l'Oculus.

- Où est basé l'Oculus ?

- Tu viens de gaspiller une question. Je ne peux pas te répondre. Je ne divulguerai aucun élément susceptible de compromettre la sécurité de l'Oculus. Tu le sauras lorsque tu seras prêt.

- Lorsque je serai Ambassadeur.

- Oui. Pour que le gouvernement soit véritablement invisible, il fallait justement qu'il paraisse visible. C'est pourquoi l'Oculus a fait circuler l'information qui spécifiait que la terre devenait une planète gouvernementale. Ici, tout est fait pour que des observateurs croient à une activité humaine. Des bâtiments gouvernementaux sont entretenus, des navettes décollent et atterrissent, des signaux apparemment humains sont émis. De plus, toutes les communications par hyper-relais à destination du gouvernement ou émanant

de lui sont relayées par la Terre vers les réels centres névralgiques de l'Oculus.

- C'est ça ton rôle ici ? Tu es un immense relais ?

- C'est moi qui re-dirige toutes les émissions destinées à l'Oculus par hyper-relais. Je réponds également à certaines demandes par moi-même. Je simule l'activité humaine : ondes radio, luminosité, acoustique, gaz à effet de serre...tout cela aux quatre coins du globe simultanément. Je suis la vie de cette planète.

« Un fantôme de vie », a pensé Gort à cet instant.

- Mais je suis davantage que cela. Je suis un formateur.

Adam a laissé planer un instant de silence alors qu'il abordait sa descente vers une immense plaine pâle. Il était évident pour Gort que ce n'était pas la manoeuvre qui l'empêchait de continuer son discours.

- Les recrues passent par moi avant l'opération finale. Je suis censé leur enseigner l'autonomie, la concision et l'art de la décision. Je leur apprendis en réalité à vivre avec elles-mêmes.

L'appareil s'est approché d'un petit village composé de tentes rondes. La porte s'est ouverte et Gort a senti un froid mordant s'en-gouffrer dans ses vêtements.

- Tu dois descendre et vivre ici durant un mois. Il y a un puits, des yacks, des moutons, des chevaux et quelques vêtements chauds. Dans la plus grande yourte, un robot pourra répondre à tes questions. Parle-lui comme si c'était moi. Bien entendu, ces questions seront comptabilisées. Tu en es actuellement à ta trente-huitième.

Gort a attendu quelques secondes avant de demander :

- C'est quoi le but de cette épreuve ? Apprendre ce qu'est le froid ?

- Adaptation et connaissance de ses limites.

Gort a grogné un juron entre ses dents et est descendu se mettre à l'abri sous le plus grand des chapiteaux. Il s'est recroquevillé dans un coin de son abri, pelotonné dans une boule de peaux de bêtes et a écouté s'enfuir l'autogyre. Le soleil venait de se coucher sur l'horizon et une petite lumière s'est mise à luire sur le robot posté en face de lui. Le même modèle à chenillette. Ce robot devait être son compagnon durant les jours les plus pénibles de sa vie.

Gort court depuis près d'un quart d'heure sur l'immense artère qui file vers le nord de New York. Essayant de détourner son esprit du passé, il se met à analyser le paysage qui défile autour de lui, à la lueur de la pleine lune. Immeubles fissurés, trottoirs envahis de mousse, lampadaires aveugles et véhicules abandonnés. Les terriens utilisaient encore toutes sortes de moyens de locomotion avant l'Egide : vélos, motos, autostab...mais le moyen de transport par excellence était l'autogyre. Rapide, souple d'utilisation, peu polluant, ce véhicule rassemblait toutes les caractéristiques que recherchait l'humanité à cette époque : l'efficacité liée à un faible impact sur l'environnement.

Rapidement, les autogyres se sont vus connectés les uns aux autres pour faciliter la circulation aérienne et pour réduire à zéro les risques d'accidents. Lorsque Adam a pris sa taille « adulte », ce réseau d'appareils a été ajouté à Ses extensions neuronales. La totalité des autogyres font désormais partie de Lui comme d'un membre. Cela Lui permet d'une part de simuler une activité humaine – Gort voit souvent bourdonner des autogyres vides au-dessus de sa tête – et d'autre part de contrôler de la circulation humaine de la planète. Pour être clair, de sa circulation.

Gort ralentit sa foulée pour marcher un peu. Il sait parfaitement quelle mainmise Il a sur ses déplacements et qu'Il est persuadé de savoir où il se trouve à tout moment. La certitude est le plus grand des défauts. Gort se glisse dans un bâtiment dont la porte est hors de ses gonds. Il se guide à tâtons à travers plusieurs corridors et déboule dans un vaste garage qui sent le cambouis. Le cambouis ! Une odeur que la plupart des terriens ont oublié ainsi que des termes comme « moteur à explosion » ou « automobile ».

Gort a découvert ces mots dans ses lectures, ainsi que tous les concepts qui se cachent derrière. Déjà, avant d'être déposé sur terre et d'avoir accès aux plus grandes bibliothèques de l'humanité, il se passionnait pour l'histoire des hommes des tout débuts de la course à l'espace. Il s'intéressait à leurs modes de vie, à leurs loisirs, à leur organisation sociale. Il savait comment ils se déplaçaient. Aujourd'hui, il connaît le fonctionnement d'une voiture, du principe de verrouillage des portières à celui du piston qui entraîne le vilebrequin. Et surtout, il sait conduire.

En théorie.

Il ouvre manuellement la porte du garage et pénètre dans l'Austin Mini qu'il a repéré trois jours auparavant. Miraculeusement, le plein est fait, la batterie est chargée et le moteur fonctionne parfaitement. Le propriétaire de cette voiture a dû avoir vraiment du mal à laisser sa voiture de collection lors de l'évacuation. Un coussin sous les fesses, une vérification mentale des commandes, un quart de tour de clef, les aiguilles du tableau de bord s'activent. Un autre quart de tour et la Mini vrombit comme si elle avait été construite dans l'année. Gort parcourt difficilement quelques mètres entre calages et accélérations non contrôlées avant de prendre la mesure de sa tâche de conducteur. Cinq minutes plus tard, il file sur la route de NewTown, le compteur indiquant 60 km/h.

Tout en conduisant, Gort se rappelle ce mois passé dans les yourtes du désert de Gobi.

La restriction instaurée par Adam ne l'a pas empêché de marteler le robot de questions en tout genre, principalement pour ne pas se laisser gagner par la dépression de la solitude. Quelques jours auparavant, il était enfermé dans une base, épié par un gardien omnipotent, sans cesse sollicité par des cours ou par ses pairs. S'habituer à la solitude ne s'est pas fait sans cris ni larmes et le blindage du robot a été soumis à toutes les techniques d'attaque que Gort connaissait.

Le jour, il s'occupait du mieux qu'il pouvait, machinalement, l'esprit bloqué sur des tâches répétitives : traire les yacks, faire cailler le lait, tirer de l'eau du puits, essayer de tenir sur un cheval, chercher en vain un arbre pour faire du feu... avant de comprendre qu'il fallait utiliser la bouse séchée. La nuit, il s'enroulait dans tout ce qu'il pouvait trouver de chaud, faisait entrer un maximum de bêtes dans la tente et s'effondrait sur le sol. Loin de trouver le sommeil, son cerveau revenait à la charge, ressassant des images de mort qui ne le quitteraient plus jamais, imaginant le fonctionnement d'un organisme de la taille d'une planète, cherchant la raison de sa présence ici. Lorsque par miracle il dormait, toutes les personnes qu'il avait connues se mélangeaient, amies comme ennemies, et il se voyait comme un monstre bicéphale, dispensant feu et détresse partout où il se rendait. Il était un Ambassadeur.

Il se réveillait souvent, en sueur malgré le froid de la nuit, et se mettait à mitrailler le robot de ses mêmes inquiétudes, de ses mêmes interrogations. Certaines concernaient Adam.

- Si Tu es un immense organisme, avec un cerveau et des membres métaphoriques, Tu as sans doute un coeur. Comment es-Tu alimenté en énergie ?

- Je collecte l'énergie électrique produite par la totalité des centrales de la planète, que ce soit une usine de fission nucléaire en Amérique ou une éolienne posée sur le toit d'une maison en Europe. Toutes ces sources sont entretenues par mes robots. Cette énergie alimente directement mes milliers de postes de régulation disséminés sur la surface de la terre. Ces postes peuvent constituer ce que tu appelles des coeurs.

- Où sont ces coeurs ?

- Tu utilises des questions pour rien. Tu sais bien que je ne te donnerai pas d'informations pouvant me nuire.

- Quand es-Tu né ?

- Tout ce que je peux te dire, c'est que mon architecture neuronale a été transférée dans le réseau de la planète lors de l'Egide, il y a sept ans.

- Je peux avoir des détails techniques ?

- Non. Et tu n'obtiendra pas davantage d'informations sur ma création ou mon fonctionnement. Tu devrais les utiliser pour d'autres objets.

- Je n'ai aucun autre intérêt que l'Oculus et Toi. Qui dirige l'Oculus ?

- Je ne répondrai à question directe concernant le fonctionnement de l'Oculus.

- Quel lien as-Tu avec l'Oculus ?

- Je ne peux répondre que partiellement à cette question. Parce que je fais transiter des transmissions, je sais tout ce que fait et décide l'Oculus mais je ne suis pas un organe de décision. Je suis comme un agent détaché sur Terre qui remplirait une mission.

- Comme une nounou, Tu veux dire !

- Je te l'ai dit, ma mission est double, je...

- Je sais ce que tu fais, mais cette histoire de formation est nulle. Pourquoi est-ce que l'Oculus me confie à une baby-sitter ultra-perfectionnée qui se contente de me faire survivre dans une yourte mongole ? Je vais être un Ambassadeur, que je sache. Je vais recevoir une puce dans le crâne. Je ne devrais pas plutôt être préparé à ça ?

- Tu découvriras la réponse à cette question plus tard.

Gort devait apprendre beaucoup de choses plus tard. Toujours plus tard.

Parfois, la rage montait en lui et ses questions se focalisaient sur l'homme qui l'avait recruté et formé sur Mars, celui qui hantait tous ses rêves.

- Il s'appelle Carl Edas et est le recruteur des Ambassadeurs depuis près de soixante ans.

- Soixante ans ? Mais il en paraissait trente !

- Au même âge que toi, Carl a passé avec succès les épreuves de sélection des Ambassadeurs. Il a suivi le traitement chimique de ralentissement du vieillissement et n'a pu subir avec succès l'inoculation du symbiote cortical – la puce – pour cause d'intolérance génétique rarissime. Ses capacités intellectuelles et son ébauche de traitement faisaient de lui un être exceptionnel, dont l'Oculus n'a pas voulu se débarrasser. Il a été affecté à divers postes avant d'être promu recruteur des Ambassadeurs.

- Quand est-ce qu'il quitte Mars ?

- Il ne quitte jamais Mars. Il est continuellement assigné à cette base, à sa demande.

- Il doit bien prendre des vacances !

- Il ne prend jamais de vacances. Il ne se repose jamais. Son traitement l'empêche de se reposer.

- Il ne dort jamais ?

- Jamais.

- Est-ce que je suis censé le voir avant d'être Ambassadeur ?

- Non.

La plupart du temps, Gort cherchait d'autres failles, d'autres moyens d'atteindre son ancien tortionnaire avant l'échéance. Avant qu'il soit transformé en robot à la solde de l'Oculus. Au matin, il s'endormait d'un sommeil lourd et fiévreux.

Six heures trente, heure locale. Dix-huit kilomètres au nord de New York. Une Mini Austin roule sur la voie réservée aux deux-roues, ses deux phares éclairant parfaitement les trois mètres de largeur de la voie. A droite se déroule une voie de chemin de fer envahie par les herbes. A gauche, une forêt de pins Douglas le surplombe de sa présence noire et massive et menace de déborder sur la route. Gort n'a pas eu de mal à s'habituer au volant et à suivre la ligne jaune qui se déroule au centre de la voie. Il parvient sans encombre à éviter les ornières et les racines qui apparaissent devant lui. Le maniement des trois pédales lui pose davantage de problèmes. Il sait parfaitement quel est le rôle de chacune d'entre elles et comment les utiliser. C'est la mise en pratique qui pose un problème.

Gort connaît la différence entre théorie et pratique. Il sait qu'on n'apprend véritablement qu'en manipulant, que le savoir contenu dans les livres n'est qu'un préalable. Ce fossé pourrait même être considéré comme le pilier des apprentissages qu'il a suivis sur cette planète. S'il a omis cette variable dans l'élaboration de son timing d'action, c'est parce qu'elle était impossible à évaluer.

Il a vécu dans de nombreux types d'environnement depuis que l'autogyre est revenu le chercher dans le village mongol. Chaque lieu de vie devait le familiariser avec un type d'habitat particulier, une culture particulière. Avec le temps, il a pu se rendre compte de la différence entre l'étude d'une ethnie et la vie au sein de cette tribu. Bien sûr, Gort n'a pas pu vivre au contact de ces peuplades ; il s'est juste efforcé de suivre leur rythme, de manger leur nourriture, de sacrifier à leurs coutumes.

Il a expérimenté les transes provoquées par les danses enfiévrées des Aïssawa de Fès. Il a visité le palais gouvernemental et a goûté aux mets princiers qui étaient servis à la tribune présidentielle. Il a passé plusieurs mois sur les hauts-plateaux andins, sur les traces de civilisations disparues. Il a éprouvé l'angoisse des fonds marins en vivant dans une base militaire située au large du Japon, à 2000 mètres de profondeur. Il a marché harnaché à trente kilos de vivres soumises à un traitement d'anti-gravité sur les banquises de l'An-

tarctique.

Chaque nouvelle escale apportait son lot de sensations, d'émotions, de nouveautés. De la beauté des paysages d'un coucher de soleil sur l'île de Pâques à la violence du climat de la Terre de Feu, Gort a vu toute la diversité qu'offrait la planète Terre, où des hommes s'étaient adaptés et avaient survécu avant d'être évacués vers les colonies.

Gort avait du mal à discerner une logique dans ses destinations successives. Le seul dénominateur commun à toutes les destinations qu'Il lui choisissait semblait être l'originalité. Gort a demandé pourquoi Il le baladait de continent en continent. La seule réponse était :

- Cela fait partie de ton éducation.
- Est-ce que ces lieux de vie ressemblent à ceux des populations extra-terrestres que je côtoierai ?
- Pas nécessairement.
- Est-ce pour connaître la géographie de la Terre ?
- En partie.
- Est-ce que c'est une manière de mieux me connaître ?
- Entre autres.

Vexé par des réponses aussi évasives, persuadé qu'Il lui cachait des éléments importants, Gort se plongeait inlassablement dans les livres. Dès le deuxième voyage, Il lui a proposé d'accompagner son travail pratique d'éléments théoriques. Au Pérou, un robot l'a conduit vers une petite bibliothèque contenant nombre d'ouvrages sur la vie et l'histoire des Andes, que Gort a dévorés dès qu'il le pouvait. En Afrique du Nord, il lui a fourni des ouvrages traitant du désert et du cycle de l'eau et en Afrique du Sud, la visite d'un télescope a été la base d'une étude du système solaire.

Le petit robot à chenillette l'accueillait à chaque escale et répondait à ses moindres questions, même celles concernant la formation géologique d'une vallée ou l'auteur d'un vieux roman. Ils avaient réponse à tout, exceptées certaines questions saugrenues et les restrictions du Domaine Réservé qu'Il avait définies. Ces robots faisaient toutefois une curieuse impression à Gort. Ils paraissaient bienveillant et dévoués, toujours prêts à le servir, mais il savait que ce n'était qu'une autre facette de Lui-même. Par leur intermédiaire, Il l'observait, le jugeait, le jugeait. Considérer ces robots comme des bras ne lui convenait pas. Un bras n'a pas d'œil, il n'espionne pas. Ils pullulaient à la surface de la Terre, et une usine devait sans doute quelque part en produire à la chaîne, pour remplacer tous ceux qui s'abîmaient. Ces petites boîtes à outils entretenaient les infrastructures qui s'usaient, celles qui étaient indispensables à Son fonctionnement et celles qui simulaient l'activité terrestre. Elles agissaient donc plutôt comme des globules blancs, ces millions de cellules qui maintiennent un organisme en état de marche. Ces robots étaient les guetteurs du bon fonctionnement de l'organisme qu'Il constituait.

Gort a eu l'occasion d'avoir entre les mains un manuel de biologie détaillant le fonctionnement du système immunitaire. Il était assis sur le sable d'une plage de l'île de Pâques et il regardait les immenses statues rougir au feu d'un soleil couchant. Le manuel différenciait les globules blancs nommés « lymphocytes B », qui assuraient un travail de fond dans la défense de l'organisme des « lymphocytes T » – comme tueurs – qui réalisaient le véritable travail de défense. Les petits robots l'ont alors fait penser aux lymphocytes B, ces vigies incessantes qui traquent les intrusions virales et qui lancent des signaux d'alarme dans l'organisme.

Si l'analogie se confirmait, à quoi donc pouvaient ressembler ces robots Tueurs ?

Cela fait quinze minutes que Gort court au centre de la voie. Ses talons claquent contre le bitume et une onde de douleur se diffuse dans ses jambes. Un pin couché en travers de la voie l'a obligé à abandonner son véhicule plus tôt que prévu. Il a enfilé son sac à dos, bu une dose énergétique et entamé sa course vers le nord. A sa droite, la lueur du soleil naissant colorait les nuages de mauve. Maintenant, c'est une teinte orangée qui baigne la vallée.

Il est en retard. Il lui reste trente minutes avant Son réveil.

Un jour, il Lui a demandé si jamais il dormait. C'était au début, alors qu'il ne se rendait pas encore compte à quel point *mille* pouvait être un nombre dérisoire, et il savait qu'Il n'allait pas lui répondre. Il a pourtant répondu :

- Je ne dors pas, mais tout organisme conscient a besoin de repos.
- Donc tu te reposes ?
- Domaine réservé, Gort.

Maintenant, Gort sait qu'Il bascule en mode nocturne durant trois heures, tous les vingt-huit jours. Pendant trois heures, la veilleuse du robot s'éteint. Pendant trois heures, Gort n'est plus traqué. Pendant trois heures, il est libre.

Mais il existe une sécurité, un système d'alarme que Gort a pris soin d'expérimenter. Même si les nombreuses caméras sont déconnectées, même si les robots « B » sont aveugles et sourds, Il est toujours connecté aux autogyres. Gort peut donc faire absolument tout ce qu'il veut durant ce temps – crier, danser ou déclencher une explosion nucléaire – mais il ne peut pas voler sous peine qu'Il ne se remette d'urgence en mode diurne. Peu-être existe-t-il d'autres sécurités, des capteurs secondaires ou des caméras cachées, mais Gort n'a pas réussi à les mettre à jour.

Gort ralentit son allure et porte sa gourde à sa bouche. Sur sa gauche, s'élevant au dessus des grands arbres, il aperçoit une étrange colline en forme de cône, d'environ cinquante mètres de haut. Il sait ce que ce relief artificiel renferme et se met en quête d'un chemin d'accès. En quelques minutes, il tombe sur une trouée qui court en ligne droite en direction de la colline. Par chance, ce passage a déjà été emprunté par des animaux. Cela lui permettra peut-être de rattraper le temps perdu. Un coup d'œil sur sa montre : dix-huit minutes. Il prend sa respiration et se met à courir après son ombre qui danse entre les herbes folles.

Les voyages se sont succédés. Les questions se sont égrainées. Au bout de huit mois, les sept premières centaines étaient utilisées. Gort n'avait pourtant pas appris grand-chose. Il se rend aujourd'hui compte que ses questions ont surtout servi à satisfaire une curiosité immédiate ou à combler son sentiment de solitude.

Ces huit mois correspondent au moment où ses voyages devaient prendre une autre tournure. Il ne devait plus lui imposer ses es-

cales, c'était au tour de Gort de choisir ses points de chute. Il avait un autogyre particulier à disposition : l'habitable était adapté à sa petite taille, un moniteur lui fournissait des cartes détaillées de toute la Terre et l'intelligence de bord – une émanation de Lui-même – lui était entièrement dévouée.

Gort a commencé par réaliser un pèlerinage, sur les traces de sa petite enfance. La maison qu'il occupait dans le Palais présidentiel à Stockholm : dévastée. Le jardin d'enfants qui le gardait durant la journée : abandonné. La cuisine où travaillaient ses parents : détruite.

Les yeux emplis de larmes, Gort a ensuite demandé à visiter tous les paradis touristiques qu'il avait rencontrés dans ses lectures : Tahiti, Bora Bora, la Réunion... mais toutes les plages de rêve qu'il rencontrait lui donnaient la chair de poule. Il se sentait incroyablement seul, abandonné, perdu. Il n'aurait jamais imaginé que la liberté pouvait causer autant de chagrin.

Il décida alors de se réfugier dans le seul endroit où il savait qu'il se sentirait en sécurité : une bibliothèque. Gort a ainsi visité toutes les plus grandes bibliothèques de la Terre, effleuré les couvertures de livres millénaires, parfaitement conservés dans des chambres climatisées. Il s'est plongé dans tous les romans qu'il rencontrait, a lu Balzac, Tolstoï, Dumas, Asimov et des dizaines d'autres. Parfois, il tombait sur des réserves de documents audiovisuels et se projetait des classiques du cinéma d'antan. Le premier film des frères Lumière, *la Guerre des Etoiles*, *la Belle et la Bête*, tout était bon pour satisfaire sa curiosité et son insatiable envie de fuir la réalité. Il s'enfouissait dans les arcanes de ces temples du savoir et ne ressortait parfois que plusieurs jours après, pour se ravitailler.

Gort, malgré son âge, n'était plus un enfant depuis longtemps. Quand l'Oculus l'avait arraché à sa famille, il avait commencé à vieillir en accéléré. Durant l'année de sa formation sur Mars, il avait passé le cap de l'adolescence, était tombé amoureux et s'était fait voler son amour. La personne qui était arrivée sur Terre, malgré sa physionomie n'avait plus rien d'un enfant. Mais, enfoui dans la chaleur et l'obscurité de ces salles de lecture et de visionnage, Gort retrouvait son enfance disparue. Le jeu, le frisson, le merveilleux, la sécurité, il redécouvrait toutes ces sensations qui lui avaient fait défaut depuis deux ans.

Un jour – ou une nuit – il a visionné « the last man on earth », un film en noir et blanc dans lequel un homme est le dernier représentant de l'espèce humaine sur la terre et doit lutter contre des créatures mythologiques : des vampires. Il s'est facilement identifié au personnage et a frissonné à chaque fois que la nuit tombait et les morts-vivants tentaient d'entrer dans la demeure barricadée du héros. Quelques jours plus tard, alors qu'il passait devant un miroir, il a réalisé que ce n'était pas à Vincent Price qu'il ressemblait, mais à un vampire.

C'est alors qu'il a compris la vanité de ce qu'il réalisait depuis plusieurs mois. Le temps du jeu et de l'enfance était terminé. Pourquoi en effet perdre son temps à s'empiffrer d'ouvrages stériles alors qu'il pouvait utiliser sa liberté à un but beaucoup plus exaltant : tuer Carl Edas.

Alors qu'il est profondément enfoncé dans la trouée, Gort tombe sur un mur. Un mur métallique. Il lève la tête et constate qu'il est au pied de la colline pointue. Les plans qu'il a consultés dans les locaux désertés de l'US Army à Washington lui reviennent en tête. Il fait le tour de la colline par la droite, à la recherche de l'entrée. Dans la moiteur de la forêt en plein éveil, tous ses sens sont mobilisés pour essayer de percevoir le mécanisme d'ouverture. Les minutes s'égrènent. Il ne trouve pas la porte. Elle devrait être là. Il fait demi-tour et reprend son travail sur la paroi. Il sait qu'elle est là. Son rythme cardiaque s'accélère, l'adrénaline se répand dans son corps. Pour se calmer, il se met à repenser à tout ce qu'il a vu ici, à tout ce qu'il a appris avant d'arriver ici.

Les guerres, la politique, la mythologie, les langues, tout ce qui lui a été inculqué se mélange dans sa tête. Il repense à l'observatoire du Cap et à l'astronomie. Le système solaire, les neuf planètes dont on peut se souvenir de l'ordre en murmurant la phrase « Mon Vieux Tu M'as Jeté Sur Une Nouvelle Planète ». Il se souvient des jours qu'il a passés à étudier l'histoire de Mars, cette utopie humaniste devenue base militaire. Les monumentales réalisations des Martiens lui reviennent en tête, ces arches rosées symbolisant l'indépendance de cette colonie. Il visualise en pensée les événements qui se sont succédés, les tensions croissantes entre les deux planètes, la guerre civile, subite et violente, la solution radicale de l'armée américaine.

Ça y est. Ses mains ont trouvé quelque chose. Une rainure court verticalement jusqu'au sol. C'est la porte. Ses mains lissent le métal glacé, fouinent dans chaque aspérité. Un frisson lui parcourt l'échine. Il n'y a pas de serrure. L'ouverture est sans doute automatique, déclenchée soit depuis l'intérieur soit par une intelligence quelconque. Peut-être même est-ce Lui qui l'a enlevée, par sécurité. Il va devoir tenter le tout pour le tout.

Gort pose son sac à dos et en sort un long fil brun. Il place le fil dans la fente découverte, en prenant soin de l'enfoncer bien profondément entre les deux pans de métal. Il coupe l'extrémité inutile avec les dents, fourrage dans son sac et en extirpe une poignée de petites boucles en plastique. Il en choisit une, passe un bout du fil dans la boucle et fait un noeud simple. Il inspire un grand coup, serre fortement la bague entre ses mains durant quelques secondes et se met à courir vers le bois en comptant dans sa tête. 5, 4, 3, 2, 1... Gort se jette vers le sol, le sac sous lui.

La détonation retentit au moment où son épaule gauche touche l'herbe. Sa force le surprend. Le souffle lui tire la tête en arrière. Ses tympanes claquent comme s'il avait reçu un coup sur l'oreille. Autour de lui, les arbres tangent sous le souffle et une pluie d'aiguilles lui tombe sur le dos. Une immense clameur s'élève de la forêt. Tous les oiseaux des environs s'envolent et piaillent à tue-tête. Mais Gort ne les entend pas. Il voit seulement au dessus de lui des formes noires saturer le ciel en cercles concentriques.

Il se relève péniblement et constate que la peau de ses mains et de son visage est légèrement brûlée. Ses muscles sont tendus, comme après un effort très violent. Titubant, il avance vers la porte, traînant le sac derrière lui. Son équilibre est précaire. Il se sent comme au fond d'un couffin ouaté, les sens étouffés, la tête lourde, les muscles endoloris, comme lors de son premier réveil. Devant lui se trouve une porte de cinquante centimètres d'épaisseur, entrebâillée vers l'intérieur. Le métal est jauni, fumant. Gort attrape son sac à pleines mains et s'en sert pour pousser la porte de l'immense coffre-fort. L'intérieur est noir comme de la suie...

Gort s'est progressivement rapproché de Lui. Comme si Sa présence avait quelque chose de rassurant, il évitait de se tenir trop loin d'un robot, ne serait-ce que pour pouvoir poser une question impromptue. Après sa fuite vers son enfance perdue, Gort a passé des semaines entières à rassembler des informations sur la planète Mars. Romans, documents historiques, articles scientifiques, té-

moignages, tout lui convenait. Cette planète l'obsédait, le fascinait, comme sa présence sur Terre n'avait pour but que d'engranger un maximum d'information sur la planète-soeur. Mais le temps passait et ses découvertes mettaient toujours à jour de nouvelles zones d'ombres.

Un jour, alors qu'il considérait avoir dépassé les neuf cent cinquante questions, il a demandé à Adam :

- Est-ce que Tu connais les conditions d'évacuation de la base ?
- Quelle base ?
- Celle de Mars. S'il y a une explosion, par exemple.

Gort se trouvait en compagnie d'un robot B qui lui prodiguait un cours de météorologie élémentaire. Pour l'instant, Gort n'en avait pas écouté un seul mot. Ils se trouvaient sur l'île de Ré, Gort assis sur une digue et le robot posté à ses côtés, alors qu'un amoncellement de cumulonimbus annonçait un orage imminent.

- Comment veux-tu créer une explosion sur Mars ? a-t-il demandé après une hésitation imperceptible.
- Gort a décidé de jouer cartes sur table.

- Je ne sais pas. Écoute, tu dois avoir deviné que je compte tuer Carl Edas. Cet homme est un monstre.

Il n'en a pas dit davantage mais s'est rendu compte qu'il avait les poings serrés.

- Je comprend ton désir de vengeance, mais il n'existe pas de moyen de l'atteindre.

Gort s'est mis sur ses pieds en un bond et s'est étiré. Tournant le dos à son interlocuteur, il a avancé le long de la digue.

- Est-ce que je pourrai toujours être Ambassadeur si je le tue ?

Le robot a roulé durant quelques secondes sur le béton abîmé avant de répondre.

- C'est une question théorique et la réponse n'est pas simple. Edas fait partie des dirigeants de l'Oculus. Si tu le tues, il y aura un rassemblement exceptionnel des dirigeants et tu seras jugé. Ton sort dépendra d'eux, non de moi.

- Peux-tu estimer une probabilité ?
- 50 %.

Gort a senti une goutte sur le dos de sa main et a frissonné.

Un bourdonnement s'élève alors que Gort abaisse avec force la poignée de l'alimentation générale. Les néons clignotent et éclairent une pièce bardée de consoles et d'ordinateurs. *C'est donc ça un ordinateur*, s'étonne Gort en constatant qu'il n'a pas la moindre idée du fonctionnement de ces engins. Il regarde autour de lui et remarque qu'il se trouve dans une pièce circulaire et qu'il n'existe aucune autre issue apparente. Une seule pièce. Toutes ces précautions pour une seule pièce !

Un coup d'œil sur sa montre : Il doit être réveillé. Et Il doit le chercher partout. Gort pousse la lourde porte qui se ferme avec un son mat. Il renverse deux armoires métalliques contre elle et bloque le tout avec un amoncellement de chaises. Tout en condamnant la porte, il ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il pense – si ce terme peut s'employer. Il l'imagine en train de passer en revue toutes ses caméras à la vitesse de la lumière, d'interroger tous ses robots-espions. Il se demande combien de temps Il va mettre avant de le trouver, combien d'hypothèses Il va échafauder avant de retenir la bonne, combien de robots-tueurs sont déjà à sa recherche. Une vague de plaisir le submerge. L'ordre des choses a changé. Maintenant c'est lui qui a le pouvoir.

Gort est à Moscou, sur le parking de l'hôpital où il a fait ses premiers pas sur Terre. C'est un matin d'été et la température dépasse déjà les 30 degrés. L'air semble saturé d'électricité. Devant lui, un robot B reste silencieux.

- Je croyais qu'il faisait bien plus froid à Moscou, lance Gort. C'est un effet du réchauffement climatique ?
- Oui, se contente de dire Adam.
- J'aimerais savoir pour quelle raison je suis ici.
- Bien sûr, émet le robot. Sais-tu depuis combien de temps tu es sur Terre ?
- Un peu plus d'un an.
- Quinze mois terrestres. Tu as pratiquement treize ans et demi.
- Et alors ?

- Au-delà de cet âge, nous estimons que la probabilité pour que l'inoculation de l'implant cortical réussisse diminue fortement.

Une grimace déforme les traits enfantins de Gort Atiam.

- Cela signifie que je vais devoir être implanté bientôt.
- Tout à fait.

- Et que ma formation sur Terre est terminée.
- Oui.

- Et que Tu vas me dire à quoi rimait tout ce bordel.

- Je sais que tu n'as jamais cru à la version officielle de l'éducation que tu as reçue ici, et c'est une preuve de ta clairvoyance. Tu as néanmoins utilisé efficacement les ressources que j'ai progressivement mis à ta disposition et fais tienne l'éducation qui t'a été produite ici.

- Comment faire autrement ? J'étais toujours tout seul.
- Pas si seul que ça. J'étais à tes côtés tout le temps et tu as très bien géré la quantité de questions que tu avais à ta disposition.
- Sauf au début.
- Oui, mais dans l'ensemble tu n'as posé de questions que pour les demandes essentielles, ou qui t'apparaisaient comme telles.
- Comment tuer Carl Edas, dit Gort les yeux baissés.
- Oui. Et même si nous savons tous les deux que c'est impossible, tu n'as pas abandonné l'espoir.
- Paraît que je suis idéaliste, marmonne-t-il pour lui-même.
- C'est ce que t'as dit Edo ?
- Quoi ? s'exclame Gort.

Ses yeux si tristes tout à coup exorbités. Il sent son coeur s'accélérer.

- Comment Tu sais ça ?? Je n'en ai jamais parlé. JAMAIS !

Gort se voit courir vers le robot et essayer de lui arracher la tête.

- Tu te souviens de ton premier réveil ? explique calmement le robot malmené. Il y avait une grosse machine derrière toi. C'était un scanner très élaboré. Durant ton sommeil, tu as subi de nombreux tests, pour que je connaisse le mieux possible ta configuration mentale.

- Tu as lu dans ma tête ?

- Pas vraiment. (Sa voix caractéristique devient plus grinçante) J'ai recueilli des ondes que j'ai pu configurer en souvenirs, en émotions, en idées... avec une fiabilité limitée. J'ai ensuite pu combler la plupart des blancs en observant ton comportement et tes réflexions dans des situations très différentes. Et ce qui concerne Edo, c'est une donnée qui m'a été assez facile à recueillir.

- Pourquoi ?

Les poings de Gort sont serrés sur ce qui servait de cou au robot..

- Tu le sauras...plus tard.

- NONNN !!

Gort lève ses deux poings au ciel et se met à frapper la carcasse métallique jusqu'à s'entailler les phalanges.

- NON ! J'en ai marre des mystères. Je veux savoir pourquoi tu lis dans ma tête. Je veux savoir pourquoi Tu connais Edo. Je veux savoir pourquoi je suis là.

- Lorsque tu seras calmé, grésille le robot couvert de sang.

Quinze jours plus tard, cette conversation n'est toujours pas terminée. Les plaies de Gort ont cicatrisé mais les questions demeurent. Son cerveau ressasse ce souvenir alors que ses yeux tentent de deviner à quoi correspondent les divers éléments qui composent la pièce. Il a déjà trouvé le tableau de commandes principal mais bute face aux indications écrites dans un jargon anglais technique. Soudain, il se raidit. A travers le sifflement aigu provenant de ses oreilles, il croit entendre le chuintement d'un autogyre. Ou plutôt d'une batterie autogyres, comme si une flotte entière venait de se poser devant l'entrée de la base.

C'est Lui ! Comment a-t-il su si vite où il était ? Est-ce qu'il est aussi relié à cette salle ? Est-ce qu'il la surveillait ?

Le coeur de Gort manque un battement lorsqu'un coup est porté contre la porte massive. On dirait du métal contre du métal.

Sans faire attention aux coups répétés, il tente de se concentrer sur le tableau de commandes. Il pousse un bouton, ce qui allume une lumière rouge sous « target selection ». Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il ne comprenne qu'il doit utiliser un écran tactile pour sélectionner sa cible.

Derrière lui, un raclement démoniaque lui apprend qu'une force titanesque est en train de forcer sa barricade de fortune. Avec d'infinies précautions, il place le curseur sur la zone de la planète Mars qu'il choisit comme cible. Il connaît parfaitement la géographie de Mars, non seulement les montagnes et les mers mortes, mais aussi les bâtiments, que ce soient les dômes construits par les premiers colons où les bunkers constituant la base de sélection des futurs Ambassadeurs. Dans son dos, le vacarme devient assourdissant. Il perçoit à vue d'oeil la pièce gagner en luminosité .

- Gort !

Il ne se retourne pas encore. Il valide sa sélection d'un doigt et attrape son sac à dos. Il en sort un objet sombre qu'il pose sur le tableau de commandes. C'est une boîte d'environ vingt centimètres de côté, munie d'un gros bouton poussoir. Gort se retourne alors et se retrouve face à une vision d'horreur. Ce n'est plus un petit robot à chenillette qui s'adresse à lui, mais un robot à forme humaine de deux mètres de haut. Ses membres métalliques supérieurs retiennent ouverte la porte tandis que son corps luisant se glisse dans la pièce. D'un mouvement souple, il termine son mouvement et lâche la porte, qui se referme avec un concert de grincements.

- Je vois que tu as compris quel était mon rythme de repos, dit le robot. J'ai fait preuve d'imprudence.

C'est bien la même voix calme et claire qui l'a accompagné durant ce temps. Sa voix. Fasciné, Gort contemple le robot T comme s'il ne représentait pas une menace mortelle, comme s'il ne venait pas de franchir un barrage d'une tonne en quelques secondes. Son allure est calquée sur celle des armures des fantassins de l'armée gouvernementale : larges épaules, taille fine, carcasse munie de diverses armes incorporées. Elle aurait très bien pu contenir un être humain. La tête, en revanche est petite et étroite, munie de deux yeux cybernétiques rougeoyants. Le robot reste impassible une seconde, comme s'il prenait connaissance de toutes les données de la pièce, puis tend une main à Gort.

- Il y a des dizaines de robots comme moi dehors. La fête est finie. Rentrons.

- Non, elle ne fait que commencer. Je n'ai qu'un geste à faire pour qu'...

- Tu sais très bien que tu ne peux pas actionner le laser. Il faut des codes que tu n'as pas. Il faut que la commande soit entérinée par plusieurs bureaux à Washington, bureaux vides depuis longtemps.

Les traits du garçon se durcissent.

- Tu es bien renseigné, mais on dirait qu'un détail de l'histoire t'échappe.

Le robot reprend sa main et la rapproche de sa hanche. De sa cuisse luisante est éjectée une arme de la taille du bras de Gort. Simple dissuasion, se dit-il en reprenant :

- J'ai bien étudié les livres d'histoire et je sais que ce laser a été construit à l'initiative du gouvernement américain pour s'assurer un contrôle des événements survenant sur Mars. C'était une force dissuasive, ne devant être utilisée qu'en dernier recours. Or, dès les premiers jours de guerre civile, le rayon a frappé le foyer supposé de l'opposition au pouvoir martien en place. Une enquête préliminaire a conclu à du sabotage.

- Je sais cela, affirme le robot immobile.

- Alors, sais-Tu pourquoi il n'y a pas eu d'autre enquête, pourquoi personne n'a essayé de faire la lumière sur cette affaire.

- Il n'y a pas de raison. C'est ainsi.

- Suite à cette attaque, le tout jeune gouvernement démocratique martien s'est disloqué et la plupart des colons ont préféré rega-

gner la Terre. Certains Martiens, notamment des natifs de cette planète, sont tout de même restés sur place et ont fondé une petite communauté. Mais ils ont été délogés par l'armée terrienne. Elle voulait créer un poste de combat avancé sur Mars, pour lutter contre d'éventuelles attaques extra-terrestres. Attaques qui n'eurent jamais lieu. Tu le sais ça ? Tu le sais ?

- Oui. Et je sais aussi que tu as une excellente mémoire.

- Et je vais te dire pourquoi tout ça est arrivé. C'est l'Oculus qui a lancé la première manifestation sur Mars, celle qui a dégénéré en guerre civile. C'est l'Oculus qui a saboté le rayon et c'est l'Oculus qui a poussé l'armée à prendre le contrôle de cette planète.

- Pourquoi penses-tu cela, Gort ?

Gort a les larmes aux yeux. Il crie plus qu'il ne parle.

- Pour avoir le contrôle ! Le contrôle absolu des colonies !

Le robot met du temps avant de répondre. Sa pose ressemble à celle que prenaient des cow-boys durant les duels, dans les westerns que Gort a visionnés.

- Cela fait partie des choses que tu seras sensé savoir lorsque tu auras le symbiote cortical.

- Comment ça ? Qu'est-ce que c'est au juste que cet implant ?

- Domaine Réservé. Tu devrais plutôt te demander comment ce symbiote te sera implanté. Et par qui.

- Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu veux me dire ?

- Tu te souviens de la conversation que nous avons eu il y a quinze jours ? J'étais en train de tout te révéler. Je t'ai appris pourquoi tu as été amené à survivre dans des environnements très variés. Je t'ai étudié de la manière la plus complète qui soit, avec pour objectif de réaliser une sorte de carte d'identité de ton cerveau. Et si c'est moi qui ai réalisé cette carte, c'est parce que c'est moi qui vais générer l'implant. Je vais le créer en fonction de ce que tu es, selon ta configuration mentale, pour qu'il y ait adéquation entre vous deux. Pour qu'il y ait confrontation, émulation, efficacité.

- C'est... c'est toi qui... qui...

Gort sent qu'il vacille. Il n'avait pas vraiment d'idée sur l'aboutissement de toute cette année, mais il ne se doutait pas qu'elle ne servait exclusivement qu'à la production d'une puce électronique.

- Ce n'est pas une simple puce, déclare le robot comme s'il lisait dans les pensées. Sa puissance est extraordinaire et ses applications innombrables. Mais la seule manière pour toi d'en comprendre la portée sera d'en faire l'expérience.

La différence entre théorie et expérience.

- Tu fais ça depuis longtemps ? demande-t-il, éberlué.

- Depuis que les Ambassadeur existent.

- Mais Tu n'avais pas ta taille adulte ! Tu n'habitais pas cette planète. Tu m'as dit que tu avais l'équivalent de trois ans.

- Je faisais tout ce même ce travail. Je le considérais comme un jeu, un jeu de construction. Et mes créations étaient imparfaites, puériles et mécaniques à côté de ce que je peux réaliser maintenant.

- Mais pourquoi tu me l'as pas dit avant ? hurle Gort. Pourquoi tu ne m'as pas dit que toutes ces épreuves servaient juste à m'observer ?

- Si tu avais su que je t'observais, cela aurait faussé mon observation. C'est un principe scientifique que tu dois connaître.

Gort s'appuie sur le tableau de commande. Son poing est serré juste au dessus du bouton poussoir, ses jambes tremblent, ses mâchoires sont serrées. Il visse ses yeux dans ceux du robot T.

- Il y a une chose que je voudrais que tu dises à l'Oculus : Vous n'auriez pas dû me laisser autant de liberté !

Il abat son poing sur le bouton poussoir. Un sifflement suraigu s'élève et l'obscurité tombe sur la pièce. Les lumières, les voyants, même les yeux du Tueur, tout s'éteint.

- C'est une IEM, exulte Gort. Un boîtier à impulsion électromagnétique. Ça coupe toute forme d'énergie à des kilomètres à la ronde et ça rend impossible les communications à distance. Je l'ai piqué au musée de l'armement à Tokyo le mois dernier. Tu ne t'es pas demandé pourquoi je préférais les villes ces derniers temps ?

Aucune réponse. La forme humanoïde reste immobile, la main figée à quelques centimètre de son arme de ceinture. Soudain, la porte métallique s'ouvre dans un fracas de métal broyé, envoyant la barricade de fortune s'écraser contre un mur. Derrière la porte, une armée de robots T se tient, tous droits comme des I. L'un d'eux tient son arme dans ses mains et tire sur l'IEM, qui explose en mille morceaux. Le sifflement s'arrête net.

- C'est stupide, tonne le robot. Cette pièce agit comme une cage de Faraday. Ton IEM n'a eu d'action qu'à l'intérieur de celle-ci.

Le robot attrape le bras de Gort et le traîne vers la sortie. Ce dernier ne se débat pas. Il sourit d'un air indéchiffrable. Les néons de la pièce se rallument quelques instants plus tard.

- C'est fini, dit sobrement Gort. Le système de secours est enclenché.

- Oui, c'est fini. Tous ces événements vont être rapportés à qui de droit.

- Non, c'est fini pour Edas. C'est comme s'il était mort.

- Comment ?

Pour la première fois, Sa voix lui semble différente, comme altérée. Il repense à ce qu'il lui a dit longtemps auparavant : « Si je peux penser, je peux avoir des sentiments. ». Celle de Gort, en revanche, est sèche et froide.

- Je t'ai dit qu'il y avait un trou dans ta culture historique. Tu sembles ne pas savoir la manière dont le laser a été saboté. En fait, il a été configuré pour se déclencher automatiquement après une coupure de courant. Et comme par hasard, la coupure de courant est survenue pendant une émeute, et comme par hasard, la cible était déjà choisie.

- Pre-heating of the laser, dit une voix numérique provenant du plafond.

- Non ! crie Adam. Comment a-tu appris ça ?

Sa voix contient clairement des accents de panique.

- Je l'ai lu sur Sandar, la planète sur laquelle mes parents ont été déportés. Ça vient d'un ouvrage historique polémique auquel je n'ai pas tout compris. Mais comme je n'avais pas grand-chose à faire, je l'ai lu plusieurs fois. Et comme tu l'as dit, j'ai une excellente mémoire.

Gort retire son bras de l'emprise du robot. Ce dernier reste impassible, sans réaction. Gort imagine les informations circuler dans ses millions de neurones, de synapses, de dendrites, qui ne sont autres que des relais dissimulés à la surface de la Terre. Il imagine les probabilités se calculer et se disloquer au fur et à mesure qu'il envisage les futurs possibles, les solutions imaginables.

- Je pense qu'il reste une minute, annonce Gort avec amusement. Dis-moi une chose : Toi qui est sensé pouvoir éprouver des sentiments, as-tu peur ?

Le robot baisse les yeux. Son faciès impénétrable se tourne vers Gort et le contemple durant de longues secondes, interdit.

- Il ne reste plus de questions, déclare-t-il. Tu as déjà posé ta millième.

- Réponds ! tonne Gort. Tu as peur ?

Le robot penche légèrement sa tête de côté.

- Non, je...ne connais pas la peur, comme les Ambassadeurs. J'éprouve une sorte de stupeur, de la surprise. Je n'avais jamais connu la surprise. Et je ressens pour la première fois ce que devaient ressentir les maîtres lorsque leur élèves les dépassaient. Je suis fier.

Le robot, contre toute attente, s'assoit au sol, ainsi que tous ses clones, dehors. Gort, les jambes en coton, fait de même.

- Laser activated.

Gort ferme les yeux. Il imagine le satellite se positionner dans l'axe adéquat et envoyer son faisceau mortel vers la planète la plus proche de la Terre. D'après ses prévisions, le rayon devrait atteindre sa cible en douze minutes.

Dans douze minutes, Carl Edas serait mort.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Oculus in Phénix Mag n°3*

- *La Maison des enfants perdus in Phénix Mag n°5*

- *Le Recrutement in Phénix Mag Spécial Pirates*

Le Puzzle



L'auteur, âgé de 31 ans, est passionné de littératures. Il puise ses influences aussi bien dans la science-fiction que dans certaines œuvres classiques (polars, romans historiques, contes.)

Avant de se lancer dans l'écriture d'un premier roman, il a cherché à définir son style par le biais de nouvelles, dont plusieurs ont été publiées au sein de revues spécialisées dans les territoires de l'Imaginaire. Un autre de ses textes (« Le roi solitaire ») a été primé au concours 2006 de la nouvelle organisé par la municipalité d'Ozoir la Ferrière.

Docteur en Histoire, il est spécialiste des musiques hard rock et métal. Il collabore en outre à différentes revues (Nordiques) et webzines (www.info-finlande.fr, nicolas.info-finlande.fr) consacrés aux pays nordiques.

Publications

- « Chasse à l'homme », *Phénix Spécial Nouvelles*, n°4, novembre 2006.
- « De l'autre côté du mur », *Brins d'éternité*, n°14, décembre 2006.
- « Le tournoi », *Phénix Spécial Nouvelles*, n°5, janvier 2007.
- « Le vol de la nuit », *Géante Rouge*, n°6, février 2007.
- « Heze », *Black Mamba*, n°5, mars 2007.
- « Le sable et la mer... », *Notes de merveilles*, n°13, septembre 2007.
- « L'entre deux mondes », *Brins d'éternité*, n°17, novembre 2007.
- « Les derniers rayons du soleil », *Notes de merveilles*, n°14, novembre 2007.
- « Le bouton », *Borderline*, n°8, décembre 2007.
- « Chinoiseries », *Nocturne*, n°8, février 2008.

Sur Internet

- « Jusqu'au bout », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Ragnarök », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Vente à domicile », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Une campagne difficile à digérer », *L'Etre* (<http://revue.hauteurs.free.fr>).

La vieille dame était en train de regarder un programme quelconque à la télévision lorsque le téléphone sonna. Surprise, elle manqua renverser l'infusion qu'elle tenait à la main. Elle jeta un œil à l'horloge murale. 21h28. Qui pouvait bien téléphoner à cette heure ? Ses enfants ne lui parlaient plus depuis longtemps. Ses petits-enfants, de leur côté, vivaient tous à l'étranger. Ils n'avaient aucune raison d'appeler leur grand-mère. Elle baissa le son du petit écran, posa la tasse sur un guéridon et quitta péniblement son fauteuil.

Elle commençait à craindre une mauvaise nouvelle. On ne dérangeait pas une vieille femme seule aussi tardivement sans avoir une bonne raison. Fébrilement, elle posa sa main sur le combiné en plastique noir que son voisin, Maxime Géraud, lui avait offert à Noël dernier.

Pauvre Maxime. Un cancer foudroyant l'avait emporté six mois plus tôt. Pendant plusieurs années, elle avait apprécié les moments agréables qu'elle avait passés en sa compagnie. Ils jouaient au bridge et au tarot, regardaient leurs jeux télévisés préférés, prenaient régulièrement le thé tout en grignotant les petits gâteaux qu'elle préparait. Depuis le décès de son voisin, elle était désespérément seule. La famille de Maxime avait vendu l'appartement en deux temps trois mouvements, et un jeune couple aussi désagréable que bruyant avait investi les lieux. Finis les parties de cartes interminables, les riches échanges intellectuels, ainsi que les moments de complicité et de tendresse. Elle avait eu du mal à se remettre de la perte de son ami – car Maxime était un véritable confident – et la vie s'écoulait avec bien peu de joie et de plaisir depuis ce triste jour de mars.

Le téléphone sonnait toujours. La vieille dame réussit à sortir de sa torpeur, agrippa fermement le combiné et le porta à son oreille.

« Allô ! Qui est à l'appareil ? »

Pas de réponse. Seul un léger grésillement indiquait que le correspondant n'avait pas raccroché. Celui-ci semblait à l'autre bout de la terre. Elle pensa immédiatement à Maria, sa petite-fille qui vivait en Australie. Elle appelait de temps en temps, essentiellement pour demander de l'argent. Il était tard, cependant, et il était peu probable que la jeune femme la dérange à cette heure-ci.

La vieille dame insista.

« Allô ! Allô ! ! Il y a quelqu'un ? Je ne vous entends pas. Je vais raccrocher, si vous ne dites rien ! »

Agacée, elle attendit encore quelques instants avant de reposer le combiné, agacée. Elle détestait ce genre de situations. Elle n'était pas particulièrement peureuse, mais elle avait toujours peur d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Par acquit de conscience, elle vérifia les trois verrous qui protégeaient sa porte. Puis elle retourna dans son fauteuil, passa en revue les différents programmes à la télévision. Une fois de plus, elle ne vit rien de captivant. Finalement, elle se leva et éteignit le poste.

La vieille dame n'était pas spécialement fatiguée. Elle ne voulait pas se retrouver dans son lit, à gamberger et déprimer, en attendant que le sommeil daigne l'emporter.

Elle décida de jeter un œil au puzzle que Maxime lui avait offert, mais auquel elle n'avait pas encore eu le courage de s'attaquer. La boîte se trouvait dans l'ancien bureau de son mari. Elle emporta le puzzle dans le salon et s'installa derrière la table à manger.

La vieille femme se demanda quel pouvait être le motif du puzzle. Étrangement, il n'y avait aucune indication, ni sur l'emballage, ni à l'intérieur de la boîte. Ce mystère la fit sourire. Elle revit un instant son Maxime et sa malice légendaire. Cette vision lui mit un peu de baume au cœur, et lui donna du courage pour se lancer dans la construction qui, en l'absence d'une image pouvant l'aiguiller, s'annonçait difficile.

La vieille dame commença à piocher dans les centaines de petites pièces de carton, misant sur la chance. Heureusement, elle avait une excellente vue et avait déjà réalisé des dizaines de puzzles dans sa jeunesse. Elle n'était donc pas novice en la matière et connaissait quelques petits trucs pour franchir les obstacles. Visualiser les détails les plus parlants. Laisser de côté les étendues naturelles infinies, comme le bleu de la mer, du ciel ou encore une forêt d'un vert quasi uniforme.

Au bout d'une heure, elle n'avait pas réussi à obtenir grand-chose. Juste un morceau de table dont elle avait pu réunir les différents éléments grâce à l'angle droit que même un enfant de trois ans aurait visualisé. Par la suite, elle demeura bloquée pendant de très longues minutes.

La nuit était déjà bien avancée et la fatigue se faisait sentir. Pourtant, la vieille femme refusait d'abandonner la partie. Peut-être craignait-elle de briser le charme qu'elle avait réveillé en ouvrant la boîte du puzzle ?

Alors elle s'accrocha et replongea dans le schéma cryptique qu'elle avait sous les yeux, brisés en multiples petits morceaux secrets.

Soudain, quelque chose attira son attention. Une pièce de puzzle, perdue au milieu d'une dizaine d'autres. Elle plissa les yeux et chercha à trouver ce qui clochait. Quelque chose, là, au milieu du morceau de carton. Cela ressemblait à un bouton de télévision. Le plus étrange, c'est que ce bouton lui disait vaguement quelque chose. Elle fouilla dans le reste de la boîte afin de trouver les éléments qui s'emboîtaient avec lui. Après plusieurs minutes de recherche, elle réussit à mettre la main sur les autres pièces. Elle frémit lorsqu'elle comprit ce qu'elle avait sous les yeux. C'était exactement le poste de télévision qu'elle possédait dans son salon.

L'inquiétude commençait à la gagner. Était-ce une coïncidence ? Ou bien la fatigue lui donnait-elle des visions ? Quoi qu'il en soit, elle poursuivit son travail de fourmi, aussi anxieuse qu'excitée par ce qui l'attendait au bout de la nuit.

Petit-à-petit, la vérité lui apparut sous un jour effrayant. Elle était en train de reproduire, à l'identique, son propre salon. Tout y était. La lourde table de bois. Le vaisselier qu'elle tenait de ses parents. La petite bibliothèque où elle rangeait ses livres. Le fauteuil, en face du meuble à télévision. Le petit secrétaire où elle posait le téléphone et son courrier. Elle-même, enfin, assise derrière la table, des petits morceaux de puzzle à la main.

La vieille dame en eut la chair de poule. Comment était-ce possible ? Maxime lui avait-il fait une blague ?

Il manquait encore une des parties du tableau. Tout l'espace situé derrière elle était encore manquant. Elle ne voyait pas l'intérêt d'achever son œuvre. Pourtant, quelque chose lui disait qu'elle n'avait pas tout à fait fini. Il lui fallait poursuivre sa construction, raccrocher les dernières pièces de l'ensemble. Alors, enfin, la vérité éclaterait.

De plus en plus nerveuse, la vieille dame rajouta, une à une, les pièces qui manquaient à l'étrange canevas. Une peur secrète montait en elle. Sa main tremblait, et elle laissa plusieurs fois échapper les petits bouts de carton coloriés. Finalement, elle posa les dernières pièces du puzzle, et découvrit l'image dans sa totalité. Elle poussa un léger cri et sentit un courant glacial traverser son corps.

Le morceau manquant du puzzle montrait la fenêtre du salon, juste derrière elle. Un homme regardait à travers la vitre. Ses yeux projetaient une folie terrifiante. Il tenait à la main une lame effilée qui renvoyait la lumière de la pièce.

La vieille femme, apeurée, se leva brusquement de sa chaise. Elle n'arrivait pas à détacher son regard de l'image.

Soudain, une idée surgit dans son esprit. Violente, redoutable.

Lorsqu'elle se retourna, elle eut à peine le temps de voir l'homme qui se trouvait dans son dos, avant qu'il ne plante un couteau au milieu de son cœur.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Chasse à l'homme in Phénix Mag n°4*

- *Le Tournoi in Phénix Mag n°5*

Ce matin-là



Catherine Garry née en 1947 a vécu une grande partie de sa vie en Afrique de l'Ouest (Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire) puis en Algérie, au Maroc et en Tunisie et ensuite aux Antilles Françaises.

Elle habite aujourd'hui dans le Tarn et se consacre exclusivement à l'écriture et à l'illustration.

Fanatique de fantastique, elle a découvert dans les contrées lointaines de quoi nourrir son imagination.

Elle a rédigé des carnets de voyages mais également des poèmes et des récits d'aventure sur tous les pays qu'elle a connus.

A son grand regret, définitivement fixée en France, Catherine Garry illustre ses textes de collages et peintures abstraites qu'elle expose périodiquement à Albi.

Elle paraît également dans de petites revues en France (L'Encrier Renversé, La Plume, Les Hésitations d'une Mouche) et enfin sort des romans souvent autobiographiques (Samsara, Pau ; L'Après-lui, Samoëns ; Odeur de parenté, et Pavillon de chasse).

Dès son réveil, elle avait ouvert calmement l'œil-de-bœuf qui donnait sur l'allée du jardinet. Le jour était à peine levé. Elle appréciait l'air froid et humide qui traversait la pièce.

- Quelle heure est-il donc ?

Machinalement, elle releva le poignet de sa chemise de nuit pour y découvrir sa montre.

- Suis-je bête ! Je la dépose toujours sur la table de nuit !

En se penchant au-dessus de la lumière blafarde de la lampe de chevet, Julie distingua les aiguilles de sa montre qui marquaient sept heures dix.

- Je ne suis guère en avance ! Et Georges qui n'est toujours pas rentré ! Je comptais sur lui pour me réveiller ! marmonna-t-elle en descendant les escaliers menant à la cuisine du rez-de-chaussée.

Elle découvrit sur le fourneau éteint un journal soigneusement plié en quatre, une paire de lunettes et un cendrier saturé de mégots malodorants.

- Nous sommes mardi 16... Tiens... Georges, mon prince, a oublié ses lunettes ici ! Il en a besoin au travail... Ah ! Je ne lui apprendrai donc jamais à jeter ses cendres et à ranger ses affaires. C'est vrai que c'est un prince, mon cher Georges ! Pas de basses besognes pour lui.

Julie éclata de rire et se prépara un café serré et s'assit sur le coin d'un tabouret pour déguster ce qu'elle appelait avec humour « sa résurrection. Sans ce petit jus noir, elle n'était bonne à rien. Son regard vint se fixer sur les binocles de Georges.

A côté, le quotidien montrait la date à laquelle il avait paru : samedi 13.

- Mais, ce n'est pas possible... nous sommes mardi 16.. qu'est-ce que c'est que ce journal ? Celui du samedi 13... Georges l'a emené au bureau ! remarqua-t-elle, surprise.

La « résurrection » ne fit aucun effet à Julie dont les yeux se brouillaient. Dans sa bouche, le sombre liquide restait âcre malgré tous les morceaux de sucre qu'elle y fit tomber.

- Allez ! Un petit « baptême de l'eau » maintenant ! Et ensuite, on verra bien !

Julie s'enferma dans la salle de bains et prit sa douche. L'eau ruisselant sur sa peau était glacée. Tout en se séchant les cheveux, elle entendit la porte d'entrée qui, comme d'habitude, grinçait effroyablement.

- C'est toi, Georges ? Il faudrait huiler les charnières... mon chéri ! Ce bruit est terrifiant !

Julie n'entendit pas la réponse. Elle s'habilla, se maquilla et se précipita dans la chambre où elle retrouva son Georges recroquevillé dans le fauteuil, semblant dormir à poings fermés. Il avait quitté son vieux veston, ôté ses chaussures éculées qui gisaient au milieu de la pièce et desserré la ceinture de son pantalon.

- Tu dors, mon prince ? demanda Julie discrètement, Ce boulot te crève, mon pauvre amour !

Pas de réponse. Georges dormait profondément. Des cernes mangeaient ses joues. Il avait sans doute « planqué toute la nuit... Il aimait trop son travail. Elle savait que son métier de flic était éreintant. Elle savait aussi qu'il lui fallait endurer cela avec indulgence si elle voulait vivre longtemps avec son Georges. Ils veillaient l'un sur l'autre depuis quatre ans et désiraient s'unir devant Dieu et les hommes, sans tarder. La décision prise après ces années de vie commune les faisait sourire : elle voulait une robe blanche. Il mettrait son costume gris fer en flanelle ! Le beau, celui qu'il ne met jamais ou presque. Il est comme neuf !

Julie choisit dans le placard ses chaussures les plus confortables et se pencha sur Georges :

- Dors, mon ange ! A ce soir !

Elle referma la porte de la chambre délicatement et se dirigea, à pied sans hésiter vers son lieu de travail. La journée s'annonçait hivernale, mais Julie ne frissonna pas dans son manteau étriqué.

- Un peu de marche fait du bien ! Pas grand monde dans les rues, ce matin ! pensa-t-elle.

Sur la porte de son bureau qui semblait déserté, elle découvrit, punaisé, un billet tapé à la machine, en gros caractères :

- Fermé pour cause de décès.

- Qui est mort ? Bon Sang ! Mais qui est mort ?

Julie tambourina sur la lourde porte en chêne, mais personne ne vint la lui ouvrir. Personne n'entendait. Personne n'était là. Ils avaient tous disparu !

Il fallait se rendre à l'évidence, retourner à la maison, réveiller Georges pour le questionner. On était bien mardi 16... Julie ne travaillait jamais les samedis, dimanches et lundis.

Aucune mauvaise nouvelle n'était parvenue à ses oreilles pendant le week-end. C'est vrai qu'elle n'était pas sortie de chez elle. Alors ? Que s'était-il passé ? Elle se souvint alors du quotidien resté sur le fourneau et se promit d'y jeter un coup d'œil dès que possible.

Un accident peut-être ? Certainement que Georges était au courant... La ville n'était pas bien grande, ils connaissaient toutes les nouvelles, bonnes ou mauvaises au commissariat de police...

Julie se trouvait maintenant devant sa maison et fouillait son sac pour y dénicher sa clef.

- Tant pis, je sonne ! De toutes les façons, je dois réveiller Georges... Tiens, j'ai oublié de prendre ma montre, ce matin ! Il doit être au moins neuf heures !

Elle sonna. Personne ne lui ouvrit. Elle mit enfin la clef retrouvée dans le trou de la serrure et fit pivoter sur ses gonds d'un coup sec la porte qui grinça de façon sinistre comme à l'accoutumée.

- Georges... Georges... Au bureau il y a un décès que l'on ne m'a pas signalé... Tu sais quelque chose, toi ? cria Julie dans la cage d'escalier.

Georges n'apparut pas sur le palier.

- Il dort tellement bien... ce cher ange ! murmura-t-elle en entrant dans la cuisine.

Elle fit tomber son manteau à ses pieds en ouvrant le journal de ses mains gelées.

- C'est bien celui du samedi 13... Voyons, voyons... Nécrologie du jour... Page du centre.. le Carnet... Décès : le vendredi 12 janvier. Voyons...»

Elle stoppa net sa lecture, monta quatre à quatre les marches et se retrouva au centre d'une chambre presque obscure où gisaient



encore les vêtements de Georges.

Elle remarqua qu'il avait pris dans l'armoire restée ouverte, son costume sombre et ses chaussures noires qui lui écorchaient les pieds...

Elle contempla le lit qui n'était pas défait. Sa montre brillait sur la petite table de nuit, là où elle l'avait laissée. Elle reprit la lecture à voix haute comme pour s'en imprégner :

- Ses collègues de bureau et son ami Georges B. l'accompagneront au cimetière du Petit-Bois à Pont aux Roses le mardi 16 janvier, où une cérémonie aura lieu à 9 heures 30... Agée de 24 ans, elle est décédée subitement, les abandonnant tous à leur chagrin. Elle se nommait Julienne D., mais tout le monde la connaissait sous le petit nom de Julie. Adieu, Julie. Tu nous manques déjà.

- Mon Dieu... mais c'est moi Julienne... s'exclama-t-elle.

*
* *

Dans la nuit du lundi 15 au mardi 16, Georges Leprince, inspecteur de police, avait fait tous les bars, consciencieusement, les uns après les autres. Il entra maintenant dans le seul boui-boui de la ville restant ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre : le Grand Café de la Gare.

Vers cinq heures du matin, il retrouva, assoupi dans un coin, son vieux collègue de travail avec lequel il planquait régulièrement et lui offrit le café-croissant du matin.

- Tu ne rentres plus chez toi, Louis ? On sait que tu es célibataire ! Mais quand même ! Tu devrais t'allonger quelquefois...»

- Tiens, Salut, Leprince ! Ca te va bien de me donner des conseils ! T'as pas dû dormir beaucoup depuis le départ de Julie !

- Julie n'est pas partie, si tu vois ce que je veux dire !

- Bien sûr que je vois, Georges, bien sûr !

- Mange donc ce croissant. Moi, j'ai pas faim ! Faut que je rentre pour me changer ! Salut !

*
* *

A huit heures, la porte de la villa de Georges grinça comme un chat qui miaule. Il pensa en entrant :

- Tiens, Julie va certainement me demander de huiler les charnières !

Il monta l'escalier et entra dans la chambre. Il entendit un bruit d'eau qui coule.

- C'est Julie qui prend sa douche !

Il défit la ceinture de son pantalon et retira ses vieilles chaussures sans les délayer. Il se laissa choir dans le grand fauteuil sans même jeter un coup d'œil au lit. Il avait remarqué que la montre de Julie était restée sur la table de nuit, près de la lampe de chevet et ses yeux s'étaient fermés, abruti de sommeil qu'il était.

Trente minutes plus tard, il sursautait en regardant son réveil. Il était neuf heures moins le quart, il fallait vite s'habiller et se rendre au rendez-vous comme convenu. - Mon dieu ! Que j'ai mal aux pieds dans ces chaussures ! Et ce costume gris un peu trop habillé ! Quand Julie me verra débarquer fagoté comme un aristocrate, elle en aura un fou rire ! C'est bien vrai que j'ai l'air d'un prince ! pensa-t-il en claquant la porte sur lui.

*
* *

L'air de la rue était glacial. Il arriva au rendez-vous avant tout le monde. Personne. Pas même Louis. Georges regarda sa montre : neuf heures vingt. Il était en avance. Il se frotta les mains d'impatience. Il fallait que tout ça se termine maintenant. Il sentait que sa patience avait des limites, que ses nerfs allaient craquer, que ses forces allaient lui manquer. Sa vue se troublait. Il se mit à trembler d'agacement, fut pris d'étourdissements, obligé de s'adosser au mur.

- ... Monsieur Leprince ! Vous êtes en avance...» dit le curé sortant de la sacristie.

- Bonjour, mon père ! Mais...où est donc Julie ?

- Nous l'attendrons à l'intérieur, si vous le voulez bien...Il fait si froid, ici.

- Oui, c'est vrai, entrons ! Elle ne tardera plus maintenant !

Louis fit son apparition. Laissant le curé interdit, Georges se précipita vers lui, le tira par la manche et lui raconta quelque chose à l'oreille.

Louis hochait de la tête en signe d'assentiment puis alla se poster près de la porte de l'église.

- Ah ! Les voilà... Nous pourrions commencer, ils sont tous là... dit le curé.

- Oui. Commençons la cérémonie, s'il vous plaît ! Nous sommes prêts. répondit Georges.

*
* *

Dans la chapelle, tout le monde se penchait au-dessus de Georges Leprince, étendu inanimé, les yeux révulsés. Il faisait peine à voir. Louis fit passer sous sa tête un tricot que le curé lui tendait.

- S'il vous plaît, Monsieur le curé, Mesdames, Messieurs, laissez-nous passer ! Que l'on fasse notre travail...Nous allons conduire immédiatement ce monsieur à l'hôpital. A-t-il de la famille, ici ? claironna un infirmier du SAMU.

- Non ! Sa famille est là ! Le curé montrait du doigt le cercueil.

- Bon, alors... Nous lui avons donné un sédatif... Il va aller mieux, ne vous inquiétez pas. C'est bien de nous avoir prévenu tout de suite. Si quelqu'un dans l'assistance veut l'accompagner ...

- Oui, moi. Je m'appelle Louis D. Georges Leprince est mon ami.»
- Votre ami est sous un choc émotionnel intense, il va se remettre !
- Le malheureux ... balbutia Louis.
- Allez, suivez-nous ! Montez dans l'ambulance, s'il vous plaît !

Louis s'assit près de Georges et lui saisit la main. L'infirmier prit place en face :

- Il faut que je vous révèle ce qui vient de se passer... Ecoutez-moi bien, Monsieur, dit Louis. Quand Georges est arrivé chez lui ce matin, il poussa la porte qui crissait. Il a entendu Julie qui lui demandait de réparer les gonds. Ensuite, il est monté dans la chambre et a compris, rien qu'au bruit de l'eau qui coule, que Julie était sous la douche. Il n'a pas voulu la déranger. Il s'est installé au fond du fauteuil comme toujours mais s'endormit aussitôt. Quand il s'est réveillé en sursaut, il était neuf heures moins le quart. Il devait nous rejoindre pour la cérémonie mais les morts ne sont pas morts... Cessez de me regarder comme cela, s'il vous plaît ! Non, Monsieur, les morts ne sont pas morts. Il faut leur laisser le temps de mourir ! Et des fois, cela prend plusieurs jours. Moi, je vous le dis, Julie n'est pas morte. Elle est encore là. Georges le sait, il me l'a dit. Elle était à son bras à l'église. Il la menait à l'autel. Ils allaient se marier.

Louis se mit à sangloter.

*

**

- Plus vite... Fernand... plus vite... murmura l'infirmier à l'oreille du conducteur...Préviens tout de suite les Urgences...on en a deux sur les bras et y'en a un qui est drôlement bizarre !

Et l'ambulancier enclencha la sirène pour arriver plus rapidement à l'hôpital.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Le temps des noyaux in Phénix Mag n°4*
- *De la douleur de naître in Phénix Mag n°5*
- *L'Ange aux entrailles in Phénix Mag n°6*

WILLIAM BLANC

Science-Fiction

Question de portée



Né le 23 avril 1976. Il a découvert l'écriture grâce à son professeur de maths, Alain Huet, qui avait monté un club de SF au lycée Paul Éluard de Saint Denis. En sont sortis deux numéros d'un fanzine «AWT» et une sympathique équipe de joyeux mutants !

Le doigt sur la gâchette...

Simo Häyhä Severloh attend.

Couché sur le ventre, il observe devant lui une terre aride, un no man's land de barbelés et de sable.

Sa joue, collée à son PTRS 41 « flèche noire », est sèche malgré la chaleur.

Son œil, vissé au viseur. Télescope infrarouge.

Il attend.

Devant lui, par la meurtrière, trois kilomètres de plaines arides, puis la terre des Autres.

Derrière lui, deux kilomètres de zone spéciale, puis la terre de son peuple.

Sous lui, le mur, la *Muraille d'Acier* comme on l'a surnommée, béton armé en fait, dix mètres de haut, deux de large.

Son but, les empêcher de l'approcher pour s'y faire sauter. Ils viennent en nombre, vingt, dispersés, courent, espérant que le sniper en poste ne parvienne pas à les avoir tous avant qu'ils touchent le mur promis.

La difficulté de la tâche pour le tireur consiste à les repérer et à les contacter, comme on dit, le plus tôt possible.

Simo est bon à cela. Mieux, il est le meilleur. On ne l'appelle pas la mort blanche pour rien. Il détient le record du plus long contact : trois mille quatre cent trente-deux mètres et quatre-vingt dix-sept centimètres.

Tout est une question de portée.

*

**

Les voilà, ils arrivent. Trente cette fois, repérés à deux mille cent cinquante mètres. Rapide calcul de Simo : il doit établir un contact tous les 71,67 mètres.

Les Autres portent sur eux trente kilos d'explosif C-8.

Parcourent en moyenne 60 mètres toutes les dix secondes.

Soit un contact toutes les douze secondes.

Il arme son fusil.

La balle s'enclenche dans le canon.

Du 14,5mm, longueur 114mm. Des balles dum-dum, interdites par les conventions internationales.

Sauf pour les Autres.

Première cible, guère plus qu'un point, même avec le viseur télesco.

Il fait feu. Premier contact qui implose dans une gerbe rouge.

Il enclenche une nouvelle balle.

Deuxième contact.

Une autre balle.

Troisième contact.

Les Autres n'ont comme moyen pour se battre que de se faire exploser sur le mur.

Quatrième contact.

C'est faux, évidemment.

Cinquième contact.

Ils veulent faire pitié.

Sixième, septième, huitième.

La valeur militaire de ces actions est nulle.

Neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze...

Mais vu sur toutes les chaînes d'information du monde.

Quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un.

La portée symbolique en devient grande.

22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30.

Plus ils approchent, plus le tir est facile.

Tout est une question de portée.

*

**

Simo rentre chez lui. Le soir. À la petite ville.

Il a là-bas une jolie maison, à cinq kilomètres du mur.

Juste en face, il y a une petite buvette.

Le patron, Victor, est sympa.

Il y va de temps en temps prendre une bière.

Sa femme, Clarissa, enceinte de son second fils, aimerait bien habiter plus loin.

Elle n'aime pas le bruit que les consommateurs font le soir.

Les buveries toutes proches la dégoûtent.

Tout est une question de portée.

*

**

Simo a un ami. Il s'appelle Halek.
 Ils se sont connus en jouant au bowling. Ils adorent ça.
 Ils se rencontrent dans la rue, au supermarché.
 Rayon surgelés.
 - Comment s'est passé ton tour de garde ? demande Halek, toujours inquiet de la santé de son ami.
 - Comme d'habitude. Des terroristes ont tenté de franchir la muraille.
 - Les pauvres gars. C'est malheureux.
 - Ils l'ont cherché.
 - Mouais. La situation ne leur laisse pas trop le choix.
 - Tu parles. Ils n'ont qu'à nous lâcher. Cette terre est à nous.
 - Leurs ancêtres vivaient dessus. Tu ne peux pas leur reprocher de la vouloir.
 - Nos ancêtres y étaient aussi, bien avant eux.
 - C'était il y a deux millénaires. Je me demande pourquoi tu les juges si facilement alors que tu es mon ami.
 - Je ne vois pas le rapport.
 - Mais je suis comme eux, tu le sais bien. La seule différence, c'est que mon grand-père n'a pas fui lorsque vous êtes revenus. Ça fait de moi un citoyen de notre pays, avec à peu près les mêmes droits que toi, car cet Etat a d'abord été fait pour vous.
 - Où veux-tu en venir ?
 - Je pense qu'il est possible de s'entendre avec les Autres si seulement on se donnait la peine. Regarde-toi et moi, nous arrivons à nous parler. Pourquoi pas avec eux ?
 - Loin des yeux, loin du cœur. Tu sais bien que tout est une question de portée.
 - C'est ton grand truc à toi, cette phrase.
 - Désolé, déformation professionnelle.
 - Mais un jour, tu sais bien qu'il faudra combler le fossé qui nous sépare si nous voulons vivre ensemble, casser la distance.
 - J'ai pas les instruments pour cela. Mon job, c'est justement de maintenir la distance.
 - C'est bien dommage.
 - Tu viendras quand même chez moi prendre un pot ? Il y a un match ce soir.
 - Justement, je pensais qu'on pourrait plutôt en profiter pour aller au bowling. Les pistes seront désertes avec tout le monde devant la télé.
 - Bonne idée. Comme ça, je t'atomise et tu me paies la tournée.
 - Compte là-dessus mon pote, compte là-dessus. J'ai acheté une nouvelle boule de dix-huit et avec je sens que je vais faire un malheur.
 - Toujours à jouer en finesse.
 - L'inertie, mon ami, l'inertie. Un poids lourd lancé aurait toujours la même trajectoire et la même force à courte et à longue portée.
 - Tu vois bien. Tout est une question de portée.
 - Ah ouais, et moi ce soir, je vais te mettre un score hors de ta portée.
 - On verra.
 Ils se mettent à rire, comme deux bons amis.

*
 * *

Simo se rappelle d'une de ses pires fois sur le mur.
 Les Autres avaient tenté une opération d'envergure.
 Son régiment (à l'époque le, 916 ème grenadier) avait été mis en état d'alerte maximum.
 On l'avait placé dans le bunker WN 62.
 Il avait laissé de côté son précieux PTRS 41 et on lui avait mis dans les mains une mitrailleuse NSV 12.7.
 Ils chargèrent et lui fit feu.
 Il était cinq heures du matin.
 Ils espéraient que leur première ligne, sans explosif donc plus rapide, réussirait à attirer le feu des tours assez longtemps.
 Erreur idiote. Au poste, Simo et ses compagnons avaient parfaitement compris cette stratégie, et visèrent leur seconde vague sans se préoccuper des leurs.
 Leurs corps explosaient et étaient fauchés comme les blés, sous l'œil de leurs amis qui avaient pour une fois atteint la base de la *Muraille d'Acier*, mais sans arme, complètement inutiles, assommés par un déluge de douilles brûlantes qui tombaient des bunkers. Certains, en désespoir de cause, tentèrent de grimper ou de lancer des pierres. Mais ils étaient trop bas. Trop de distance. Pas assez de portée.
 Simo tira pendant dix heures et trente-sept minutes d'affilée.
 Le canon de la mitrailleuse, bien qu'aspergée régulièrement de liquide de refroidissement, menaçait de fondre alors que l'air étouffant du bunker était saturé de cordites et de carbone.
 Ce jour-là, Simo brûla vingt-sept mille soixante-dix-neuf munitions.
 Il établissait ainsi un nouveau record de contact en un tour de garde, soit cinq cent quatre.
 Il reçut une médaille, eut le droit à un reportage sur lui à la télévision ; sa mère l'appela pour le féliciter.
 Son père grogna. Lui a servi dans l'aviation et trouvait que Simo perdait son temps dans l'infanterie où jamais il ne progresserait au-delà du grade de sergent.
 Mais Simo n'aime pas bombarder des villes, tuer, même par erreur, des civils, parce que l'on tire de trop loin pour faire dans le détail.
 Il préfère voir l'ennemi qu'il contactait. Une vraie guerre en somme.
 Tout est une question de portée.

*
* *

Simo a un beau-frère. Il s'appelle Kahane.

Il vient souvent manger à la maison avec la sœur de sa femme.

Kahane a fait des études, il réfléchit beaucoup, fait de la politique. Il a pour ambition d'être élu un jour à l'assemblée.

C'est qu'il veut changer les choses.

Ce soir, la discussion tourne autour de l'évacuation des territoires avancés au-delà du mur.

- La raison en est évidente. explique Kahane. Si nous les avons gardés, la population des Autres, que nous aurions eu ainsi sous notre coupe, leur aurait permis de nous dépasser.

Pour lui, l'erreur a été commise lors de la grande colonisation. Les pères avaient fait évacuer une grande partie des Autres, mais pas tous. Certains, comme l'aïeul d'Halek, étaient restés.

- Depuis, reprend Kahane en mangeant le délicieux ragoût de Clarissa, ils se reproduisent comme des lapins. Nos femmes, pétries d'idées nouvelles – qui les honorent – ne veulent plus faire trop d'enfants. Mais les leurs restent à la maison et tombent enceintes une fois l'an. Les démographes ont calculé : d'ici quarante ans, ils nous auront dépassés et tous les efforts que tu consens, Simo, pour nous défendre seront vains. Notre foyer national retombera entre leurs mains. Comme ce sont des fanatiques qui ne croient ni en l'humanisme ni en la démocratie (il faut voir comment ils traitent leurs enfants qu'ils envoient se faire exploser sur notre mur), le pire est à craindre. Tu peux me passer le sel ?

- Ce sont quand même des citoyens comme nous. dit Clarissa, toujours passionnée par les débats politiques.

- Je sais, je sais, tu es influencée par cet Halek. Mais, c'est une exception qui confirme la règle. Ses cousins ne se mélangent pas à nous.

- Tu proposes quoi ? demande son interlocutrice un peu crispée. Sous la table, Simo lui touche la cuisse, histoire de lui faire remarquer qu'il n'aime pas la tournure que prend la discussion. Il sait à quel point sa femme n'aime pas son beau-frère qu'elle accuse d'avoir transformée sa sœur en mère de famille idiote.

- Il n'y a que trois solutions. Soit leur donner les mêmes droits que nous. Mais notre pays, fondé pour protéger notre peuple des agressions extérieures, y perdra sa raison d'être. Soit, faire appel à notre diaspora pour qu'elle vienne renforcer notre ethnie. Tu sais que la loi du retour, en vertu du *jus sanguinis*, ne cesse d'être élargie pour englober le plus de personnes, (petit-fils ou conjoint de l'un des nôtres par exemple) et que le gouvernement multiplie les opérations « parcelle d'abord » dans les autres pays pour convaincre chacun qu'une terre à eux les attend ici. Mais cela a des limites, et nos foyers à l'extérieur s'amenuisent.

Reste donc la dernière des solutions : l'expulsion, dans des conditions humaines bien sûr. Cela réglerait notre problème pour longtemps, au moins un millénaire, et nous permettrait, à terme, pas immédiatement bien sûr, de récupérer les territoires avancés une fois leur population déplacée. Il faut mettre le plus de distance entre eux et nous, l'augmenter en somme. Je suis sûr que Simo est d'accord là dessus. Il faut l'évacuation.

- Je n'ai pas les instruments pour cela. Mon job, c'est justement de maintenir la distance.

- C'est bien dommage. Mais imagine que les Autres qui vivent ici se rebellent. Tu devras te battre.

- Le combat au corps à corps n'est pas mon truc. C'est sale. Je préfère les guerres propres.

- Et avec quoi définis-tu l'hygiène d'une bataille ?

- C'est une question de portée. La bonne guerre, c'est celle qui maintient l'ennemi à distance.

- Heureusement, mon cher beau-frère, que certains ont parmi nous assez d'abnégation pour mettre les mains dans la merde.

- Je vais aller chercher le fromage, dit Simo.

- Je t'accompagne à la cuisine, renchérit Clarissa pour ne pas exploser de colère, histoire de voir si mon brownie n'a pas brûlé.

*
* *

Le dimanche, Simo part avec son fils, Joshua, dans son jardin.

Il a un bananier dont il coupe les fruits avec une machette.

Parfois, des petites bêtes tentent de prendre les bananes.

Son fils tente de les chasser avec son lance-pierre.

Simo le félicite.

Joshua répond qu'il sera toujours là pour protéger le jardin.

Simo lui explique alors :

- C'est bien, mais au lieu de passer tes journées à cela, il y a mieux à faire.

- Quoi papa ?

- On va mettre un grillage autour de notre jardin. Comme cela, les bêtes, sauf les plus ingénieuses, ne pourront pas atteindre notre bel arbre. C'est que, vois-tu mon fils, dans la vie, tout est une question de portée.

- Comment cela ?

- Si tu fais une chose hors de ta portée, tu es sûr d'échouer. Pareillement, si tu mets des ennuis potentiels hors de portée, ils ne te nuiront plus.

Son fils acquiesce.

Simo sourit.

*
* *

Le lendemain, Simo est de nouveau sur sa tour. Il attend, position tir couché, il attend et attend.
 Voilà qu'ils réapparaissent, les Autres.
 Dès le début, Simo sent qu'une chose cloche. Ils sont plus rapides. En les regardant juste avant le contact, il voit qu'ils ne portent plus d'explosifs. Par contre, tous se sont couverts la tête d'une espèce de turban.
 Sûrement un signe religieux. Simo sait qu'ils prient un dieu fou et guerrier, un dieu du fanatisme.
 Peut-être est-ce à cause de cela qu'ils vivent en dictature.
 Mais que lui importe. Il appuie sur la gâchette.
 Ils ont beau courir vite, Simo est un pro, et il les contacte un par un, méthodiquement, comme au champs de tir.
 Arrive la zone des mille mètres. Ils ne sont plus que dix à courir, à peine essoufflés. D'après l'état-major, les chefs des Autres refilent des amphés ou du speed à leurs commandos-suicides pour qu'ils tiennent la distance des trois kilomètres au sprint.
 Pas grave, Simo les aura quand même.
 Mais là, soudain, ils s'arrêtent.
 Ils enlèvent leurs turbans.
 Et découvrent un spectacle ignoble.
 Au sommet de leur crâne, on a vissé des petites rampes de lancement où l'on a placé des mini-rockets. Six précisément, qui s'enfoncent profondément dans leur cerveau, transformant ces êtres en orgue de Staline vivant. Le doigt de Simo se paralyse sur la gâchette. Dans le viseur, il voit le regard vide de ces hommes, le regard perdu, le regard triste. C'est lorsqu'ils lèvent légèrement la tête que Simo, horrifié, comprend ce qu'il va se passer. Il a juste le temps de faire exploser le crâne du premier avant qu'ils ne se mettent à faire feu. Les rockets partent, une à une, brûlant et brisant leur rampes de lancement et la boîte crânienne qui les soutenaient. Flèches de feu, elles passent par-dessus la muraille d'acier et filent loin, loin, vers...
 Vers...
 Vers la petite ville.
 Vont-elles l'atteindre ?
 Peut-être. Sûrement.
 Simo ne le sait que trop bien.
 Tout est une question de portée.

*
 **

Simo rentre chez lui en courant. Il a abandonné son poste, mais a pris son fusil. Il court, court, une demi-heure pour faire cinq kilomètres.
 Il arrive chez lui.
 En face, une bonne partie du quartier a été réduit en cendre. Les charges étaient très fortes. Seule la buvette a survécu. À peine noircie par les flammes.
 Étrange.
 Les gyrophares brillent au loin. Les secours sont débordés.
 Sa maison s'est écroulée.
 Son fils s'est pris un éclat en pleine tête. C'est sans doute pour cela qu'il ne lui en reste que la moitié.
 Il fonce sur les débris. Clarissa est en dessous, il peut la voir, mais elle est trop loin, sous la dalle de béton qui soutenait leur premier étage, là où elle voulait aménager un atelier de peinture.
 Elle respire encore. Il peut la voir, mais pas l'attraper. Une poutrelle lui a perforé le ventre.
 La dalle menace de s'écrouler. Craquements sinistres.
 Tant pis pour le bébé. Ils en referont un autre. Plein d'autres. Mais il faut que Clarissa vive.
 Ne me laisse pas tout seul.
 Sa main pend à côté d'elle.
 Simo est trop loin pour attraper sa main. Mais il le faut.
 S'il attrape sa main, il pourra la sauver. C'est certain.
 Craquement sinistre à nouveau.
 Il tend sa main au maximum.
 Il peut la sauver.
 Tout est une question de portée.
 Les craquements se font de plus en plus fort.
 Soudain, il sent qu'on le tire vers l'arrière.
 Des sauveteurs.
 La dalle s'écroule et ensevelit Clarissa.

*
 **

Le soir, Kahane réunit tous les gens de la ville, sauf ceux des Autres, comme Halek.
 Il traîne avec lui Simo, un Simo ravagé, épuisé, et le fait monter sur l'estrade pour l'exhiber comme un stigmaté vivant, la tête baissée, incapable de retenir ses larmes.
 - Mes frères ! lance Kahane. Aujourd'hui, ma famille a été touchée par deux fois par les Autres. Car c'est à la fois ma belle-sœur en-

ceinte et mon neveu qui sont morts, mais aussi trois des nôtres, trois de notre glorieux peuple. Les Autres auraient pu se dire que nous avions assez soufferts, pourchassés pendant deux mille ans avant de retrouver la terre de nos ancêtres. Mais non.

Les Autres, par cet acte barbare, ont montré qu'ils n'étaient pas membres d'une nation civilisée. Au contraire, ils acceptent d'être les instruments d'une dictature qui les transforme en objet de mort. Ce sont des terroristes, des nihilistes, qui veulent seulement nous détruire. Ils sont comme des sauterelles sur un champs de blé, comme des cafards dans une maison. Et on ne négocie pas avec des cafards, on les tue, on les élimine à coup d'insecticide.

Vous me direz, d'accord, mais pour cela, il faut franchir le mur. Et là, je vous répondrais que vous avez tort. Car les complices des Autres sont parmi nous, ceux qui, par négligence, nous avons laissé vivre dans nos communautés lors de la grande colonisation. Eh oui, pensez-y, n'est-ce pas étrange qu'aucune de leur maison n'ait été touchée par les rockets criminelles ? Et bien moi, cela ne m'étonne pas. Je sais depuis longtemps que ce sont des espions et des traîtres. Pourquoi ? Ne les avons-nous pas entretenu comme un père aide son fils chétif ? Et bien je vais vous vous dire pourquoi ? Parce qu'ils ont la haine dans le sang. »

- Oui ! crie quelqu'un dans l'assemblée.

- Tuons-les !!! beugle un autre.

- TUONS-LES !!! hurle la foule.

- Alors mes frères, reprend Kahane, allons finir le travail que nos grands-pères ont mal fini. Allons débusquer les cafards tant qu'ils ne se cachent pas, tant que nous les avons à portée.

En entendant ce mot, Simo leva la tête.

Tout était question de portée.

Oui, loin, les traîtres seraient intouchables.

Et ça, pour Clarissa, pour le bébé qu'elle portait, pour Joshua, Simo ne pouvait le supporter.

- Mais comment ferons-nous pour les tuer ? demanda-t-il soudain à Kahane. Les fusils du murs sont fait pour le combat longue distance.

- Alors nous prendrons tout ce qui nous tombe sous la main, couteau, marteau, machette...

Machette. Oui, ça, Simo se souvient qu'il en a une. Pour les bananes.

- Retrouvons-nous ici dans cinq minutes, le temps de nous équiper. ordonne Kahane. Ensuite, nous encerclerons le quartier. À mon coup de sifflet, nous avancerons et procéderons maison par maison.

- Oui, oui... crie la foule.

Victor, le patron de la buvette, monte alors sur l'estrade.

- La nuit va être chaude les gars. lance-t-il d'un air joviale, alors, j'offre la bière à tout le monde...

Grand cri de satisfaction.

- Deux canettes, histoire de se mettre en forme pour de travail.

Rires.

- Une canette, par maison.

Nouveaux rires.

- Et jusqu'à épuisement du stock lorsqu'on aura fini.

Hurllements de joie et applaudissements.

Simo n'écoute déjà plus. Il est déjà parti.

*

**

Simo tient la machette fermement dans sa main.

Halek est devant lui, à genoux.

Il le supplie :

- Ne me tue pas, ne me tue pas.

Il l'assure de son innocence.

Simo le regarde dans le blanc des yeux et voit.

Il voit enfin l'ennemi, l'ennemi qu'il a refusé de voir parce que trop proche et que lui regardait trop loin, trop occupé avec son beau PTRS 41. Mais, combattre de trop loin est une terrible erreur. On finit par prendre cela à la légère. On finit par dépersonnaliser le combat, par le rendre administratif ou sportif, selon les cas. En fait, il faut avoir le courage de se rapprocher pour connaître son adversaire, pour le voir sous son vrai visage.

Celui de l'hypocrisie.

Celui de la haine.

L'ennemi lui a compris depuis longtemps. Il a contourné la muraille d'acier tout en amusant ses gardiens, comme Simo. Et il s'est approché discrètement, a rompu la distance pour frapper en plein cœur.

Les misérables.

La leçon a été dure pour Simo. Il a dû descendre de sa tour d'observation, d'ivoire et de béton, pour comprendre cela. Mais maintenant, il choisit enfin de combattre comme un vrai guerrier. Et c'est pour cela qu'il a enfin son véritable Némésis à portée de sa machette.

Tout est une question de portée.

Au sadisme de l'écriture



Née en 1984, Véronique C. D'Angelo commence à écrire à l'âge de dix ans. Imprégnée des nouvelles de Stephen King, elle commence à écrire des histoires horribles. Quelques années plus tard, c'est en découvrant la littérature de H.P. Lovecraft qu'elle compose un mythe fantastique – le mythe de Veth – qui fera naître une vingtaine de nouvelles (Recueil Quand sonne le glas). En 2000, elle compose son premier livre fantastique intitulé «Au-delà du monde» dont l'intrigue se déroule dans un hôpital psychiatrique (publication sur le site www.anice-fiction.com) Ses nouvelles deviennent plus psychologiques. Elle tente de percer l'esprit humain, de l'analyser en profondeur. Au début de l'année 2004, elle remporte un concours littéraire avec sa nouvelle « La Canicule » sur le site AOOAY. Le thème ? « L'humanité demain et après demain... » La même année, l'association Scribe d'Opale lui offre un premier prix de nouvelle à thème (« Une lettre d'amour ») et un deuxième prix pour sa nouvelle « L'écrivain torturé ». L'année 2005, elle reçoit un troisième prix pour la nouvelle « Catharsis ». Au mois de février, sa nouvelle « La route du Vil » paraît dans la revue Borderline. Puis Reflets d'Ombres publie « L'Expérience de la fosse » et « Silence Marital » en mars et octobre 2005. A la fin de l'année, « Journal d'un Siasloth » apparaît sous forme de feuilleton en nouvelle du mois sur le site Reflets d'Ombres. En novembre 2005, le premier prix de nouvelle à thème pour « Un Matin d'Octobre » lui est attribué sur le sujet « Pourquoi écrire ». En été 2005, elle écrit son deuxième livre «Mundus Caro Démonia» dont l'intrigue gravite autour d'une secte satanique. En janvier 2006, sa nouvelle « Suprême Saveur » paraît dans la revue Black Mamba, « De l'autre côté du miroir », dans le fanzine Twice n°29 et « Je roule » dans le webzine Reflets d'Ombres. En août 2005, elle termine 3ème au Prix Merlin pour sa nouvelle « La route du vil » publiée chez Borderline. En août 2006, sa nouvelle « Les yeux verts » paraît dans Lunatique n°72. En septembre 2006, la revue québécoise Horrificque publie « La ligne terminatrice » dans son numéro spécial « femmes de l'étrange ». En décembre 2006, sa nouvelle « Des Bêtes de cirque » apparaît dans le volume II de Lycanthrope puis « Les Fanatiques » dans le volume III. Enfin, elle est finaliste du concours national sur Alfred Jarry organisé par la bibliothèque municipale de Laval. En octobre 2007, la revue Lunatique n°76 publie sa nouvelle « De l'autre côté du miroir ».

<http://veroniquecabondangelo.oldiblog.com/>

« Si l'existence n'est pas pour vous une scène sans cesse changeante et une source d'excitation, le monde vous paraît une prison ».
Charlotte Brontë, Jane Eyre

« Il est des jeux qui sont des peines ; et la peine en augmente le plaisir. »
La tempête, Shakespeare

« Vint le moment où la souffrance des autres ne leur suffit plus ; il leur en fallut le spectacle ».
Acide sulfurique, Amélie Nothomb

- Lecteur, ceci est mon corps, livré pour toi !

Tu te réveilles dans une chambre noire. Tu entends cette *voix* familière mais tu ne distingues aucun visage dans la pénombre. L'atmosphère ténébreuse te fait peur. Tu n'en as pas l'habitude. Menotté à cette chaise, tu demeures incapable de te souvenir. Que fais-tu là ? Quel est ce lieu pestilentiel auréolé de mystère ? Tu n'oses imaginer le pire. Alors tu te contentes de demander, d'une voix tremblante :

- Qui est là ?

L'*autre* est à quelques mètres. Elle répond :

- Ton auteur, invincible lecteur, ton auteur d'épouvante...

- Je n'aime pas l'épouvante. Qui êtes-vous ?

- Je ne réponds pas deux fois à la même question. Tu devrais pourtant te souvenir. Imagine que nous occupons l'antre de la dernière intrigue, une bibliothèque où un nouveau-né est sur le point de mourir, sous la griffe acérée de son propre père.

- Que me voulez-vous ?

- Ne sois pas si pressé, lecteur. L'intrigue doit monter crescendo, et ta peur aussi...

- Je n'ai pas peur ! Laissez-moi partir !

Tu t'agites sur la chaise. Tu essaies tant bien que mal de t'en délier. Mais l'intrigue s'est substituée à ton existence pour en faire une œuvre d'art, sanguinolente. Tu n'as aucune idée de la couleur adéquate. Mais tu inspectes l'ombre avec un œil suffisamment aiguisé pour en redorer le récit.

L'*autre* s'approche et murmure à ton oreille attentive :

- Pourquoi te laisserai-je partir ? Nous n'avons pas commencé l'histoire... Nous ignorons les armes utilisées et la douleur retranscrite... C'est une histoire d'épouvante, lecteur ! Ne faut-il pas du vécu pour te faire frissonner ? !

Et tu frissonnes, en effet... Tu ne crois pas ta présence ici possible, dans cette pièce qui dissimule les livres de déraison. Derrière l'ombre apparaît la hantise de tes lectures évasives, le cauchemar que tu t'es évertué à fuir. Parce que l'habitacle du mort ne représente pas, pour toi, une place confortable. Aujourd'hui, tu prends conscience que la dernière leçon horrifique a laissé quelques traces licencieuses sur tes innocentes lectures.

Tu n'as pas fait disparaître l'auteur...

- Je ne me rappelle plus... Qui êtes-vous ?

- Mon nom ne te donnera aucun indice. Peu importe le visage de l'auteur. Seule sa plume plaira ou courroucera ceux ou celles qui décident de se laisser pourfendre.

- Qui êtes-vous ?

- La même question, encore et toujours. Qui se cache derrière le récit ? Pourquoi tant d'horreurs, tant de crimes, tant de punitions, tant de perversions, tant de sadisme, tant de masochisme ? Pourquoi l'auteur écrit-il ? Pourquoi prend-t-il plaisir à se gorger d'immondices ? Pourquoi ceci et pourquoi cela ?

- Je vous demande seulement votre nom.

- Un jour, sur un site d'auteurs collectifs, A... F...com, tu as osé la rencontre. Tu t'es laissé surprendre par des récits amateurs. Tu en as fait des éloges ou des diatribes. Tu t'es pris pour un critique littéraire. Tu es devenu pompeux, insolent, persifleur, outrecoïdant. Tu as abusé du langage dans le seul but de faire mal. Et les plumes de ces auteurs débutants ont saigné sous ton invariable désobligeance. Tu en as laissé, bien sûr, quelques-uns indemnes... Ceux qui ne te dérangent pas ou qui n'entraient pas en contradiction avec ton éducation de pauvre petit lecteur écervelé.

- Je ne comprends où vous voulez en venir... J'ai une femme qui m'attend à la maison ! Le jeu a assez duré comme ça !

- Tu n'as plus à te préoccuper de ta femme. Tu es ici, avec moi. Et tu dois répondre à mes questions. Alors dis-moi : que cherches-tu dans la lecture, « *hypocrite lecteur, mon semblable – mon frère* » ?

- Vous citez Charles Baudelaire ! Qu'est-ce que ça signifie ?

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- Je n'y répondrai pas. Laissez-moi partir...

- Si tu as lu Baudelaire, tu as goûté aux premiers émois de *La charogne*. Mais ton appétit s'est visiblement arrêté au dix-

neuvième siècle. Que reproches-tu à l'horreur du vingt et unième siècle ?

- Je n'aime pas l'épouvante.
- Soit. Ce qui me conduit à te poser une nouvelle fois la question : que cherches-tu dans la lecture ?
- Du divertissement, rien d'autre. Laissez-moi partir !
- Et tu estimes qu'un personnage composé de noirceur, errant et morbide, attiré par le meurtre, n'est pas, en soi, un divertissement ?
- Cela est une question de point de vue.
- Exact ! Un point de vue que tu t'es orgueilleusement pressé de mettre en avant !
- Que voulez-vous dire ?
- Tu as critiqué les thèmes. Tu as critiqué l'auteur. Mais tu n'as pas critiqué la plume, le style, l'écriture en elle-même. Tu n'as pas un *critique* digne de ce nom ! Tu es un usurpateur. Et ce thème que tu dénigres, j'aimerais te le faire avaler, dès à présent...
- Je ne comprends pas. Je ne vous ai rien fait. J'ai juste donné mon point de vue.
- Tu n'écoutes pas. As-tu écrit une seule ligne dans ta vie ? As-tu plongé dans les impénétrables abîmes, épousseté le sol, comblé les vides, assumé toute la noirceur de la nature humaine, et tout cela, dans le seul but d'écrire ?
- Non, je n'en ai jamais eu l'envie.
- Sophisme ! Tu n'en as pas eu le courage ! Il est facile d'écrire sur le soleil qui pointe à l'horizon, sur une famille unie, sur l'amour, sur l'amitié, sur le progrès, sur l'accomplissement d'une existence ! Il est facile d'être optimiste et de déclamer un poème qui chante le ciel bleu ! Mais arpentez les catacombes, côtoyez les fosses communes, les cimetières, les cadavres, les meurtriers du futur ! Ca, c'est difficile !
- Quelle importance ? Si c'est votre choix, tant mieux ! Et si je vous ai blessé, pardon ! Mais on ne va pas dissenter sur la littérature pendant des heures ! ?
- J'ai mal entendu... *On ne va pas ?* C'est moi qui donne les ordres... C'est moi qui détiens la plume entre mes mains... C'est moi qui décide du « *on va* » ou « *on ne va pas* ». C'est moi qui vais te diriger, te faire courir, te faire suer, te faire saigner... As-tu compris, cher lecteur, ou veux-tu que je te remémore l'intrigue depuis le début ?

- Un passe-droit pour la folie : je vais être ton initiateur.
- Je ne veux pas être *initié* !
- Le problème, lecteur, c'est que tu n'as pas le choix. Il ne te reste plus qu'à écouter et à faire tes prières.
- Je ne suis pas sûr de comprendre...
- Tu comprendras bien assez tôt, crois-moi. Tout cet espace est réservé à ton initiation. Fais-en ce que tu veux... Mais ne t'aventure pas trop loin. Il y a souvent une surprise dans les histoires d'épouvante, n'est-ce pas ?

Les pas s'éloignent. Tu demeures seul dans ce lieu sans nom envahi par les ombres. Tu mets du temps à te rendre compte qu'il n'y a plus de menottes à tes poignets. Mais la peur te submerge. Tu oses à peine ouvrir les yeux. Tu n'imagines pas franchir le précipice et t'y laisser noyer. L'inconnu t'appelle mais tu refuses son étreinte. Tu n'as pas encore prêt. La voix ne s'est pas faite entendre. Aucune lumière ne te guide dans cette caverne sans nom.

- Il était une fois un lecteur travesti par son auteur dans une histoire originale susceptible d'atterrir dans les plus savoureux faits divers ! Un lecteur digne de ce nom ! Inapte ! Bavard ! Buveur de mots insipides ! Suceur d'écrivains populaires ! Un lecteur caché derrière son écran à assassiner des histoires en devenir ! Fabulateur plutôt que critique ! Un exorciseur de plume !

Tu t'es levé. Tu tâtonnes dans la pénombre. Tu ne discernes pas à plus d'un mètre. Tu relèves que la voix provient de haut-parleurs situés au plafond. La résonance est insupportable. Elle te donne des sueurs froides. Tu n'as plus le choix maintenant. Il faut affronter ta peur, se confronter à cet espace et se mesurer à cette voix.

- Le lecteur s'est réveillé dans une pièce enténébrée, menotté à une chaise. Il ne s'est pas ce qu'il fait ici ni pourquoi. L'angoisse remue chaque parcelle de son être ! Et sur son front coule la sueur des lâches ! Réveille-toi, lecteur ! Il est temps de te mettre en musique ! M'entends-tu ? Il y a une porte, ici, quelque part... Cherche-la...

Tu t'exécutes, bien sûr... Est-ce que tu as le choix ? Tu détestes à un tel point la pénombre que tu rêves d'une lueur douce qui se pose sur ton échine. C'est pour cette raison que tu t'avances, sans réfléchir, en avant. Tes mains se posent sur les murs humides. Tu en évalues les mystères d'un doigt hésitant. Sur le chemin, tu ne récoltes que les innombrables toiles d'araignée suspendues au plafond. A chaque pas, ton sang bouillonne dans tes veines et fulmine jusqu'à ton cerveau. Dans ta poitrine, ton cœur bat à l'agonie. *Tu n'as pas prêt... Tu n'as pas prêt pour ça...* L'auteur le sait bien. C'est pour cette raison qu'il t'a choisi.

Tu franchis une première porte. Les murs ondulent autour de toi et irradiant une lumière spectrale. Ebloui par cette luminosité, tu te recroquevilles sur le sol et attends de t'habituer à la lueur. Autour de toi, la pierre semble aussi tumultueuse qu'une vague déferlante. Tes pieds s'enlisent dans un sol spongieux auréolé de bulles. Et dans cette salle encore plus effroyable, là non plus, tu ne distingues pas à plus d'un mètre.

Seule la voix se fait de nouveau entendre :

- La pénombre des catacombes a laissé place aux lumières de l'au-delà ! Mais prends garde, lecteur, à l'endroit où tu mets les pieds ! Nietzsche nous enseigne ceci : « *l'homme est une corde tendue entre la bête et le surhumain – une corde au-dessus d'un abîme* ». Rien n'est plus vrai que cette citation ! Je veux faire de toi mon jouet dans l'épreuve ! Et que chaque instant passé dans cet Enfer constitue pour toi la pire des tortures !

La peur s'insinue en toi comme un poison. Et là, dans un angle biscornu cintré de lumière, un nouveau-né pousse des vagissements en te lançant un regard piteux. Tu te reconnais, bien sûr, mais tu préfères te raccrocher à l'idée d'une hallucination. Tu fermes les yeux et cherches une issue. La voix continue de se moquer de toi :

- Comme ce bébé est mignon ! Est-ce que ta mère s'occupait bien de toi ! ? Est-ce qu'elle t'aimait, *jolie pomme d'amour* ?

Tu n'as pas le temps de répondre à ces provocations. Ton esprit, englué de terreur, s'abîme à la simple perspective de rester là, prisonnier de ces murs étincelants où la vérité ne peut séjourner. Alors, les bras en avant, tu te confrontes à la nitescence du brouillard. Bientôt, tes doigts entrent en confrontation avec un nouvel ornement. Mais la matière purulente accrochée à la pierre ne t'offre aucune issue de secours.

Désormais, seule la voix peut te guider :

- Droit devant, lecteur ! Tu finiras bien par changer d'espace temporel ! C'est tellement bon de voyager, surtout quand on ne connaît pas la destination ! Ha ! Ha ! Ha !

Un pas en avant et tu plonges... Les dents serrées, le vide te surprend. C'est comme plonger au fond d'un puits sans savoir si la chute sera mortelle ou non. Même avec de l'expérience, on ne s'y habitue jamais. Tu roules dans la poussière, essayant une quinte de toux, la sueur au front. Puis, quand ton regard brave l'inconnu qui t'entoure, tu manques de défaillir. Les murs se remettent à tanguer comme un bateau au large abandonné de son capitaine. Cette fois-ci, aucun brouillard ne couvre l'horreur de cette salle teintée de rouge où chaque détail semble s'offrir à l'iris dans le seul but de la persécuter.

- Le temps s'écartèle pour mieux te faire souffrir, mon bon lecteur ! Et comme les livres sont éternels, le temps lui aussi ne se gaspille pas ! Il continue de faire vivre les personnages qui ont hanté notre vie !

Tu déglutis ta salive et tentes d'assumer le spectacle qui te fait face. Tu crois d'abord à un mirage. Mais même à travers tes paupières closes, tu reconnais l'épouvantable torture qui perce ton oeil et se répercute en toi.

- Le temps, comme le tic tac imperturbable d'une horloge, perpétue les tribulations de l'existence jusqu'à nous rendre fous !

C'est une roue de torture dont on a scié le moyeu. Liée aux jantes, dans l'incapacité de bouger, *elle* te regarde en souriant. C'est un visage familier, un visage que tu as adoré toute ton enfance. Un visage que tu ne peux oublier. Son ventre arrondi est enserré par des filins d'acier. Et plus ton regard arpente ce corps de suppliciée, plus la douleur t'étouffe. Le ventre de ta mère se déchire, oppressé. Dans son regard, tu détectes une haine de connivence, une haine que tu ne comprends pas, qui te répugne. Et plié en deux, tu affrontes ton destin. Ton ventre, entaillé à son tour, laisse s'échapper les liens de consanguinité. Tu ne cesses jamais de la dévisager, apeuré et horrifié par l'indifférence de son sourire, exalté.

Et la voix, comme un métronome, continue d'insuffler son poison à travers le temps, éternellement figé :

- C'est l'écriture, l'écriture seule, qui nous y aidera ! L'écriture comme un catalyseur ! L'écriture qui coupe comme les mots se saignent sur le papier ! L'écriture ! Seulement ça, mon bon lecteur ! As-tu compris que ce n'était pas seulement de l'écriture abhorrée ? ! Une aberration créatrice ! Une plume pernicieuse qui trempe son arme dans la véracité de son encre et qui attaque jusqu'à ce que mort s'ensuive !

La souffrance n'a jamais été plus véhémente. Et son sourire, comme le reflet d'un paradis qui décline à l'horizon, te pourfend de l'intérieur. La grossesse ne sera jamais achevée. Le nourrisson prématuré gît encore, ensanglanté, dans le ventre lacéré de sa mère. Son cœur ne bat presque plus. Il agonise. Et toi, lecteur, prisonnier de cette révélation, tu t'éteins avec les restes de ton passé, putréfiés par l'écriture. *Et toi aussi...*

- L'écriture, comme un malheur merveilleux, n'est-ce pas ?

Tu ne répondras jamais à cet axiome. La vérité s'est faite jour en toi. Si le réel t'offre une seconde chance, tu ne liras plus jamais de récit d'épouvante. En attendant, il te reste à te reconstruire, par le milieu.

Réalité du Comte Ouar



Il a découvert la SF en CM 1 avec « xp15 en feu » de Pierre Devaux.

A 22 ans, suite à un accident qui l'a laissé avec trois mois à occuper, il a commencé à écrire un roman de science-fiction (Peccavi)... Il le remanie depuis.

Entre temps, à 26 ans, il a présenté une nouvelle fantastique à l'occasion d'une manifestation organisée par le haut patronage du Centre National des Lettres, à Landerneau (29) : les Lunes d'Or (1980).

Sa nouvelle, « Le carreau », se retrouva éditée avec plusieurs autres, dans un petit livre intitulé « Entrez sans frapper ».

A 50 ans, il a décidé de renouveler sa tentative d'émancipation des personnages de son roman !

En parallèle, il écrit des petites nouvelles fantastiques et de science-fiction, mises en ligne sur le site www.anice-fiction.com, qui soutient et encourage les écrivains amateurs. Cette rencontre avec des lecteurs et d'autres auteurs lui a redonné confiance et l'a incité à poursuivre dans cette voie, source de grandes joies.

** Nouvelles fantastiques :*

- Le carreau (parue dans 'Entrez sans frapper' – 1980) – La septième tour – Sortilège – Mécanique Quantique – Le proprio – Le goéland – Carreau cassé – Le catalyseur – Les murs ont des oreilles – Poupées russes – Bagdad – Héritage ou hérédité – La petite église – Quentin

** Nouvelles de science-fiction :*

- Réalité du comte Ouar (parue dans 'Encre noire' – 2e trimestre 2006) – Un nouveau monde – Déjà vu ! (première variation sur le Comte Ouar) – Corps et âme (seconde variation sur le Comte Ouar) – Le trou noir

** Roman :*

- Peccavi (mis en ligne sur « www.anice-fiction.com » et « www.ava-anice-fiction.org »)

Les professeurs Paul Berger et Alexandre Cooper aimaient bien venir se détendre, en fin d'après-midi, dans ce petit café de la gare de Palaiseau.
La navette qui les ramenait du centre de Saclay arrivait généralement vers 17h45. Les trains des deux savants partaient respectivement à 18h18 et 18h20.

Ils avaient largement le temps de prendre un café, une bière ou même un apéritif léger avant de sauter dans leurs correspondances.

Cette petite demi-heure leur servait de débriefing. Ils faisaient un rapide point sur leurs travaux de la journée et pouvaient rentrer dans leurs foyers en pensant à tout autre chose.

Cette journée avait été une belle journée de printemps. Elle semblait annoncer un superbe été à venir, et tout le monde paraissait avoir ressorti les sourires en rangeant les affaires d'hiver.

Ce soir là, vendredi 8 mai 1970, les deux hommes étaient malheureusement sur le point de finir leur semaine par un constat d'échec... Enfin, pas tout à fait !

Ce n'en était pas réellement un : c'était en fait la prise de conscience d'une impossibilité physique ! Six ans plus tôt, ils s'étaient engagés, eux deux et leur équipe du C.E.A. de Saclay, sur une voie qu'ils avaient espérée très prometteuse, mais qui s'était révélée être une impasse.

Toute l'équipe en avait discuté tout l'après-midi ; il fallait se rendre à l'évidence, ils piétinaient depuis trop longtemps. Poursuivre aurait été de l'entêtement improductif !

Quand Paul Berger et Alexandre Cooper pénétrèrent dans le bar, s'y trouvait encore peu de monde. La foule commençait à arriver aux alentours de 18 heures. Ils aimaient bien cette ambiance qui leur rappelait le temps de leurs études. Ils avaient tous deux une trentaine d'années, mais ils avaient passé leur fin d'adolescence davantage dans les livres et les préparations d'examens que dans les bars.

Ils rejoignirent immédiatement leur table habituelle, dans un petit renforcement juste au bout du zinc. Là, deux tables seulement trouvaient place ; une table de deux et une de quatre. Ils avaient pris pour usage de prendre celle de quatre.

Justement, la seconde table était occupée par un homme, habillé d'un long imperméable qui aurait été de mise quelques jours plus tôt, mais qui semblait, ce jour, là hors saison, presque anachronique ! Il buvait un grand café.

Il leur adressa un signe de tête discret et se reconcentra sur sa tasse.

Les deux amis ne l'avaient jamais vu auparavant. Ils lui rendirent son salut et l'oublièrent.

- Deux bières bien fraîches, lança Paul au barman qui approchait.

Ils restèrent silencieux jusqu'à l'arrivée de leurs verres.

- C'est fini alors ! fit Paul.

- Je crois qu'on n'a pas vraiment le choix ! Nous avançons depuis six ans vers un cul-de-sac, et maintenant nous ne pouvons que nous résigner.

- C'est dommage ! Ca m'aurait tout de même bien plu d'y arriver.

- Et à moi donc ! Mais plus nous avançons, plus nous devons affronter des paradoxes incontournables, infranchissables. Alexandre but une gorgée et lança :

- Adieu donc les voyages dans le temps. Adieu à tous mes aïeux que je pensais aller saluer...

Ils trinquèrent avec les mines de participants à un enterrement bien triste.

L'homme attablé à côté d'eux toussota légèrement :

- Excusez-moi, fit-il, j'ai entendu malgré moi votre conversation...

- Oh ! Ce n'est pas grave, répondit Paul. Il n'y a rien de secret... Il n'y a plus rien de secret.

- Je crois que nous avons voulu satisfaire une envie de jeunesse en nous lançant dans ce projet, renchérit Alexandre. Mais aujourd'hui c'est terminé !

- Mais pourquoi arrêter ? demanda l'inconnu. Voyager dans le temps ! C'est un projet qui doit être stimulant... Passionnant... Fantastique !

- Oui ! Oui ! Mais il faut parfois redescendre sur terre.

- Mais pourquoi arrêter ? questionna l'homme à l'imper.

- Pourquoi ? répéta Paul. Pourquoi ? Tout simplement parce que c'est impossible.

- Et oui ! confirma Alexandre. Six années de recherche viennent d'être rattrapées par le simple bon sens : les paradoxes temporels !

- Le fameux paradoxe du fils qui rencontre son père ou son grand-père et qui le tue ! lâcha l'homme.

- Vous semblez dédaigneux en disant cela, remarqua Paul. Mais croyez-nous si nous vous disons que c'est impossible, nous savons de quoi nous parlons. Tout le monde aimerait pouvoir revenir en arrière ! Vous également sans doute ! Tout le monde a des théories plus ou moins fumeuses sur le sujet...

- Des théories ! Oui, mais pas seulement...

L'inconnu avait légèrement baissé le ton et prit un air de conspirateur.

Un petit groupe de lycéens venait de faire son entrée dans le café. Ils parlaient et riaient fort ! Ils semblaient heureux de leur journée, heureux d'avoir enfin atteint la veille du week-end, heureux de voir les vacances d'été arriver à grands pas !

Alexandre décida de s'amuser à faire semblant de prendre au sérieux son interlocuteur :

- Comment contourneriez-vous ce simple paradoxe dont vous venez vous-même de parler ?

- Il existe, tout le long de l'existence de chaque individu, des nœuds alternatifs.

- Des nœuds alternatifs ? s'étonna Paul. Qu'entendez-vous par là ?

- Dans sa vie, un homme fait des choix. Certains de ceux-ci sont déterminants. En fonction des voies choisies, son existence aura des avenir complètement différents. Mais, en fait...

L'inconnu s'accorda une pose pour finir sa tasse de café.

Alexandre sourit intérieurement à cet effet de manche. Paul lui jeta un rapide coup d'œil et comprit où voulait en venir son collègue.

- En fait quoi ? questionna-t-il donc.

- En fait, toutes les possibilités de ces choix primordiaux sont suivies simultanément...

- C'est moi qui ne vous suis pas, reconnut Paul. Il y a choix ou il n'y a pas choix ?

- Il y a choix ! Mais chaque choix crée une réalité différente...

- Ah ! Les réalités alternatives que vous avez évoquées... Je vois.

Alexandre avala une nouvelle gorgée de bière et reprit :

- Vous vous rendez compte du nombre de réalités alternatives différentes que cela ferait ?

- Le calcul peut être vite fait, fit Paul. Combien de nœuds alternatifs pensez-vous qu'il y ait dans une vie ?

- Une dizaine, en moyenne...

- Seulement ?

- Certains plus... D'autres, surtout de nos jours où la société de consommation essaie de tout prévoir, de tout planifier, beaucoup moins. Ne peut être considéré comme choix réel, le fait d'hésiter, le midi, entre un steak ou du poisson ! Il s'agit ici des grands choix de vie...

- Soit ! Dix. Et combien d'individus sur terre depuis la création ?

- Depuis l'apparition de l'homo sapiens, on peut dire : cent milliards !

- Oui ! On peut dire ça ! reconnut Alexandre.

- Le résultat donne donc : dix puissance cent milliards ! conclut Paul ! Ca fait beaucoup !

- Et c'est une estimation basse, rectifia l'homme. Vous omettez totalement les éventuels intelligences extraterrestres qui peuvent exister dans l'univers...

Les deux savants se regardèrent à cette évocation. L'inconnu le remarqua aussitôt :

- Votre appréhension scientifique de cette éventualité ne peut pas vous faire rejeter totalement cette possibilité, fit-il remarquer.

- C'est vrai ! reconnut Paul en remarquant un accent étrange chez leur orateur, outre sa manière de s'exprimer. Même s'il s'astreignait à parler lentement, l'homme avait manifestement l'habitude d'un débit de paroles élevé... étonnement élevé !

- Oui ! confirma Alexandre, mais oublions-les ! Rien qu'avec les terriens vous avez déjà un nombre faramineux de réalités alternatives ! Où les mettez-vous ? Où sont-elles ? Des dimensions parallèles ?

- Oui ! Oui et non !

- Soyez plus précis. Les dimensions parallèles représentent une possibilité statistique réelle, mais vous ne pouvez pas les accumuler par milliards comme dans ce cas-là !

- Non en effet !

- Votre théorie ne tient donc plus...

- Attendez ! Je vous ai dit que c'était plus qu'une théorie.

- Où sont toutes ces réalités alternatives alors ?

- Vous êtes professeurs de physique ! Vous avez donc étudié l'univers physique d'Einstein avec ses quatre dimensions.

- Bien sûr...

- N'avez-vous rien trouvé d'étonnant dans cette définition de l'univers ?

- Oh ! Vous allez même revoir les théories d'Albert Einstein ! fit Paul d'un air moqueur. Ne pensez-vous pas aller un peu trop loin ?

- Laisse-le finir, le coupa Alexandre. Je suis curieux de savoir comment il va revisiter les théories de l'univers à quatre dimensions.

- Je ne vais pas les revisiter. Les compléter, peut-être !
- Nous sommes impatients de vous entendre !
- Vous avez les trois premières dimensions de longueur, largeur et hauteur, et la quatrième : le temps.
- Tout à fait d'accord jusque là !
- Vous avez certainement remarqué que s'il est possible de se déplacer à volonté sur les trois premières dimensions, par contre la quatrième nous est imposée !
- C'est justement ce que nous étudions depuis six ans !
- Mais peut-être n'envisagiez pas le problème sous le bon angle ?
- Nous vous écoutons...

Les deux savants ne s'étaient pas tant distraits depuis longtemps. Ils attendaient avec impatience le moment où la simple logique allait faire choir leur conférencier improvisé.

Celui-ci continuait son exposé :

- Vous avez l'axe temporel, qui va du passé vers le futur. Une ligne quasiment infinie !
- Infinie ! coupa Paul. Pas vraiment car on sait qu'elle commence nécessairement avec le Big-Bang !
- Oui ! Si on adhère à cette théorie !
- Parce que vous avez une autre théorie de la création de l'univers ?
- Chaque chose en son temps, si vous le permettez ?
- Vous avez raison ! Jetons d'abord à la poubelle les théories d'Einstein, et après on s'occupera du Big-Bang !

Alexandre était aux anges. Cette conversation était en train de lui faire oublier le goût amer qu'avait eu cette journée.

L'inconnu repris :

- Ce que nous appelons présent est en fait un point qui sépare le passé du futur. Hier il était en amont ; demain il sera en aval. Mais...

- Mais ?
- Sur cette ligne infinie... ou semi-infinie... ne trouvez-vous pas qu'il y a du gâchis ?
- Du gâchis ?
- Oui ! Du gâchis de place ! Du gâchis de temps. Un tout petit point utile sur cette ligne immense !

Alexandre resta sans voix. Paul le regardait interrogatif. Ils commençaient à comprendre tous les deux où l'autre voulait en venir... Mais pourquoi pas !

Ce fut là, précisément à cet instant que Paul et Alexandre cessèrent de prendre l'inconnu pour un farfelu, même s'ils n'étaient pas encore prêts à prendre pour argent comptant ce qu'il avancerait.

- Un tout petit et unique point sur cette ligne... Mais non ! A chaque création d'une réalité alternative apparaît un présent supplémentaire, juxtaposé à sa réalité source ! Des réalités ne différant d'abord que par très peu de choses, et donc très proches. Au fur et à mesure que les nœuds alternatifs se multiplient, elles s'éloignent l'une de l'autre.

Les gens ignorent totalement ces autres réalités. Mais certains peuvent faire de rapides allers et retours dans des réalités voisines. Les niveaux vibratoires étant différents, il ne peut y avoir de choc, d'interférence physique. Les deux représentations du même individu peuvent évoluer en parallèle, sans prendre conscience qu'elles ne sont pas là où elles devraient réellement être... Par exemple, il a été souvent constaté que des personnes émotionnellement instables, ou même simplement fragiles, témoins d'un événement particulier, avaient eu une étrange perception de celui-ci. Vous-mêmes, sans raison réelle, ne vous êtes-vous jamais trouvés mal dans votre peau ? Pas bien dans vos chaussures ?

Les deux savants se regardèrent en même temps. Serait-ce l'explication ?

Ils avaient tenté, par deux fois, d'envoyer des objets, des crayons, dans le passé, puis dans le futur... Les deux crayons avaient bien été dématérialisés, mais n'étaient jamais réapparus, ni plus tôt, ni plus tard !

Cette théorie originale présentée par leur voisin de table avait l'avantage d'expliquer le pourquoi de ces échecs : les crayons n'avaient pas été envoyés dans le passé ou dans l'avenir, mais dans une autre réalité !

Le cerveau de Paul fonctionnait à plein régime. Il se précipita sur un terrain plus terre-à-terre :

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il à brûle pourpoint. Vous n'êtes pas venu ce soir par hasard...
- Et quel est votre but véritable ? renchérit Alexandre. Ne seriez-vous pas envoyé par une puissance étrangère qui était bien aise de nous voir piétiner dans une voie sans issue au lieu de nous occuper de sujets plus réalisables, plus opérationnels ?
- Oh ! Qu'allez-vous chercher ? Mon nom ? Il ne vous dira rien ; je m'appelle Vladimir Ouar ...
- Vous êtes Soviétique ! Coupa Alexandre. Je m'en doutais. Ça explique votre démarche et sa cohérence. Vous aimeriez nous voir continuer à tourner en rond...

- S'il vous plaît, laissez-moi finir. Et essayez d'oublier cette partition Est-Ouest. Dans vingt ans, elle aura disparue ! C'est exact que je suis d'origine russe... Et même d'origine noble ; je suis comte. Puisque vous le voulez, je vais vous dire la vérité. Je pensais, j'espérais pouvoir l'éviter, mais je n'ai plus le choix sinon ma venue risquerait d'avoir été inutile ! Et cela, je n'ai pas le droit de me le permettre...

Le dénommé Vladimir avait prononcé ces derniers mots dans un souffle, les yeux soudain embués, la mâchoire légèrement tremblante.

- Nous vous écoutons, fit simplement Paul qui avait ressenti comme une ombre menaçante planer au-dessus d'eux.

L'inconnu, avant de poursuivre, appela le serveur pour commander trois bières. Une fois celles-ci servies, il commença l'histoire la plus incroyable que les deux savants aient jamais entendue :

- Je suis venu aujourd'hui car je savais que vous aviez décidé d'arrêter vos recherches sur les voyages temporels.
- Comment le saviez-vous ? Nous n'en avons pris la décision définitive que cet après-midi.
- Si vous arrêtez ces expériences, poursuivit Vladimir sans faire attention à l'interruption, vous allez entamer des études dans un tout autre domaine, mais qui auront des effets catastrophiques !
- Vous semblez bien informé... remarqua Alexandre. Même Paul et moi, nous ne savons pas encore vers quel axe nous allons nous tourner.
- C'est vrai, continua Paul. Une réunion est prévue lundi matin pour déterminer les priorités et les faisabilités.

L'homme but une gorgée de la bière fraîche qui leur avait été servie. Il reprit :

- Une réunion est prévue pour lundi, je sais. Mais quand vous arriverez à cette réunion, prononça-t-il lentement en regardant Paul les yeux dans les yeux. Quand vous arriverez à cette réunion, vous saurez exactement où aller ! Quelles études lancer !
 - Puisque je le saurai lundi prochain, vous pouvez déjà m'en donner une idée...
 - Non justement !
 - Et pourquoi ?
 - Ces recherches aboutiraient à une théorie que vous rédigeriez en commun dans vingt-cinq ans. Vous la fignoleriez jusqu'à votre départ en retraite. Elle vous ferait obtenir un prix Nobel de physique.
 - On a droit à une séance d'extralucide à présent, reprocha Alexandre. Tant que vous restiez dans le domaine de la physique, vous étiez à peu près crédible, mais là...
 - Je ne vous demande que de m'écouter jusqu'au bout. Après vous déciderez...
 - Soit ! Mais essayez d'être bref, je suis déjà moins intéressé.
 - Après votre départ en retraite, une nouvelle équipe reprendrait vos théories pour tenter leur mise en application. Un appareillage serait mis au point, mais lors du premier essai, il y aurait un problème...
 - Je crois que ça suffit là, interrompit à son tour Paul. Au lieu de nous raconter des contes à dormir debout, dites-nous franchement ce que vous voulez ...
 - D'accord ! Je viens de votre futur.
 - C'est complètement incohérent, fit remarquer Alexandre. Vous viendriez du futur pour nous demander de poursuivre nos recherches sur les voyages temporels !
 - Jusqu'à présent, vous étiez logique. Mais là, vous perdez pieds. Vous dites n'importe quoi !
- Sur ces paroles, Paul fit mine de se lever...
- Attendez ! supplia Vladimir. Tout ce que je sais sur vous, je l'ai appris en lisant un livre que vous écrirez plus tard, pour expliquer votre parcours jusqu'à votre découverte... C'est pour cela que je sais que cette idée de recherche, vous, Paul Berger, vous devez l'avoir ce soir, dans le train vous ramenant chez vous.
 - Mais si c'est cette théorie qui nous a fait écrire un livre, si nous vous écoutons, nous ne l'écrivons pas ! Et si nous ne l'écrivons pas, vous ne pourrez pas y puiser des renseignements pour venir nous rencontrer...
 - Vous avez encore vos anciens réflexes, reprocha l'homme à Paul. En changeant votre façon de voir les choses, vous créez une nouvelle réalité alternative...
 - Mais pourquoi venir nous voir alors, si cette réalité alternative se crée ?
 - Pour qu'elle soit créée, il faut qu'il y ait un choix bien défini entre deux possibilités. Jusqu'à présent, pour vous, il n'y avait pas de choix à faire, il n'y avait qu'une évidence. Vous vous trouvez encore à ce qu'on appelle un nœud potentiel...

Paul eut une idée pour confondre l'homme :

- Vous nous dites avoir puisé vos renseignements dans un livre qu'Alexandre et moi allons écrire...
- Tout à fait.
- Si nous avons... ou allons écrire ce livre, nous allons certainement parler de notre première rencontre... notre toute première rencontre !
- Je n'en ai jamais parlé à personne, avoua Alexandre.
- Moi non plus ! Mais c'est bien le genre de détail original que l'on peut mettre dans un livre alors qu'on a atteint l'âge

de la retraite... Alors ?

- Effectivement, la première partie porte sur votre période pré-professionnelle...

- On vous écoute...

- Vous vous êtes rencontrés pour la première fois au collège, en classe de sixième. C'était une sixième mixte, une des premières classes mixtes...

Les deux savants se jetèrent un regard interloqué.

- Vous êtes rapidement devenus grands amis. Cependant il a fallu que vous tombiez amoureux de la même camarade de classe quasi simultanément.

C'était exact...

- Mais comme vous sentiez que cette attirance risquait de briser votre amitié, vous avez pris la seule décision que vous pensiez, à l'époque, pouvoir prendre : vous avez monté un véritable complot afin de faire passer la pauvre fille pour une tricheuse, et cela a si bien fonctionné qu'elle a fini par être renvoyée de l'école.

Personne ne connaissait cette histoire en dehors des deux hommes !

Ils se réinstallèrent sur leur chaise :

- Nous vous écoutons ! Mais soyez précis je vous en prie.

- Je ne vous dirai pas la nature des recherches que vous pourriez mener puisque la raison de ma venue ici est de vous empêcher de les mener. Sachez seulement que si vous arrêtez vos expériences sur les voyages dans le temps, la machine que construiraient vos successeurs s'emballerait à son premier essai. Une réaction en chaîne se déclencherait qui aboutirait à des conséquences auxquelles personne n'aurait pensé.

- Quelles conséquences ?

- Je peux vous le dire, tant elles semblent éloignées de la nature du projet : la machine bouleverserait complètement le champ magnétique terrestre. Sa nature en serait totalement modifiée...

- Modifié ! Le champ magnétique terrestre !

- Cette modification entraînerait la chute inexorable de la civilisation...

- Vous n'exagérez pas ?

- Non ! Non ! Pas du tout ! répondit Vladimir d'une voix froide. Ce nouveau champ magnétique a un effet étonnant : il crée une masse aux ondes ! Toutes les ondes, longues, moyennes, courtes, quelles que soient leurs natures, se trouvent soumises à la gravité terrestre. Il faut tout réinventer pour tenir compte de leurs nouvelles trajectoires qui relèvent à présent de la simple balistique !

Alexandre se mordit les lèvres avant de demander :

- Dans votre description, vous êtes passé du conditionnel au présent de l'indicatif ! Vous voulez dire que vous vivez cela ? Que vous l'avez vécu ?

- C'est vrai ! Et je ne vous ai pas parlé d'une autre conséquence de cette modification du champ magnétique... L'attraction terrestre a légèrement augmenté, sans doute due au même phénomène...

Le voyageur temporel avait de plus en plus de mal à aligner ses mots. Ceux-ci semblaient ne pas vouloir sortir de son gosier. Ils étaient pourtant communs, mais tellement terrifiants !

- La lune... elle... Quelle catastrophe !...

Vladimir s'arrêta les deux mains sur son visage... en sanglots...

Les deux savants attendirent en silence qu'il se ressaisisse.

- Que pouvons-nous faire ? demandèrent-ils ensemble.

- Continuez vos recherches actuelles. Je suis la preuve qu'elles peuvent aboutir.

- Ne pourriez-vous pas nous montrer votre appareil de déplacement temporel ? En l'examinant, nous pourrions avancer nos travaux.

- Je pourrais, mais vous n'y gagneriez rien ! Il est basé sur une technologie complètement différente de la vôtre du fait du nouveau contexte magnétique d'où je viens...

- Vous n'allez pas pouvoir repartir alors... Pourquoi ne viendriez vous pas travailler avec nous !

- Je le ferais avec plaisir, mais je ne serai pas vraiment à ma place ici. Et de plus, je suis certain que vous n'auriez de cesse tant que vous n'auriez pas obtenu de moi des précisions sur ces fameuses recherches que je veux vous dissuader de mener !

- Qu'allez-vous faire alors ?

- L'engin qui m'a amené est programmé pour un retour automatique. Normalement, à la fin de ce mois, un passage doit s'ouvrir pour l'aspirer vers son présent ; toute l'énergie vient de là-bas.

- Et où se trouve-t-il ?

- Je me suis rematérialisé au Pérou. Dans l'arrière pays de Chimbote, un port très animé sur la côte pacifique. Je crois que c'est l'un des premiers ports au monde au niveau des volumes et des mouvements. Je suis passé tout à fait inaperçu.

- Qu'allez-vous faire alors ? redemanda Paul.



- J'ai de nombreuses visites à rendre avant la fin du mois. Après, je prendrai la direction de l'Amérique du Sud et adieu le vingtième siècle.
- Vous ne nous avez pas indiqué de quelle année vous venez...
- C'est volontaire... Mais rassurez-vous, il se passera plus d'un siècle avant tout cela !
- Nous aurions mille questions à vous poser... Ne pourrait-on se revoir si vous ne partez que dans un mois ?
- Je ne peux pas ! Je ne dois pas ! Il faut que j'évite de multiplier les transformations de nœuds potentiels en nœuds alternatifs. D'où... De quand je viens, on ne les maîtrise pas encore totalement... En fait, ce voyage est le premier réalisé. Il a été basé sur la théorie que je vous ai exposée...
- Ce n'est qu'une théorie ?
- Oui ! Mais vous pouvez constater que l'appareil construit en se basant sur cette théorie fonctionne ! On peut donc considérer qu'elle est loin d'être entièrement fautive.
- C'est vrai, dirent reconnaître les deux savants.
- Mais, poursuivit Paul, quand vous allez rentrer, dans quelle réalité allez-vous vous rematérialiser ?
- A vrai dire, c'est l'une des inconnues de ce voyage !
- Si vous rentrez dans la réalité d'où vous venez, vous ne bénéficierez pas du bénéfice de votre intervention... Alors ?
- Tout à fait exact ! Mais cette théorie des réalités alternatives n'en étant qu'une, théorie, nous devons tout tenter pour préserver l'existence de l'espèce humaine... J'aurai la réponse à mon retour. Pour éviter tout risque d'interférence avec ce projet, je reconnais vous avoir donné un faux nom !
- Une ultime question alors, tenta Alexandre, sans relever cette dernière remarque. Vous avez évoqué tout à l'heure une autre théorie que celle du Big-Bang pour la création de l'univers... Vous pouvez nous en dire plus ?
- Ce que je peux vous dire, c'est qu'avant dix ans, une nouvelle théorie va apparaître et qu'elle va peu à peu s'étendre...
- Quelle théorie ?
- Elle l'appellera : théorie des cordes. Enfin, au début, je peux dire : elles s'appelleront... Il y aura plusieurs écoles qui finiront rapidement par se fondre les unes dans les autres Cette théorie permettra de faire le lien entre la physique quantique et la relativité générale. Elle fera prendre conscience d'un univers beaucoup plus vaste, à dimensions multiples... Il faudra vous tenir au courant... Elle vous sera nécessaire pour avancer...
- C'est tout ce que vous pouvez nous dire ? Et sur ce que va devenir la planète ?
- Je vous ai dit le plus important... La chute de la lune, outre les dégâts directs causés, sera la cause de grands dérèglements, puisque que c'était elle qui maintenait stable l'axe de rotation de la Terre. Il y a même un risque pour qu'elle sorte de son orbite !
- Mon dieu ! s'exclama Alexandre.
- Mais à plus court terme, reprit Paul, la guerre du Vietnam ? Les Américains arriveront-ils à amener la paix ? Les Soviétiques reviendront-ils à une vision des choses plus raisonnable ? Vous avez dit tout à l'heure que dans une vingtaine d'année l'U.R.S.S. n'existerait plus... Va-t-il y avoir une troisième guerre mondiale ?
- Le comte Ouar sourit intérieurement de la puérité des questions qui lui étaient posées. Mais les deux savants ne bénéficiaient pas du recul que lui avait !
- Je vous rassure : il n'y aura pas de guerre mondiale dans le sens où vous l'entendez.
- Vous nous effrayez avec vos réponses...
- Il n'y aura pas de grands conflits internationaux comme la seconde guerre mondiale... Les Américains quitteront le sud-est asiatique dans trois ans... Deux ans plus tard, le Vietnam sera réunifié. Avant vingt ans, je vous l'ai dit, la séparation des deux blocs européens va disparaître... Mais il y aura toujours des conflits locaux, meurtriers, très meurtriers ! Les hommes oublient vite, trop vite, les massacres passés ! D'autres seront perpétrés, en toute impunité, sporadiquement à plusieurs moments... En différents endroits de la planète... Même en Europe !
- Ce n'est pas possible ! objecta Paul horrifié. Les gouvernants actuels sont trop conscients des horreurs nazies pour oublier ! Pour ne pas réagir immédiatement si une situation semblable venait à apparaître ?
- J'en ai assez dit. Je dois partir...

Sachant que le moment de se séparer était arrivé, sans ajouter davantage de paroles inutiles, les trois hommes se serrèrent chaleureusement la main et Vladimir sortit de leur vie.

- Tu as vu l'heure ? demanda Paul.
- Oh ! Déjà vingt heures. Je vais téléphoner chez moi pour prévenir que j'ai du retard.
- Je vais faire comme toi...

Durant le trajet ramenant chacun chez lui, aucun des deux savants ne parvint à s'ôter de l'esprit cette curieuse rencontre. Plus de paradoxe ! C'était fabuleux.

Jusqu'au 30 mai, Vladimir rendit de nombreuses visites. On ne sait jamais... On peut toujours espérer éviter des catas-

trophes annoncées !

Le 31 mai, il avait rejoint Chimbote...

Si un être humain n'était pas capable de prendre conscience de se trouver dans une réalité alternative proche, qu'en était-il des machines ? Comment des énergies incompatibles pouvaient-elles réagir à cette brusque confrontation ?

Que se passa-t-il au moment du retour ? Cause ou conséquence ?

Ce jour là, un tremblement de terre de 7,8 sur l'échelle de Richter secoua toute la région. Il y eut 66 000 morts recensés, et un, ignoré à jamais !

L'illustrateur : STEPHANE POINSOT



Né à Reims en 1975, Stéphane Poinsot, après un bac d'arts plastiques, se tourne vers des études en arts appliqués à Nantes où il privilégiera le dessin.

Influencé par John Howe, Jeffrey Jones et Bernie Wrightson pour ne citer qu'eux, Stéphane Poinsot a collaboré à différentes publications: In Nominé, Cops... pour les jeux de rôles, des couvertures chez Octobre, Magnard, Belial... dans le domaine du livre et des jeux comme «il était une fois» ou «Du balais»...

Chaque projet étant abordé de différentes techniques comme les encres ou l'infographie même si l'huile reste l'approche la plus utilisée.

Morbe



Rachel Gibert est née à Saint-Étienne, puis elle a grandi dans le bordelais, en Entre-deux-Mers. Fille unique, elle inventait, lorsqu'elle était enfant, des histoires pour se tenir compagnie. Adolescente, elle s'est mise à écrire des poèmes qui l'ont aidée à mieux se comprendre. Elle a ensuite beaucoup déménagé au cours de ses études (Bordeaux, Darmstadt, Mayence, Toulouse, Limoges, Angers). Puis, il y a deux ans, elle est venue s'installer sur Paris. Elle a alors commencé à écrire des nouvelles de science-fiction, fantastique et fantasy, dont certaines à partir de ses cauchemars.

Bibliographie :

Nouvelles

- *Un zeste de fiel*, Marmite & Micro-onde n°16, septembre 2006
- *Psycho et Amort*, L'Oulifan n°16, janvier 2007
- *La Mort en personne*, Reflets d'Ombres n°11, juillet 2007

Poèmes :

- *Une peur sans nom ?* Reflets d'Ombres n°10, avril 2007
- *La Passion*, Reflets d'Ombres n°11, juillet 2007
- *L'alcoolique*, Reflets d'Ombres n°12, octobre 2007
- *La Voix de la mort*, Reflets d'Ombres n°13, janvier 2008

Site web :

<http://gibert.rachel.free.fr/>

Les professeurs du collège, penchés par-dessus la rambarde, tenaient l'homme à bout de bras. Soudain, ils le lâchèrent dans le vide. La chute dura très longtemps, ralentie par la viscosité de l'air grisâtre. L'homme ne cria pas. Lorsqu'il arriva à quelques mètres au-dessus de la ville de Morbe, il se prépara à atterrir doucement sur le toit, comme un chat. C'était peut-être la centième fois que l'événement se produisait. La descente se terminait toujours sans une égratignure, bien qu'il y ait plusieurs centaines de mètres de dénivelé entre la corniche sur laquelle était perché le collège et les toits de la ville. Et ensuite, l'homme revenait inlassablement dans l'établissement scolaire. Pourquoi faire ? La jeune Anna l'ignorait, mais, contrairement aux autres, elle éprouvait de la tristesse pour le pauvre homme.

A 16 ans, elle avait presque fini sa scolarité. Mais elle n'avait pas encore décidé de ce qu'elle ferait après. Et comme elle était orpheline, elle ne savait pas non plus où elle irait. Elle n'avait aucun souvenir de ses parents et n'avait jamais quitté le pensionnat de Morbe. Le monde s'arrêtait à ses murs gris. Anna retourna dans sa petite chambre, encombrée d'objets hétéroclites qu'elle ne se rappelait pas y avoir amenés. Elle gardait tout, comme si leur propriétaire allait un jour venir récupérer ses biens.

*

**

Anna décida d'aller faire un tour à la bibliothèque. La pièce aux murs couverts d'étagères surchargées et poussiéreuses était petite. Il n'y avait personne d'autre que la jeune fille. Son regard fut attiré par un grand miroir accroché au mur, entre les planches couvertes de livres. Elle l'avait toujours vu là, mais, pour la première fois depuis qu'elle était devenue amnésique, un souvenir de sa petite enfance se superposa à l'image qu'elle voyait. Elle resta plusieurs minutes dans un état d'hébétéude, face à la glace ternie par la poussière. Puis enfin, lorsqu'elle entrevit le sens de sa réminiscence, elle sortit de sa torpeur et s'approcha du mur. D'un geste machinal, elle actionna un mécanisme invisible et une porte, dont les limites correspondaient à celles du miroir, s'ouvrit dans la cloison.

Anna la franchit et découvrit une pièce immense éclairée par quelques torches. Il n'y avait aucun mobilier, mais la jeune fille remarqua, à plusieurs endroits, l'affleurement de marches d'escaliers s'enfonçant dans le sol. La porte se referma derrière elle. Un rire stupide éclata soudain dans un coin sombre de la salle. Elle sursauta. Il lui était impossible de distinguer quoi que ce soit dans la direction d'où venait le son. Puis elle vit un homme hideux s'avancer lentement dans la lumière. Voûté, il avait des mains larges et gauches et un regard bête et malfaisant. Il s'approchait d'Anna en ricanant de plus belle. L'adolescente se sentit en danger et la peur l'envahit. Maladroitement, elle chercha à ouvrir la porte, mais le système d'ouverture n'était pas le même que de l'autre côté. Elle devait agir dans l'urgence. Cependant son cœur battait douloureusement dans sa poitrine et son cerveau, comme anesthésié, refusait de réfléchir. Surmontant sa panique avec beaucoup d'efforts, elle prit une torche et se précipita vers l'escalier le plus proche.

*

* *

En bas d'une volée de marches s'amorçait un souterrain. Les galeries creusées dans le calcaire semblaient très anciennes. Par chance, l'odieux personnage avait décidé de ne pas poursuivre la jeune fille, qui devait maintenant trouver une issue plus sûre à ce tunnel. Soudain, Anna vit deux yeux briller au loin. Puis elle entendit un miaulement. Un chat ! Quand elle fut tout près de l'animal, elle l'entendit ronronner. Elle se pencha pour le caresser, tenant sa torche avec précaution. Il était noir avec des yeux d'un vert lumineux, très beaux. Son grand regard calme semblait encourager la fuyarde. Puis le chat commença à avancer, comme s'il voulait lui indiquer la route à suivre. Anna lui emboîta le pas. Lorsqu'ils rencontrèrent des bifurcations, le chat choisissait toujours son chemin sans hésitation. Sa compagne se demandait où il allait l'emmenner.

Au bout d'une marche assez longue, toujours en descente, Anna entendit des bruits de voix. Elle pensait être arrivée au niveau de la ville de Morbe et s'attendait à voir de la lumière. Mais ce fut celle des torches qui l'accueillit. Et, à la place de l'air frais, ce fut un courant d'air sentant fortement le moisi qui l'assaillit. Puis elle vit des barreaux et devina des gens derrière. Peut-être une centaine de personnes, dans une salle aussi vaste qu'une église. L'adolescente, stupéfaite, regarda le chat passer entre les barreaux et disparaître au milieu d'objets posés à terre : des caisses, des bols... Les captifs commençaient à se tourner vers Anna. Bien que la luminosité soit faible, la jeune fille discernait parfaitement leur maigreur et leurs traits creusés. Ses yeux s'agrandirent d'effroi. Jamais elle n'avait vu de tels stigmates de souffrance et de privation. Comment pouvait-on infliger à des êtres humains un aussi cruel supplice ? Elle sentit à la fois un sentiment de compassion et de révolte monter en elle. Elle ne savait que dire ni que faire. Et lorsqu'elle parla, ses mots lui parurent totalement inappropriés.

- Pourquoi êtes-vous enfermés ? demanda Anna aux personnes qui, de l'autre côté des barreaux, s'étaient rapprochées d'elle.

- Et vous, qui êtes-vous, la questionna-t-on d'un air suspicieux.

- Je m'appelle Anna. J'ai tenté de m'enfuir par le souterrain. C'est le chat qui m'a guidé jusqu'à vous.

- Qu'a-t-il fait lorsqu'il vous a vue ?

La question sembla très curieuse à la jeune fille. C'était une femme qui la lui avait posée. Elle avait l'air très vieille, mais

l'impression était due à sa mauvaise condition physique. Anna répondit :

- Il a ronronné.

Les personnes qui suivaient la conversation se regardèrent d'un air entendu.

- Alors, assieds-toi, Anna, nous avons une histoire à te raconter, lui dit la femme.

Celle-ci s'assit à son tour et commença à parler. Tout le monde l'écoutait religieusement.

*

* *

« Avant ta naissance, ce petit royaume était très différent de celui que tu connais. Les gens qui vivaient dans la ville et la campagne alentour appartenaient au peuple de Mileure, dont tu n'as probablement jamais entendu parler. Le pays était prospère et ses habitants s'adonnaient à leurs occupations avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie. Leur existence était paisible et joyeuse, l'air était limpide et le soleil faisait dorer le blé chaque été. Le matin, peu après le chant du coq, l'odeur piquante du pain sortant du four embaumait l'atmosphère, le forgeron commençait à frapper de son marteau le métal chaud posé sur l'enclume, les rues devenaient très animées et, les jours de marché, les paysans et les commerçants vantaient d'une voix vigoureuse leur marchandise. L'art était florissant et s'exprimait partout, notamment au niveau de l'architecture et des vêtements, qui exhibaient des motifs typiques richement colorés. Les bruits, les odeurs et les couleurs, malgré leur profusion, créaient une ambiance à la fois tonique et harmonieuse. Les fêtes étaient l'occasion pour toute la population de se retrouver, avec beaucoup d'allégresse, autour d'une table toujours bien garnie.

Ce peuple était gouverné par Ori, un roi juste et bienveillant, aimé et respecté de ses sujets. Il administrait son territoire avec l'aide d'un conseil composé de membres de la cour, mais aussi d'artisans, de commerçants, de paysans... Ses décisions prenaient en compte les désirs et les besoins de chacun. Son épouse, Eneri, s'illustrait dans des œuvres charitables. Elle veillait à l'entretien des orphelinats et des hospices, ainsi que des écoles, qui assuraient la scolarité de tous les enfants, filles ou garçon, quels que soient les revenus de leurs parents. Mileure ne comptait aucun mendiant : dans la ville ou la campagne, chacun pouvait se rendre utile et recevoir salaire. Si une famille rencontrait des difficultés passagères, un prêt ou un don pouvaient lui être accordé par le souverain. Le couple royal était très proche de ses sujets, auxquels il se mêlait souvent. La force invincible et la sagesse du roi, légendaires, lui venaient d'un objet transmis par ses ancêtres. Il s'agissait d'un cube de métal noir couvert d'inscriptions en ancienne calligraphie. Tout l'héritage des anciens était contenu dans ce matériau, qui s'enrichissait d'un nouveau savoir à chaque génération. Le précieux hexaèdre se léguait d'un roi à son descendant depuis des lustres. Comment un tel support pouvait-il interagir avec le roi ? Aussi étrange que cela puisse paraître, au contact de l'héritier du trône, le métal devenait liquide et pénétrait dans son corps par la peau. Il lui transmettait immédiatement puissance, sagesse et connaissances ancestrales.

A cette époque-là, un autre peuple vivait dans l'obscurité fangeuse de la vieille forêt de Morbe. C'était de mauvaises gens, qui ne concevaient que le mensonge, le vol, la trahison et les sournoiseries. Des individus sinistres, fainéants et sales. Leurs maisons, dont les murs étaient un grossier mélange de bois et de terre, étaient branlantes. Ils ne savaient rien fabriquer de leurs propres mains et se volaient mutuellement les objets utiles, qui leur venaient le plus souvent du royaume de Mileure. Leur mode de gouvernement était anarchique. Bref, tout en eux était détestable. De plus, jaloux des habitants de Mileure, ils cherchaient par tous les moyens à prendre leur place. Ils désiraient avec avidité leurs maisons et leurs terres, ainsi que le pouvoir de leur roi. Alors, pour les contenir, les soldats de Mileure les surveillaient continuellement. Le peuple de Morbe n'avait ni le droit de sortir de leur forêt ni celui d'étudier le maniement des armes. Mais un jour, il y eut un traître parmi les surveillants. Un ancien soldat de la garde personnelle du roi, aigri de ne pas avoir obtenu la promotion qu'il espérait, leur enseigna comment fabriquer et utiliser un arc. Mû par un violent désir de vengeance, il leur apprit également que le monarque avait un point faible, secret qu'il avait probablement surpris en écoutant aux portes. Alors, une nuit, un habitant de Morbe, son élève le plus doué au maniement de l'arc, sortit de la forêt et pénétra dans le château royal. Le félon l'accompagnait, car il savait comment éviter la garde. Mais il restait prudemment en retrait, afin de ne pas être tenu pour responsable, en cas d'échec de l'opération. La surveillance du palais ayant été ainsi facilement déjouée, l'archer parvint sans encombre à tuer le souverain endormi en lui envoyant une flèche dans la nuque, le seul endroit de son corps que le métal noir ne protégeait pas.

L'assassin récupéra ensuite le cube et, comme son pouvoir ne pouvait se transmettre ni à lui ni à aucun de ses congénères, il l'enferma dans une boîte qui fut ensuite cachée. Les habitants de Mileure, sans roi pour les guider et les protéger, furent vaincus, dans un déchaînement de violence, par ceux de la vieille forêt, qui volèrent tous leurs biens. Puis les vainqueurs les enfermèrent dans une prison, sans nourriture, afin qu'ils meurent en suppliant leurs geôliers de les aider. Le fourbe fut mis en détention avec eux, sans avoir rien obtenu de ses anciens alliés, pas même l'ombre d'un remerciement. Abusant sans vergogne de leur nouveau pouvoir, les conquérants gardèrent également la fille du roi, devenue amnésique après avoir vu son père se faire assassiner. Ils la tinrent dans l'ignorance de son identité et l'élevèrent au milieu de leurs propres rejets, dans le bâtiment qui avait été le palais royal. De cette façon, ils humiliaient autant que possible l'ancienne reine de Mileure, déjà profondément meurtrie par la perte de son époux et maintenue prisonnière, sans aucun des égards dus à son rang, au milieu des siens, condamnés à une mort lente et atroce.

Mais les chats veillèrent sur les captifs et leur apportèrent de la nourriture chapardée en ville. Les restes alimentaires étaient ensuite laissés en évidence afin d'attirer les rats, qui étaient mangés crus. Malgré cela, seul un petit nombre d'individus put survivre. Les corps de ceux qui mouraient étaient jetés au fur et à mesure au fond d'un trou, dans l'une des nombreuses cellules annexes de la prison. Le moral était très bas, évidemment. Il n'est jamais facile de voir un proche mourir après une lente et douloureuse agonie en sachant en plus qu'il n'y a aucun espoir pour les survivants, y compris pour soi-même. Tu l'auras deviné, Anna, c'est de nous dont je te parle. Je suis Eneri et voici les survivants du royaume de Mileure. Et toi, tu es ma fille, l'héritière du royaume. Cela ne fait aucun doute. Le chat t'a reconnue et l'a montré en ronronnant. Nous avons plusieurs chats qui furent élevés avec toi et qui, aussi curieux que cela puisse paraître, ne ronronnent qu'en ta présence. Ils commencent à être vieux, maintenant, mais ils nous permettent toujours de manger et c'est grâce à eux si nous pouvons aujourd'hui faire ta connaissance.

Tu peux nous sauver, Anna. Si tu retrouves le cube et si tu le touches, tu auras la force nécessaire pour nous libérer et vaincre le peuple de Morbe. Le cube est dans un coffret qui nous appartenait et, lorsque j'ai obtenu de pouvoir te dire adieu, juste avant que l'on m'enferme ici, j'ai glissé un double de sa clef dans tes affaires. Il te faut d'abord retrouver cette clef. Ensuite, il te faudra découvrir la boîte, qui a été emmurée dans l'une des galeries de ce labyrinthe. Les chats sauront te mener jusqu'à cet endroit. »

*
* *

Anna avait écouté le témoignage de sa mère avec beaucoup d'émotion. Des images de son passé lui revenaient, à présent. Elle voyait le visage lumineux de ses parents, le meurtre de son père, l'invasion des gens de Morbe, la grisaille qui les avait accompagnés et enfin la séparation d'avec sa mère...

Elle toucha la main d'Eneri à travers les barreaux et lui promit, ainsi qu'à son peuple, de les libérer au plus tôt. La jeune fille devait d'abord récupérer la précieuse clef, qui se trouvait normalement dans sa chambre, au pensionnat. Pour cela, il valait mieux qu'elle quitte le souterrain par une issue non gardée, afin d'éviter si possible d'attirer l'attention sur ses promenades défendues et de ne pas voir trop fréquemment le garde débile. Les chats la menèrent jusqu'à une sortie discrète, bien que située au niveau de la ville. Anna longea ensuite pendant quelque temps les rues sales, couvertes de cendres et de détritrus, puis remonta la route en lacet jusqu'en haut du promontoire. Lorsque la jeune fille fut devant l'école de Morbe, dotée d'épaisses portes et de hauts murs, elle dut attendre, pour pouvoir entrer, que quelqu'un franchisse l'accès utilisé par le personnel de service. Une femme, qui travaillait habituellement en cuisine, sortit enfin, offrant ainsi la possibilité à Anna de poursuivre son dessein. L'employée, à l'esprit lent, regarda la jeune fille avec surprise lorsqu'elles se croisèrent à la porte. Par chance, elle n'eut même pas l'idée de donner l'alerte. La nuit était tombée et l'absence d'Anna en salle d'étude avait dû se faire remarquer. Maintenant, les élèves étaient dans leur chambre où ils pouvaient soit dormir, soit travailler encore un peu en attendant l'heure du couvre-feu. Les plus jeunes étaient dans des dortoirs, tandis que les plus grands, comme Anna, avaient leur propre chambre. Dans les couloirs, l'adolescente ne détecta aucune animation pouvant être liée à sa disparition. Elle atteignit sa chambre sans croiser quiconque. La petite pièce, équipée d'un lit, d'un bureau et d'une chaise était également inoccupée. Elle put donc prendre rapidement la vieille clef, perdue au milieu de toutes sortes de bricoles. Maintenant qu'elle avait retrouvé la mémoire, elle se souvenait les avoir amassées, lorsqu'elle était petite, pour la simple raison qu'elles brillaient. Son père l'appelait d'ailleurs « petite pie ». Anna quitta sa chambre sans tarder.

Dans les couloirs, le calme régnait. Mais Anna voyait des torches se croiser au dehors. On devait la chercher là-bas, dans la cour et les dépendances, après avoir visité toutes les pièces du bâtiment principal. Il était plus prudent, dans ce cas, qu'elle retourne dans le souterrain en passant par la bibliothèque et la porte secrète. De plus, le trajet par les galeries était plus direct et plus rapide que la route qu'elle avait prise pour remonter. En effet, elle devait se dépêcher, maintenant, car il lui fallait tenir sa promesse avant le lever du jour. Elle espérait seulement que le fou ne serait plus là où elle l'avait rencontré.

Bientôt, se dit-elle, on arrêterait de la chercher. Après tout, ils seraient soulagés de ne plus l'avoir sur le dos. Ils ne s'imagineraient jamais qu'elle ait pu découvrir l'entrée du labyrinthe et encore moins retrouver les siens. Il n'y avait de toutes façons aucune raison pour qu'elle se souvienne de la porte derrière le miroir : pour tous, elle était amnésique. Et si l'homme qu'elle avait rencontré avant de s'enfoncer dans les galeries était bien là pour monter la garde, il semblait trop débile pour faire un rapport correct.

*
* *

Anna atteignit la bibliothèque. Le silence et l'obscurité s'y étaient donné rendez-vous. La jeune fille ouvrit avec beaucoup d'appréhension la porte secrète. De l'autre côté, les torches étaient toujours allumées et on entendait ronfler comme dans une forge : le garde s'était endormi. Tant mieux ! Qu'il fasse aussi mal son travail l'arrangeait bien, elle ! Anna prit l'une des torches et descendit les marches. Lorsqu'elle commença à longer les galeries du souterrain, un chat vint à sa ren-

contre. Elle le vit de loin : son pelage était d'un blanc de lait. Quand il fut tout près, elle vit ses yeux bleu clair, très incisifs. Il se mit à ronronner, puis commença à avancer. Elle le suivit. Ils ne passèrent pas par le même chemin que la première fois et arrivèrent, après une marche assez longue, dans une vaste salle soutenue par de lourdes colonnes finement ciselées. L'endroit était magnifique. Les motifs représentés sur les chapiteaux étaient typiques des anciens. La pièce était donc très vieille. Les parois avaient été remodelées par les hommes afin de rendre leur surface régulière. Au fond, le mur était différent : les pierres, posées les unes sur les autres, étaient maintenues par un ciment grossier. C'est dans cette direction que le chat se dirigea. Puis il s'assit devant le mur et fixa la jeune fille qui s'en approchait.

Le cube de métal devait être caché derrière cette cloison de pierres. Anna réalisa que le travail qu'il lui restait à faire, avant de trouver la boîte qu'elle cherchait, risquait d'être long. Heureusement, le ciment était meuble, une pierre allongée en forme de racloir suffirait à l'enlever. Anna avait beaucoup de chance, car si les pierres avaient été solidement jointes, elle ignorait où elle aurait pu se procurer des outils. Elle gratta donc le ciment et enleva les pierres une à une. Elle avait parfois peur qu'elles ne tombent toutes seules. Petit à petit, le tas de pierres décrochées grossissait. La lumière de la torche, quant à elle, diminuait d'intensité. Anna se dépêchait. Elle découvrit enfin un petit espace creusé derrière le mur. Elle tendit sa main qui rencontra un objet dans la cavité. Elle le retira. Il s'agissait d'un coffret très orné. Anna se dépêcha d'y introduire la clef, car la lumière baissait d'instant en instant. Elle dut forcer pour actionner la serrure : après tant d'années, le mécanisme avait besoin d'être graissé.

Une fois la boîte ouverte, le cube apparut. Il était vraiment très beau. Anna le prit dans la main. Il commença immédiatement à se liquéfier et la jeune fille vit avec inquiétude le liquide noir pénétrer son corps. Pourtant ce n'était pas douloureux, juste étrange. Elle éprouva soudain un sentiment de puissance et un grand bien-être l'envahit. Sa mémoire s'enrichit de connaissances millénaires. Au milieu de ce torrent de savoir, Anna chercha les informations qui l'aideraient à sauver son peuple. Comment ouvrir la porte de l'horrible prison sans en posséder la clef ? Comment vaincre ensuite le peuple de Morbe ?

Elle entendit alors, dans sa tête, les voix de ses ancêtres. Ils lui décrivirent l'étendue de ses pouvoirs et lui expliquèrent comment s'en servir. Puis ils lui donnèrent des conseils afin de lui permettre de surmonter les prochaines épreuves. Quand elle sut comment agir, elle décida de retourner auprès de son peuple. Que sa torche soit éteinte ne lui posait maintenant aucun problème : elle y voyait aussi bien qu'un chat. Elle retrouva facilement la vaste cellule où vivaient les siens. L'endroit n'était plus éclairé par aucune torche. Anna se demanda qui leur mettait de la lumière. Probablement le garde idiot. Il semblait logique qu'il vienne vérifier régulièrement que les prisonniers étaient toujours bien mourants.

*
* *

Des visages blêmes et interrogatifs apparurent derrière les grilles. Ils scrutaient l'obscurité en se demandant si Anna était de retour ou, sinon, qui pouvait bien se trouver là. Le bruit, pourtant faible, des pas d'Anna avait dû les réveiller. Les captifs, habitués à vivre dans un environnement sombre, étaient très sensibles au bruit. Afin de les rassurer, la descendante du roi de Mileure dit :

- N'ayez pas peur ! C'est moi, Anna. Tout s'est bien passé. Je vais pouvoir vous délivrer... Je vais tenter d'écarter les barreaux.

Anna dut s'y reprendre à plusieurs fois. Sa nouvelle force était prodigieuse, mais elle devait apprendre à la contrôler. Bientôt, l'espace entre les barreaux fut suffisant pour que les survivants du royaume de Mileure puissent sortir de leur geôle à tâtons. Ils étaient d'ailleurs si maigres qu'ils auraient presque pu s'évader seuls.

- Le jour va bientôt se lever. Nous allons pouvoir reprendre le contrôle de la ville, ajouta Anna presque joyeusement.

La jeune fille guida les siens vers la sortie jouxtant la cité. Elle était leurs yeux, car ils n'avaient aucune torche. Bientôt, ils virent en face d'eux un rectangle rose-orangé : la fin du souterrain, l'aube et la liberté retrouvée ! Au moment où Anna apparut à l'air libre, une onde issue de son corps se développa autour d'elle en cercles concentriques et s'élança à la conquête du ciel, jusqu'à atteindre la ligne d'horizon. Le flux chassait la poussière grise apportée par les gens de Morbe et qui créait autour d'eux une semi-obscurité permanente. Les rayons naissant du soleil purent enfin atteindre à nouveau librement le sol. Rendus malades par l'excès de lumière, les usurpateurs sortirent de chacune des maisons qu'ils avaient volées, dix ans auparavant. Pendant quelques minutes, ils tournèrent en rond, se demandant ce qui se passait, puis ils s'enfuirent précipitamment en direction de leur ancienne forêt, sombre et marécageuse.

*
* *

Un homme, protégé des rayons du soleil par une couverture, s'approcha d'Anna et de ses gens. La princesse de Mileure reconnut en lui l'individu qui s'introduisait régulièrement dans son école et que les professeurs jetaient à chaque fois pardessus la rambarde. Il s'agenouilla devant elle avec respect et humilité, puis, sans un mot, il s'éloigna rapidement dans la même direction que les siens. Anna, qui n'avait rien compris à cette curieuse intervention, se retourna vers sa mère, qui

lui dit alors :

- Quand Ori, ton père, était vivant, il lui arrivait régulièrement d'aller dans la forêt de Morbe, accompagné de sa garde personnelle, pour se rendre compte des conditions de vie de ses habitants. Il prenait soin, ensuite, de leur faire apporter tout ce dont ils avaient besoin. Un jour, il a sauvé la vie d'un homme, qui était gravement malade : il l'a fait soigner par son propre médecin. Le patient, une fois guéri, est devenu fidèle au roi. C'est lui que tu viens de voir. Il était totalement différent des autres habitants de Morbe, qui sont tous envieux, fourbes et menteurs. Je l'ai revu après que ton père ait été assassiné et avant que je ne sois enfermée dans les galeries : il m'a promis de tout faire pour t'informer de ton identité.

- Il a tenté de me prévenir, répondit Anna d'un air songeur, mais on ne l'a pas laissé faire...

*
* *

L'heure de la renaissance du royaume de Mileure avait sonné. Chaque ancien habitant de la ville avait retrouvé la maison qu'il avait construite ou qui l'avait vu naître. Beaucoup de maisons restaient inoccupées, leurs propriétaires étant morts lors de l'attaque surprise du peuple de Morbe ou pendant le long emprisonnement. Le repeuplement serait long : il restait peu de couples pouvant enfanter et les jeunes gens étaient relativement rares.

Heureusement, le retour à la lumière avait un effet bénéfique sur la santé de la plupart des habitants de Mileure. Leur aspect physique s'améliorait de jour en jour. Quand Anna regardait sa mère, le souvenir qu'elle avait d'elle se confondait presque avec la femme qui lui faisait face. Dans sa forêt obscure, le peuple de Morbe était à nouveau étroitement surveillé.

Anna devait trouver un époux parmi les jeunes princes des royaumes jouxtant celui de Mileure. Sa mère écrivit donc une lettre à chacun des rois concernés, afin qu'ils présentent leurs fils à Anna et à l'ensemble de la cour, selon l'usage dans ces contrées. Les princes seraient reçus au château, qui fut remis en état, car son utilisation comme collège par les Morbe avait été la cause de nombreuses dégradations.

Le premier prince qui se rendit au château était le fils du roi de Tartire. Anna le trouva déplaisant et sans-gêne. A aucun moment, il ne quitta sa longue cape noire ni son ample capuche. La princesse ne voyait pratiquement que ses yeux, qui reflétaient une âme mauvaise. Mal à l'aise, elle ne tarda pas à lui demander de quitter le royaume, avec l'approbation de tous les membres du conseil. C'est alors qu'un des gardes du prince, placé à l'arrière du trône et couvert, tout comme son maître, d'une cape, s'approcha de la jeune fille par derrière et lui enfonça une dague dans la nuque. Tout se passa si vite que personne ne put intervenir. Le prince prit alors la parole devant l'assemblée de notables, tétanisée par l'horreur de l'acte :

- Pendant que vous étiez tous enfermés, le peuple de Morbe n'a pas perdu son temps : il a attaqué tous les rois des alentours. Les royaumes conquis par les Morbes sont maintenant nombreux et vous ne pouvez plus nous vaincre. La princesse de Mileure est en train de mourir et, après elle, vous mourrez tous...

S'ils portaient une cape, c'était donc pour se protéger de la lumière, qu'ils ne supportaient pas, comme tous les gens de Morbe. Eneri n'avait pas fait le rapprochement. Si seulement elle avait eu la présence d'esprit... Mais tout était fini, maintenant. La mort allait cueillir la jeune fille et tout le peuple de Mileure allait se retrouver de l'autre côté du miroir...

FIN¹

1. Mileure est l'anagramme de lumière, tout comme Morbe est l'anagramme d'ombre, Ori celui de roi et Eneri celui de reine. Et Tartire celui de traître...

La solution finale



François Freddy a 41 ans. Il vit à Lens dans le Pas-de-Calais. Il est originaire de la Moselle. Il travaille en tant qu'électromécanicien dans les transports publics de Lille.

Il a commencé à écrire dès l'âge de 20 ans. Il a publié dans divers fanzines tels que L'annonce bouquins et Frénétic sous le pseudonyme de Freddy F. Lewis. Dans les années 90, des changements professionnels l'ont contraint à marquer une pause et depuis 2 ans, il a repris la plume. Il a terminé un roman de SF qui n'a pas encore été publié. Il a également écrit un bon nombre de nouvelles aussi bien de SF que fantastiques. Il les soumet depuis peu (grâce à l'arrivée d'Internet) aux concours et magazines.

8^{h 50}

La caméra une cadra la présentatrice.

— Bonjour, dit-elle en prenant une mine grave. Le tirage au sort va avoir lieu dans dix minutes. En attendant, une page de pub.

La présentatrice disparut derrière le logo publicitaire.

8 h 59.

Taylor joua des coudes pour se frayer un chemin dans la foule dense. Toutes ces personnes agglutinées devant la baie vitrée de l'agence nationale pour l'emploi à attendre leur sort. Taylor était d'un bon gabarit et n'avait aucune peine à s'installer aux premières loges. La baie vitrée s'était teintée et servait à présent d'écran. Pour l'instant, des pubs débitaient leurs slogans utopistes. Taylor ne prit pas la peine de les regarder. Il attendait, comme tout le monde ici, le tirage de la mort. Il portait un vêtement de travail gris foncé. Sur son crâne, une casquette bleu foncé avait le blason de l'infanterie, rivée par deux attaches. Il n'avait pas été un membre des unités spéciales. Juste un troufion qui avait voulu faire son devoir. En Côte d'Ivoire, il avait participé à la septième campagne pour tenter vainement d'instaurer la paix.

Puis, de retour au bercail, le chômage l'avait accueilli dans son enfer.

Il ruminait cet état de choses depuis deux ans. La retraite de l'armée ne lui avait apporté qu'une obole et des médicaments à ingurgiter toute sa vie.

Et aujourd'hui, comme tous les jours, il venait assister au tirage en espérant qu'il ne fût pas « l'heureux élu ».

La présentatrice se cala dans l'écran, un sourire niais rivé aux lèvres. Elle pouvait sourire, elle ! Elle avait un emploi.

Le premier chiffre tomba. Merde, c'est un homme, se dit Taylor en fouillant dans ses poches à la recherche de son mouchoir crasseux.

Le second chiffre s'afficha.

Taylor n'aimait pas cela. L'agence, place des bleuets, avait le « gagnant » dans ses fichiers.

Les autres numéros s'inscrivirent un par un. Au départ, Taylor suivit machinalement l'évolution du tirage. Il se moucha bruyamment, rangea son mouchoir en boule dans sa poche et se rendit compte avec stupéfaction que son numéro d'identité était là. Au beau milieu d'un écran ! À le narguer. Sur l'instant, il ne réagit pas. Puis, tout à coup, il réalisa la gravité de la situation. Il était urgent qu'il dégage d'ici avant que sa photo ne s'affiche sur l'écran. Les délateurs, pour gagner un ou deux jours de sursis, le conspueraient. Il se mit à jouer des coudes. Un murmure dans l'assistance lui montra son mécontentement. Soudain, l'hallali qu'il redoutait :

— C'est lui ! le désigna une femme en se mettant au travers de sa route.

Taylor sentit monter une sourde colère envers cette dame. Il posa sa large main sur le visage de la femme. Il la poussa sans ménagement. Elle s'affala les quatre fers en l'air et hurla d'un cri hystérique. Un brouhaha fit vibrer la foule. Taylor avait déjà quitté la place et s'était engouffré dans la rue des canonnières.

24 heures ! 24 longues heures à tenir. Ensuite, la libération. Un emploi à mi-temps dans les usines chimiques ou les nouvelles mines de charbon de l'est. Le rêve ! Plus qu'un rêve, un phantasme.

Mais il fallait tenir jusqu'à demain matin neuf heures. C'était pas gagné. Les désoudeurs excellaient dans la recherche et l'élimination du chômeur. Normale, leur situation était en jeu. S'ils perdaient, ils étaient licenciés sans aucune autre forme de procès.

Tout cela, bien entendu, était retransmis par la chaîne locale qui en avait fait un jeu suivi par des millions de spectateurs.

Chaque ville de plus d'un million d'âmes avait son élu. Tous les jours. Sans exception.

Taylor ralentit un peu le pas. Il ne fallait pas qu'il fut trop visible. Devant lui, la gare. Beaucoup de monde. Il serait susceptible de se faufiler et prendre un train, un bus ou n'importe quoi qui pourrait l'éloigner du centre-ville.

— la caméra, une boule sphérique d'environ vingt centimètres, survolait la ville à la recherche de sa proie. Les données l'informaient rapidement de la mobilité de la cible. Elle plongea sur la mégapole et s'enfonça dans les artères bondées de passants, de voitures et de bus. L'homme venait d'être localisé. Sous la caméra une minuscule trappe s'ouvrit. Un léger sifflement d'air comprimé accompagna le départ d'une minuscule fléchette. —

Taylor avait presque franchi le hall d'entrée de la gare. Soudain, une violente douleur lui darda le dos. Une grimace lui déforma le visage. Il porta la main dans le dos. Sur sa veste, un minuscule trou pas plus gros qu'une tête d'épingle avait fait son apparition. Il regarda ses doigts. Une légère tâche de sang maculait son index. Il devina instantanément. Un détecteur de mouvement ! La télé ! Bande de nécrophages !

Taylor s'enfonça dans la gare.

Mesdames et Messieurs, le fuyard vient d'entrer dans la gare Lille Flandre. Par où va-t-il sortir ? La voix d'un animateur masculin a suppléé la présentatrice. Si vous pensez qu'il va apparaître rue du Molinel, tapez 1 sur l'écran tactile de votre télévision ; rue Faidherbe, tapez 2 ; dans le tramway, tapez 3 ; dans le métro, tapez 4 ; dans le train, tapez 5 et enfin, pour ceux qui pensent qu'il va revenir sur ses pas, par la place des buisses, tapez 6.

5 euros l'appel. Après une page de pub, nous connaissons l'heureux gagnant.

— L'image de la gare s'éloigna. La caméra se positionna au-dessus du bâtiment. L'image se figea, se brouilla et disparut

pour laisser place au logo de la chaîne. Le son devint tonitruant pour réveiller les spectateurs avant de les abreuver de publicités. —

Des yeux, Taylor chercha un train qui pouvait l'emmener loin d'ici. Dans la campagne. Là où les désoudeurs n'agissaient plus. Par contre, les bandes organisées de détrousseurs écumaient les routes secondaires et villages encore à l'abri des lois des mégapoles. Taylor se décida rapidement. Il prit le risque d'être confronté aux bandes. Tant pis. Il s'engagea sur une voie. Là où un train attendait l'heure du départ. Les turbines de la locomotive donnaient à plein régime ce qui démontrait un départ imminent. Taylor pressa le pas. A cet instant, deux têtes casquées s'extirpèrent du wagon le plus éloigné du quai. Deux autres suivirent par la seconde porte du wagon. Des désoudeurs !

Taylor fit demi-tour et accéléra le pas. Ses pas devinrent des enjambées. Il se mit à courir. Les désoudeurs le repèrent. Immédiatement, ils le prirent en chasse.

Taylor tourna à gauche au bout du quai. Il percuta un homme qui alla s'affaler deux mètres plus loin. Sous le choc, Taylor eut le souffle coupé. Il expira bruyamment et continua sa route. Les portes automatiques de la gare n'eurent que le temps de s'effacer avant que Taylor les franchisse. Un taxi-porteur manqua de le renverser. Il fit un écart et s'enfonça dans la rue du Molinel. Derrière lui, il entendait les gens qui informaient les désoudeurs.

Voilà mesdames et messieurs, voilà la réponse à notre question. Le fuyard est maintenant dans la rue du Molinel. Ceux qui ont tapé 1 ont été tirés au sort. Le gagnant, ou plutôt la gagnante m'informe-t-on, est Madame Boniface Mégane, 37 ans, résidant dans le huitième arrondissement. Elle a gagné une séance de maquillage dans les centres l'Oréal. Parce qu'elle le vaut bien ! L'animateur montra ses dents immaculées. L'image se constella de petits points. La vision de la caméra aérienne prit le relais.

Taylor ne réfléchissait plus qu'à une seule chose. S'échapper d'ici. Le temps lui était compté. Une femme d'une vingtaine d'années croisa son regard. Elle baissa la tête et regarda le sol.

Au moins, elle ne me dénonce pas, se dit Taylor.

Derrière lui, des cris, des hurlements, des ordres secs étaient hurlés à travers la foule. Les désoudeurs l'auront bientôt dans leurs lignes de mire. Il ne voulait pas cela. Pas mourir comme ça ! Une injection d'un neurotoxique qui le clouerait sur place. Ensuite, les muscles tétanisés, il ne parviendrait plus à faire monter et descendre sa cage thoracique. Ce qui le tuerait irrémédiablement. Non, il ne voulait pas finir comme ça !

Cette idée sordide le fit courir de plus belle. Il se dégagea du trottoir et s'engagea sur la chaussée. La circulation était si dense qu'il n'eut aucun mal à se faufiler entre les véhicules de toutes sortes. Des bus à l'impériale, des voitures électriques, des patinettes à moteur, des taxis-porteurs et des vélos, tout y était. Les seuls moteurs à explosion tolérés étaient les patinettes. Même la police patrouillait en vélo.

Taylor remonta le flot de véhicules embouteillé. Des avertisseurs accompagnaient son périple. Les gens impatients n'appréciaient pas qu'il les dépasse de cette façon. Soudain, sur sa droite, deux désoudeurs surgirent et vinrent directement sur lui. Taylor ne chercha pas à fuir les deux hommes. Il alla droit sur eux. Le premier dégaina une matraque électrique. Taylor ne lui laissa pas le temps de s'en servir. Il leva le pied et lui asséna un violent coup dans l'entrejambe. Le visage du désoudeur se figea. Un cri tenta de sortir de sa gorge, mais rien ne vint. Taylor lui arracha alors la matraque des mains. Il l'abattit sur le second désoudeur, au niveau de son cou. Une décharge électrique secoua l'homme. Il s'écroula. Pris de tremblements incoercibles, il bava en poussant des râles. Taylor les abandonna sur le bord de la chaussée. Il garda la matraque et s'enfonça dans une rue adjacente. Dans son esprit, la peur avait cédé la place à la colère. Devant lui, le vaste secteur piétonnier. Trop dangereux. Derrière, les quatre désoudeurs. Une ruelle à gauche. Il s'y engagea.

La foule derrière continuait à indiquer sa présence. Il secoua la tête.

Bande de cons, songea-t-il en serrant les dents, bientôt ce sera votre tour ! Et toi ! lui lança une autre voix dans l'esprit, qu'est ce que tu faisais pendant que les autres étaient éliminés ?

Je ne les aidais pas, mais je ne les balançais pas non plus aux flics ! se surprit-il à dire à haute voix. La voix dans son esprit se tut. J'ai gagné, se dit-il.

Cette journée qui avait commencé il y a moins de deux heures avait de quoi le rendre marteau. Voilà qu'il se mettait à marmonner dans ses moustaches. Il secoua la tête pour chasser son esprit des mauvaises pensées. Il ralentit le pas. Là, devant lui, la place de la république, secteur piétonnier le plus dense de la ville. Il glissa la matraque sous sa veste et se fonda dans la foule.

Voilà, mesdames et messieurs, le fuyard vient d'entrer sur la place de la république. Si vous pensez qu'il va prendre la rue Gambetta, tapez 1 ; la rue Jacquemart Gielée, tapez 2 ; la rue Inkerman, tapez 3 et pour ceux qui pensent qu'il va revenir rue du Molinel, tapez 4. Après une page de pub, l'heureux gagnant d'une cure de liposuction dans un centre de remise en forme Mac Donald sera tiré au sort.

Tous ces visages qu'il croisait étaient indifférents au calvaire qu'il subissait. Ils allaient et venaient sans prendre garde à cet homme en vêtement de travail. Personne ne prêtait attention à ses yeux affolés, aux gouttes de sueurs qui perlaient de son front, ni à cette démarche mal assurée.

Taylor se fraya un chemin pour se rendre de l'autre côté de la place. Il devait emprunter la rue Gambetta. Par là, il avait une chance de sortir du centre-ville et de rejoindre la première des quatre ceintures périphériques. Mais pour cela, il avait absolument besoin d'un véhicule. L'idée lancinante trottait dans sa tête depuis un petit moment, mais il ne voyait pas

comment résoudre cet épineux problème. Il jeta un regard sur l'horloge holographique à l'effigie du président qui trônait au-dessus de la préfecture.

11 h 36. C'est fou comme le temps est long quand on endure un supplice ! Il avait l'impression d'être chassé depuis des jours. Encore 21h24. Vingt et une putains d'heures !

Un mouvement anormal de la foule sur sa droite. Il leva la tête et essaya de voir de quoi il retournait. La réponse fut immédiate. Quatre désoudeurs jouaient de la matraque électrique pour ouvrir le flot de badauds. Taylor grimaça. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de la rue Gambetta. Sur sa gauche, un autre mouvement de foule. Il ne chercha pas à en savoir plus. Il baissa la tête, la lova dans son cou et s'élança. Tel un rugbyman, il se mit à percuter tout ce qui était devant lui. Il entendait autour de lui les souffles coupés. Les cris de stupéfaction et d'indignation fusaient, mais il continua de perforer cette marée humaine. Des attachés-cases, des ordinateurs portables et encore des oreillettes volèrent au sol dans des cliquetis de plastiques malmenés.

Les désoudeurs n'avaient pas encore réalisé que leur proie les avait dépassés.

Taylor joua d'un dernier coup de coude dans l'estomac d'un pauvre bougre. Et soudain, la foule devant lui s'ouvrit. La rue Gambetta était devant lui. Les piétons se firent rares. Il s'élança de toute la force de ses jambes. Il était exténué, son souffle était rauque et le sang tambourinait dans ses veines. La vue de cette rue un peu moins encombrée que les autres lui redonna du tonus. Il ne se posa plus de questions. Il courut. Point final.

— *Voilà, mesdames et messieurs, il fallait taper 1.*

Monsieur Abderrahmane Yousef du quatrième arrondissement a gagné une cure de liposuction dans un centre de remise en forme Mac Donald. Qu'entends-je, M. Abderrahmane n'a pas un kilo de trop. Il peut offrir son lot à sa grand-mère s'il le désire.

Une bande-son de rires crétins ponctue l'intervention de l'animateur. L'image se mit à tourner, se mua et se métamorphosa. La rue Gambetta revint au-devant de l'écran.

Les deux patrouilles de désoudeurs se rejoignirent. Ils se consultèrent. Consultèrent leur radar. Ils se séparèrent et pénétrèrent dans la rue.

Taylor avait un peu d'avance sur eux, mais combien de temps encore allait-t-il tenir cette cadence effrénée ?

Devant lui, juste sur la droite, un homme s'extirpa lentement de sa voiture. Il n'en fallut pas plus à Taylor. Il bouscula l'homme qui alla s'écrouler deux bons mètres plus loin. Au beau milieu de la chaussée. Taylor s'engouffra dans la voiture. Il jeta sa matraque sur le siège passager. Un œil sur le tableau de bord. Les clés étaient là ! Il enfonça la pédale d'accélérateur. L'embrayage automatique engagea une vitesse. La voiture bondit. Taylor donna un coup de volant pour ne pas écraser le pauvre homme qu'il venait de jeter sans ménagement hors de sa voiture.

— Veuillez mettre votre ceinture, lui demanda une voix féminine au travers d'un haut-parleur bien dissimulé dans le tableau de bord.

Taylor ferma la portière qui commençait à battre dangereusement. Maintenant, il pouvait empoigner le volant à pleine main. Ses neurones travaillaient à vive allure pour lui rappeler comment conduire. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas conduit.

— Veuillez mettre votre ceinture, reprit la voix monocorde.

Taylor fronça les sourcils, mais ne prêta garde à cette voix. Il jeta un regard dans l'écran de contrôle arrière.

Les désoudeurs avaient réagi très vite. Ils avaient l'habitude, ces salopards !

Ils étaient déjà en voiture. Des voitures spéciales conçues uniquement pour eux. Des sortes de tandem motorisé et légèrement blindé. Ils allaient à vive allure et ne tardèrent pas à rattraper Taylor.

Ce dernier regarda à droite et à gauche. Peu de solutions s'offraient à lui. Un coup de volant à droite. Il monta sur le trottoir et remonta la rue. Les piétons devant lui se jetèrent sur les côtés, se protégèrent dans les devantures des magasins. Taylor explosa une poubelle-compacteur. Le phare gauche fut défoncé sous le choc. Des morceaux de verre s'étalèrent au sol. Les désoudeurs se rapprochaient. Un tandem le dépassa dans un bruit feutré. Taylor comprit la manœuvre. Les deux désoudeurs voulaient lui couper la route au prochain carrefour. Taylor évita de peu un jeune homme occupé à répondre à un message holographique. La voiture passa au travers de l'hologramme et déchira une affiche publicitaire vivante.

— Tu vas mettre ta ceinture de sécurité ! Cette fois, la voix a changé. C'est une voix grave et autoritaire. Elle a remplacé la douce voix féminine de tout à l'heure.

Taylor écarquilla les yeux devant cette injonction. Exaspéré, il attrapa sa matraque. D'un geste rageur, il détruit presque tout le tableau de bord. Il enfonça furieusement ici et là la matraque. La voix autoritaire voulut reprendre son ordre, mais les coups répétés de Taylor firent mouche. La voix devint nasillarde. Elle stoppa son message avant même qu'il ait pu se terminer.

Taylor sourit. Pas longtemps. Devant lui, le tandem s'était arrêté. Un désoudeur avait une arme dans les mains. Il avait délaissé son fusil à billes neurotoxiques pour un pistolet automatique. Taylor écrasa la pédale d'accélérateur et s'allongea sur la banquette. À cet instant, le désoudeur ouvrit le feu. Le pare-brise explosa. Taylor fut couvert de bris de glace. La voiture percuta le tandem. Les deux désoudeurs furent projetés de leurs véhicules. Les jambes brisées, ils allèrent s'affaler dix bons mètres plus loin. Le tandem se disloqua sous le choc. Il se coinça sous la voiture qui le traîna dans un raclement horrible pendant plusieurs dizaines de mètres. Puis, elle s'en débarrassa.

Taylor profita d'une accalmie pour se remettre sur la route qui s'était un peu dégagée. Il était en excès de vitesse, mais il s'en moquait. La rue Gambetta s'achevait dans un grand S qu'il négocia à fond de train. Derrière lui les désoudeurs le suivaient de près. Le boulevard Montebello se présenta juste devant Taylor. Il brûla le feu rouge, qui le prit en photo, lui et son code-barres minéralogique. Il tourna brusquement à gauche. L'arrière de la voiture dérapa. Cinq distributeurs d'électricité pour voitures légères furent littéralement pulvérisés. Taylor reprit sa route. Il dépassa un flot de voitures en grim pant deux roues sur le trottoir. Un désoudeur fit feu. Sa lunette arrière fut déchiquetée. Une vive douleur à l'omoplate le fit hurler. Une giclée de sang éclaboussa les moniteurs des rétro-vision s. Un tandem le dépassa. Un autre se positionna juste derrière lui. Les deux passagers ouvrirent le feu simultanément. De multiples impacts se dessinèrent sur la carrosserie. Taylor enfonça la pédale de frein. Le premier tandem s'éloigna dans la ville pour freiner brusquement. Le deuxième tandem ne put éviter la voiture. Il emboutit l'arrière gauche de la voiture. Le conducteur se coucha pour ne pas être projeté avec son collègue par-dessus la voiture. Les deux hommes et leur monture glissèrent sur l'asphalte. Ils terminèrent leur course contre le bord du trottoir.

Taylor se redressa et il enfonça de nouveau la pédale d'accélérateur. La voiture reprit de la vitesse. Juste devant lui, un énorme camion incinérateur de déchets urbains.

— Merde ! souffla-t-il.

Le coffre de la voiture s'encastra sous les épaisses plaques du camion. Taylor sentit son corps partir. Ses dents explosèrent contre le volant, entachant tout le reste de tableau de bord. Un goût cuivré se répandit dans sa bouche. Le métal tendre de la voiture se referma sur lui. Et, ce fut le trou noir.

Nouvelles brèves. Le taux de chômage a encore baissé pour le onzième mois consécutif, vient d'annoncer le ministère du Travail.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Maléfices in n°2*
- *Le cuirassé fantôme in Phénix Mag Pirates*

